

23

Avril, mai, juin 1987

*Subjectivité:
que peut la
psychanalyse?*

Claude Allard
Armando Bauleo
Jacques Berchadsky
Michèle Bertrand
Leopoldo Bleger
Lucien Bonnafé
Yves Clot
Zorka Domic

Bernard Doray
Danielle Eleb
Bernard Muldworf
Santiago Sequeira
Lucien Sève
Paulo Silveira
Bernard W. Sigg
Marc Strauss

CAHIERS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES MARXISTES

SOCIE
FRAN

TE SOCIETE SOCIETE S
ÇAISE FRANÇAISE FRANÇA
ÇAISE FRANÇAISE FRANÇA

IS FRANÇAISE
CIE TE SOCIETE S

Quatre fois par an *Société Française* analyse les grands enjeux de la crise. Economie, société, culture, morale, individualité, institutions, politique, toutes les questions soulevées par la nécessaire transformation de cette société font l'objet de dossiers, d'articles réguliers, de bibliographies. *Société Française* est plus qu'une revue de recherche. C'est un instrument et un lieu d'échange pour tous ceux, chercheurs, militants syndicaux ou politiques, enseignants, qui pensent que la transformation de la société passe par une connaissance concrète de ses contradictions et de sa crise. *Société Française* est une revue marxiste.



Directeur : Serge Wolikow.

Rédacteurs en chef : Alain Bertho
Jean-Pierre Terrail

Comité de rédaction : Michel Boulet, Désiré Calderon, Yves Clot, Annick Davisse, Bernard Doray, Pierre Duharcourt, Roger Esmiol, Jacky Fayolle, Guy Groux, Serge Guichard, Richard Lagache, Alain Léger, Yves-Claude Lequin, Jean Lojkine, Jean Magniadas, René Mouriaux, Pierre Musso, Marcel Rodriguez, Jean-Luc Roger, Michel Savy, Jacques Scheibling, Yves Schwartz, Michel Simon, Alfred Sorel, Maryse Tripier, Christine Wünsch.

ONT PARTICIPE A CE NUMERO :

Claude Allard, psychiatre, directeur du CMPP de Savigny/Orge.
Jacques Berchadsky, philosophe.
Michèle Bertrand, philosophe (école normale sup.).
Lucien Bonnafé, psychiatre.
Bernard Doray, psychiatre, psychanalyste.
Danielle Eleb, philosophe.
Bernard Muldworf, psychiatre, psychanalyste.
Pierre Musso, chercheur en communication.
Louis Rossel, ingénieur des télécommunications.
Lucien Sève, philosophe.
Paulo Silveira, professeur de sociologie (Sao Paulo Brésil).
Bernard W. Sigg, psychiatre, psychanalyste, directeur de l'Imagerie (CMPP de Vitry/Seine).
Marc Strauss, psychiatre, psychanalyste.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

23

avril, mai, juin 1987

SUBJECTIVITÉ

- 2 QUE PEUT LA PSYCHANALYSE ?
Yves Clot, Bernard Doray
- 4 LE FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE
ET LA PSYCHANALYSE
Paulo Silveira
- 8 LA PSYCHANALYSE ET
LES SCIENCES SOCIALES AUJOURD'HUI
Michèle Bertrand, Bernard Doray
- 13 IDENTIFICATION ET PERSONNALITÉ
Jacques Berchadsky
- 21 DOCUMENT : « LA PSYCHANALYSE,
IDÉOLOGIE RÉACTIONNAIRE »
- 25 TÉMOIGNAGE DE LUCIEN BONNAFÉ
- 29 DOCUMENT : « LÉNINE, PAVLOV
ET LA PSYCHOLOGIE »
- 33 LA PSYCHANALYSE DANS
MON RÉTROVISEUR
Lucien Sève
- 37 ENTRETIEN : NONETTE, UNE STRUCTURE
A TROIS ?
Yves Clot, Danielle Eleb, Marc Strauss
- 40 QUESTIONS A BERNARD MULDWORF
ET CLAUDE ALLARD

COMMUNICATION

- 45 L'AUDIOVISUEL FRANÇAIS ECLATÉ
Pierre Musso
- 51 ÉPITAPHE POUR LE PLAN CABLE
Louis Rossel

VIE DE LA RECHERCHE

- 57 LA PSYCHANALYSE EN AMÉRIQUE LATINE

NOTES ET DÉBATS

- 63 PSYCHANALYSE (par Bernard W. Sigg
et Claude Allard)
- 65 EMPLOI (par Aline Berardi et Jacky Fayolle)

SOURCES

- 69 LA DÉMOGRAPHIE ASSOCIATIVE
Roger Fidani

LA SÉCURITÉ SOCIALE EST-ELLE UNE BALEINE ?

1987 : trois millions de chômeurs, perspectives sombres dressées par l'OCDE, la Sécurité sociale en péril...

1987 : millénaire de la France capétienne célébré par le chef de l'Etat. Ouverture après quarante-deux ans d'un procès pour crime contre l'humanité. La langue française s'enrichit d'un néologisme à vocation fantasmatique : SIDAÏQUE !!

Matériel et idéal, réalité et fausse conscience ? La France en crise de 1987 telle une grotte antique, projette-t-elle sur un théâtre d'ombres les déchirements sociaux de la fin du siècle ?

Mais le millénaire est bien là dans l'organisation matérielle de sa célébration. Mais le procès Barbie projeté à des millions de foyers sur tube cathodique, travaille en profondeur les valeurs, les références, les représentations subjectives de l'histoire nationale.

Quant à l'ANTISIDAÏSME, il risque fort de se matérialiser dans un vote dont le poids se fait d'ores et déjà sentir dans la vie politique française.

La Sécurité sociale est-elle de la race des baleines ?? L'affiche gouvernementale qui appelle à « sauver une grande idée » est relayée par une affichette socialiste censée dénoncer l'action de la majorité de droite. Leur message réel est le même qui est à l'opposé de leur message explicite : la Sécurité sociale française serait une espèce en voie de disparition, un dinosaure social et politique.

L'imaginaire et les représentations sont — peut-être plus que jamais — au cœur des processus historiques matériels. Ils contribuent fortement à l'appropriation subjective des événements et pèsent donc sur le sens politique et social de l'histoire vécue.

La subjectivité et les représentations, deux thèmes qui ne pouvaient laisser indifférente l'équipe de *Société française*. La présente livraison propose une approche du premier. Le numéro 24 reviendra largement sur le second à travers des réflexions sur « la communication et la politique » qui furent au centre des 5^e Rencontres Annuelles de *SOCIÉTÉ FRANÇAISE*, les 15 et 16 mai derniers.

Alain Bertho

SUBJECTIVITÉ : QUE PEUT

Connaître la société française. C'est en mesurant toutes les implications de cet engagement-là que nous avons estimé utile de constituer le dossier qui suit : en cette fin de siècle, notre société paraît hésiter entre les vertiges de l'individualisme et l'affirmation d'une subjectivité individuelle et collective destinées à changer les choses. Les luttes sociales elles-mêmes ont témoigné de la dimension de masse d'un phénomène marquant : c'est en leur nom propre que des milliers de travailleurs s'engagent dans l'action collective. Même les rapports à la vie politique sont affectés par des contradictions nouvelles : croissance de l'autonomie politique de chaque citoyen et consensus social ne font pas bon ménage. En un mot, la dimension subjective des activités individuelles apparaît mieux à mesure que la crise des rapports sociaux s'approfondit. Et les contradictions de la vie sociale tout entière, en malmenant les besoins humains mettent chaque personnalité à l'épreuve d'un avenir à la fois offert et refusé.

Il devient donc passablement important de comprendre — pour qui veut transformer l'ordre existant — ce qui se joue sur le registre de la subjectivité personnelle.

Pour le faire, la conjoncture s'y prête : dans le travail des marxistes, certaines démarches renouent avec la force des intuitions de Marx et se mesurent avec les sollicitations de la société contemporaine. La publication récente du séminaire « Individualité » de l'IRM¹ et d'autres travaux en cours, marquent bien l'originalité de ce courant de recherche. Il s'engage, pour son propre compte, sur le terrain des liens entre l'activité sociale des hommes et le sens qu'ils lui donnent. Au cœur de cela, la recherche d'une conception renouvelée du rapport entre réel et symbolique, entre pratiques sociales et représentation du monde.

Ce courant de recherche ne manque pas de traditions françaises, l'œuvre d'Henri Wallon en particulier mais

aussi celle de Louis Le Guillant par exemple. Il a aussi de profondes racines étrangères comme les travaux de Vigotsky ou Léontiev. Dans ce patrimoine, les problèmes du sens et de la subjectivité humaine ont reçu des réponses diverses dont l'inventaire reste à faire sérieusement. Mais elles existent et ne peuvent qu'inciter nos générations à soumettre l'héritage aux questions d'aujourd'hui.

De plus, la fréquentation de ces travaux-là convainc d'une chose : chaque fois que l'approche matérialiste de la subjectivité a progressé, elle a rencontré la contribution décisive de la psychanalyse. L'exemple déroutant de la trajectoire théorique de G. Politzer parle de lui-même.

La conjoncture actuelle n'infirme pas cette règle. Au contraire.

Quand se pose comme aujourd'hui autant de questions sur l'identité sociale et personnelle, il faut se mesurer avec la qualité éprouvée de la pratique et de la théorie psychanalytique. Le travail de Freud et la tumultueuse histoire de la famille « analytique » constituent non seulement un apport décisif pour ce qui nous préoccupe, mais tout simplement une donnée constitutive de notre culture.

Certes, l'identité personnelle et sociale ne saurait s'éclairer seulement à la lumière de la psychanalyse. Mais celle-ci ne cesse de se mesurer avec les accidents de l'identification. Au moins sur ce problème, le travail en commun, si modeste soit-il, paraît envisageable, dans des conditions d'exigences réciproques. C'est du moins l'idée qu'on peut s'en faire, après la lecture de l'article de J. Berchadsky que nous présentons. Et c'est aussi la possibilité que semble ouvrir le récent colloque consacré aux « fonctions du père » dans le cadre des rencontres organisées par le CNRS et la MIRE. L'inventaire en cours des différentes manières dont le rapport entre psychanalystes et sciences

LA PSYCHANALYSE ?

sociales est traité dans la pratique de chercheurs de diverses disciplines — nous publions des extraits de cet inventaire réalisé par M. Bertrand et B. Doray, présenté à cette occasion — est significatif de la conjoncture : aucun volontarisme ne peut exister. Et il faut bien identifier les nombreux obstacles de ces collaborations possibles pour avoir une chance de progresser un peu. Mais la chance existe. C'est dans cet esprit-là que nous avons construit ce dossier. La modestie et la prudence sont des valeurs sûres. Pour autant, nous ne nous sommes pas privés d'approches délibérément théoriques : l'article de Paolo Silveira reprend le problème du fétichisme des rapports sociaux. On peut y lire la puissance de ce que nous avons pris l'habitude, après Lucien Sève, d'appeler les formes historiques d'individualité du capitalisme. Et surtout la grande diversité mondiale de ces préoccupations.

Pour éclairer ce qui bouge dans la société française, il est parfois utile de se décentrer, d'analyser d'autres situations. S'agissant de la manière dont aujourd'hui la psychanalyse est confrontée aux pratiques politiques, les expériences latino-américaines apparaissent d'une extrême fertilité. C'est un dossier que *Société française* avait déjà ouvert dans son numéro 21, et que nous prolongeons en publiant une série de contributions qui sont autant d'inspirations pour la réflexion, et, espérons-le, de points d'appui pour des échanges dans la communauté internationale des chercheurs marxistes.

Nous avons aussi voulu jouer la carte de l'histoire. Mais, nous l'espérons, le lecteur se rendra compte que nous l'avons fait d'une certaine manière. D'abord en republiant, comme des documents, certains textes devenus introuvables, qui ont marqué leur temps, et qui méritent d'être relus pour ce qu'ils sont et pas seulement pour ce qu'on en dit. Ensuite, nous avons assorti ces documents de commentaires que les acteurs de l'époque ont bien

voulu nous confier. Ainsi nous sommes-nous efforcés d'éviter un jugement anachronique trop facile. Peut-être alors, l'histoire que nous voulons assumer et mieux connaître sera-t-elle mieux comprise : ni fuir, ni mythifier, telle a été notre méthode de travail.

Pour l'avenir, nous essaierons aussi de procéder ainsi. D'autres événements ont jalonné ces trente dernières années qu'il faudra regarder de près pour comprendre ; les années 60 furent marquées, Danielle Eleb le rappelle, par la contribution de Louis Althusser « Freud et Lacan » publiée en 1964 par *La Nouvelle Critique*. Toute une génération s'est forgée dans les débats suscités aussi par *Marxisme et théorie de la personnalité* de Lucien Sève, publié, lui, en 1969.

Tout cela a compté et compte encore. Nous y reviendrons. Pour finir nous avons évoqué une étude en cours, — parmi d'autres — qui associe le mouvement ouvrier et des chercheurs divers sur les problèmes d'identité dans un entretien avec Marc Strauss et Danielle Eleb. C'est un exemple de ce que nous croyons possible de réaliser aujourd'hui, dans le respect intransigeant des démarches de chacun. Car c'est peut-être ce souci-là qui peut donner au travail en commun quelques chances d'aboutir.

Yves Clot

Bernard Doray

1. *JE, sur l'individualité*, Messidor/Éditions sociales, 1987.

LE FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE ET LA PSYCHANALYSE

Le texte qu'on va lire est d'abord celui d'une conférence faite par Paulo Silveira dans le séminaire « Psychanalyse et marxisme, dilemme de la psychologie sociale », organisé par l'Association brésilienne de Psychologie sociale (ABRASO). Il a également été présenté oralement lors de la « Rencontre sur les questions théoriques, idéologiques et méthodologiques de la psychologie en Amérique latine » à La Havane (30 juin - 4 juillet 1986). Présenté en atelier du soir devant un public restreint, c'était pourtant, à La Havane, l'une des rares interventions qui tentaient de traduire l'enjeu de la rencontre (cf. « Cuba Psy » dans le n° 21 de Société française) sous la forme d'un véritable programme de recherches, même indicatif.

Le lecteur français averti pourra être surpris par l'importance des références aux concepts venus de l'œuvre de Mélanie Klein, moins utilisés chez nous. On regrettera peut-être, par ailleurs, que la question des conditions d'élaboration d'une véritable clinique des processus d'aliénation sociale ne soit pas vraiment posée. (De fait, la petite communauté des chercheurs marxistes travaillant ce type d'approche n'a, me semble-t-il, nulle part encore établi les conditions qui permettraient de dépasser le niveau des indications pour des travaux futurs, comme par exemple ces réflexions à propos de la clinique – au sens large – des processus charismatiques que propose Paulo Silveira).

Il reste que ce texte a le très grand intérêt de montrer de manière claire comment on peut concevoir que les processus historiques majeurs (par exemple le surgissement de grandes formes économiques) hantent et contribuent à structurer, même, l'intimité des processus subjectifs. C'est là une ouverture vers un champ considérable pour la recherche marxiste.

Bernard Doray

Une des préoccupations qui est au centre de l'œuvre de Marx est celle de dévoiler les éléments constitutifs qui fondent le régime capitaliste de la production. Les résultats de ses études l'ont amené à considérer que l'un de ces éléments est le surgissement historique de la figure du travailleur libre. Cette figure est la condition même de possibilités de cette relation sociale bien déterminée qu'est le capital : une relation entre classes sociales qui s'établit au niveau du processus de production et qui a comme corrolaire préalable l'existence d'un marché de la force de travail où le travailleur se détermine comme travailleur *libre* (dans le sens où il est propriétaire de sa force de travail et seulement d'elle). C'est ce processus historique — en rien idyllique — de la constitution de cette figure du travailleur libre, que Marx va désigner comme celui de l'accumulation primitive du capital.

Cependant, l'existence d'un marché d'achat et de vente de la force de travail (c'est-à-dire dans lequel la force de travail est une marchandise), ne présuppose pas que la figure de son possesseur soit par le fait même, celle d'un propriétaire. Pour dire cela plus clairement : dans le régime esclavagiste aussi, il existait un marché d'achat et de vente de la force de travail où l'esclave était possesseur de la force de travail, mais non son propriétaire.

Il est donc nécessaire de faire une distinction claire de ce qui détermine spécifiquement ces deux formes historiques de mercantilisation de la force de travail : celle du travailleur captif et du travailleur libre, celle de l'esclave et du salarié.

Dans le cas de l'esclave, « il est vendu avec sa force de travail, une fois pour toutes à son propriétaire. Il est *lui-même* une marchandise et sa force de travail n'est pas *sa* marchandise ». De cette disjonction entre possession et propriété de la force de travail, il résulte que c'est la personne du travailleur qui est impliquée comme marchandise (l'esclave comme chose, etc.).

Dans le cas du travailleur libre, c'est le contraire : il se détermine comme propriétaire de sa force de travail, c'est sa marchandise, et il ne la vend que pour une quantité de temps déterminée (X heures par jour). Il serait même plus rigoureux de dire que l'ouvrier ne vend pas sa force de travail, mais qu'il la loue. Ce n'est donc pas la personne du travailleur qui est une marchandise, mais bien sa force de travail. S'ouvre dans ces conditions une dualité entre la personne, avec son individualité corporelle et psychique, et sa force de travail.

Des points de vue historique, économique et juridique, cette distinction entre travailleur captif et libre, esclave et ouvrier est juste. Mais si cette distinction n'est pas rapportée aux termes précis dans lesquels elle a été établie, elle peut obscurcir la compréhension des phénomènes qui se jouent sur le terrain de l'imaginaire social ou, plus précisément sur celui de l'idéologie.

S'il est vrai qu'historiquement, économiquement et juridiquement, la marchandise force de travail ne se confond pas avec la personne du travailleur libre, il est aussi vrai que cette marchandise, la force de travail, se détermine comme une des dimensions constitutives de la personne du travailleur, de son individualité corporelle et psychique. Elle se constitue en effet en un ensemble de capacités, de savoir-faire qui mettent en jeu le cerveau, les muscles et les nerfs. Aussi, s'il est juste de dire que le travailleur sous le capitalisme n'est pas une marchandise, il faut tenir compte du fait que sa personne (dans la mesure où elle est inséparable de sa marchandise, de sa force de travail) est profondément impliquée dans cette forme marchandise.

D'une manière générale, tout cela signifie que l'individualité corporelle et psychique, sous le capitalisme, se situe dans une sorte de bascule dialectique inexorable entre ce qui détermine la personne et la marchandise, la personne et la chose.

Une lecture isolée et moins attentive du fétichisme de la marchandise, tel que Marx l'a analysé pourrait nous amener à supposer que le fétichisme dont il s'agit ne concerne que le plan social, et, plus encore, qu'il ne concerne que des marchandises aussi fragiles qu'une automobile ou une chaise. Tout au plus, nous autres, individus-personnes-sujets, nous serions supposés nous « risquer » à établir des relations réifiées seulement lorsque nous assurerions des positions sociales qui participent de la démultiplication de la forme marchandise, ou, ce qui revient au même, des forces qui découlent du mouvement du capital, comme par exemple, celles de consommateur, vendeur, producteur, capitaliste, rentier, etc.

Or, le fétichisme de la marchandise a une extension beaucoup plus grande et plus complexe. Il concerne aussi cette marchandise si spéciale qu'est la force de travail et donc cette bascule dialectique entre la chose et la personne qui renvoie à la question de l'individualité.

Cette question de l'individualité, et son articulation à la réification des relations sociales est abordée par Marx dans un petit paragraphe des *Grundrisse*, « l'argent comme relation sociale ».

Dans ce texte, Marx considère que la possibilité qu'a l'individualité de surgir dans l'histoire, apparaît pour la première fois avec le capitalisme. En effet, pour lui, dans les formes de production précapitalistes, les « individus » ont toujours été des individus déterminés : comme esclave, seigneur, vassal, membre d'une caste, etc. etc. C'est-à-dire que ces déterminations historico-sociales imposaient des limites rigides au développement de la libre individualité.

Sous un angle différent, il considère que dans ces formes précapitalistes, la nature est encore pensée comme une extension inorganique des individus : c'est-à-dire qu'indépendamment de l'exploitation économique et de la domination politique, dans ces formes sociales, des conditions de survivance et de reproduction étaient plus

ou moins garanties. Avec le capitalisme au contraire, ces liens ombilicaux avec la nature sont tranchés. La nature devient extérieure aux hommes, et elle se présente à eux sous les traits du capital. C'est là un autre sens de la notion du travailleur libre : un sujet dépossédé de tout moyen de production, l'individu nu qui a comme unique choix pour survivre et se reproduire, de vendre sa force de travail c'est-à-dire sa seule marchandise, qui se matérialise dans son individualité corporelle et psychique même.

Donc, si le capitalisme pose historiquement la possibilité du développement d'une individualité libre, ce même développement est impensable sans les vicissitudes impliquées par la présence permanente de la nécessité d'une vente de soi-même, ou, comme nous avons dit avant, sans cette bascule dialectique entre la chose et la personne, sur laquelle se base notre individualité.

Au sujet du fétichisme de la marchandise, Marx résume les choses ainsi : le mystère de la forme marchandise consiste simplement en ceci qu'elle reflète aux hommes les caractéristiques sociales de leur propre travail comme des caractéristiques objectives des produits mêmes du travail, comme des propriétés naturelles et sociales de ces choses et de ce fait, elle reflète aussi la relation des producteurs avec le travail total comme une relation sociale existant en dehors d'eux-mêmes, entre les objets. Au moyen de ce quiproquo, les produits du travail deviennent marchandises, choses physiques, métaphysiques sociales. Dans le monde de la religion aussi, les produits du cerveau humain paraissent dotés d'une vie propre, comme des figures autonomes qui établissent des relations entre elles et avec les hommes. Il se passe les mêmes choses dans le monde marchand avec les produits de la main humaine.

Quand Marx dit que la marchandise « reflète aux hommes », il s'agit d'un double mouvement, constitué de deux moments : le premier est un moment de projection sur l'objet (en l'occurrence la marchandise) et le second, d'introjection de l'objet. Mais dans ce second moment l'objet revient au sujet doté, marqué, imprégné de ses caractéristiques d'objet. La projection subjective n'apparaît plus et seules sont visibles les propriétés de l'objet.

Indiscutablement le processus même sur lequel se fonde le fétichisme de la marchandise a une très grande similitude avec d'innombrables processus qui sont spécifiquement l'objet de la théorie psychanalytique : nous pourrions entre autres citer ceux qui ont trait aux processus d'identification.

Dans le même texte (« Le caractère fétiche de la marchandise et son secret »¹), Marx affirme : « Lorsque les producteurs mettent en présence et en rapport les produits de leur travail, à titre de valeur, ce n'est pas qu'ils voient en eux une simple enveloppe sous laquelle est caché un travail humain identique. Tout au contraire : en réputant égaux dans l'échange leurs produits différents, ils établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux. *Ils le font sans le savoir*. La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens de l'hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'œuvre sociale à laquelle ils contribuent et la transformation des objets utiles en valeur et le produit de la société, tout aussi bien que le langage.

La découverte scientifique que les produits du travail en tant que valeur, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production, marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité, mais ne dissipe point la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits en eux-mêmes ».

Ce paragraphe met en évidence deux choses : d'abord le caractère inconscient du fétichisme attaché à la forme marchandise, et en second lieu, le fait que même la connaissance scientifique de la production marchande ne dissipent en aucune façon l'apparence objective des caractéristiques sociales du travail. Par contre, elle prend en compte le caractère inconscient du fétichisme de la marchandise, et pousse plus loin la question, indiquant une scission, une rupture entre le savoir théorique et un faire, un agir qui est articulé par l'apparence objective, elle-même réfléchi par la forme marchandise. Ceci dénote donc un ancrage spécifique du faire, de l'agir, et plus généralement de l'activité pratique, qui est isolée et séparée du savoir théorique et conscient.

Marx continue : « Le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain. Et ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail. Ce fait, pour l'homme engrené dans les rouages et les rapports de la production des marchandises, paraît, après comme avant la découverte de la nature de la valeur, tout aussi invariable et d'un ordre tout aussi naturel que la forme gazeuse de l'air qui est restée la même après comme avant la découverte de ses éléments chimiques ».

Dans ces dernières considérations, Marx dédouble sa formule précédente, « ils ne le savent pas mais ils le font », en disant quelque chose d'assez proche d'une formule récemment devenue courante dans la théorie psychanalytique : celle d'O. Mannoni : « Je le sais bien, mais quand même ». Ce n'est pas un hasard si cette formule se réfère aux dispositifs qui correspondent à la structure du fétichisme.

Je ne propose pas ici un rapprochement immédiat entre la théorie du fétichisme de la marchandise formulée par Marx et la théorie du fétichisme conçue par Freud. Mon objectif est de montrer qu'une analyse approfondie de ces deux théories peut révéler un champ possible pour une articulation entre la théorie marxiste et la théorie psychanalytique.

A partir de ces dernières considérations, plus ou moins formelles, concernant les mécanismes et dispositifs qui englobent le fétichisme de la marchandise, on conçoit l'importance qu'il y a à mettre en relation ces aspects avec le fait que le fétichisme concerne aussi le fétichisme de la marchandise force de travail. C'est-à-dire qu'il s'agit là d'un phénomène qui touche à la construction même de l'individualité sous le capitalisme. Une analyse approfondie de ce dernier point n'évoque pas la constitution de structures psychiques spécifiques à la sociabilité capitaliste, mais elle semble au moins indiquer que cette sociabilité là peut favoriser, renforcer et revitaliser certaines configurations psychiques.

Marx fait une analogie intéressante juste avant son analyse du fétichisme. Lorsqu'il discute du besoin qu'a une marchandise d'exprimer sa valeur dans la valeur d'usage d'une autre, qui en tant qu'expression de valeur vaut

comme corps de la valeur : « Sous un certain rapport, il en est de l'homme comme de la marchandise. Comme il ne vient pas au monde avec un miroir, ni en philosophe à la Fichte dont le moi n'a besoin de rien pour s'affirmer, il se mire et se reconnaît, d'abord seulement dans un autre homme. Aussi cet autre, avec peau et poils lui semble-t-il la forme phénoménale du genre humain »².

Cette analogie faite par Marx suscite des processus que la théorie psychanalytique situe dans le champ des *identifications*. Ces identifications, ou mieux, ces processus d'identification se réalisent fondamentalement dans le richissime moment dit des processus secondaires, qui est le moment de la structuration psychique dans lequel se constitue le surmoi, l'idéal du moi et la structure propre du moi.

Dans les processus d'identification, la façon dont l'*imaginaire*, déjà présent dans les phases précédentes s'articule au *symbolique*, est la condition des processus secondaires.

Le représentant par excellence du symbolique, celui qui est le support de la fonction symbolique, est le père. Celui-ci, hormis ses vicissitudes propres, qui du reste s'articulent autour de son propre passage par le processus secondaire (l'Œdipe) amène avec lui, dans son individualité corporelle et psychique l'attribut de propriétaire qui lui a été dévolu par les conditions historico-sociales : sa force de travail, sa marchandise. C'est-à-dire que le père doit également faire face à la bascule dialectique entre la chose et la personne.

Il semble qu'il y a là une possibilité d'articulation entre les relations sociales existantes et la structuration psychique des individus.

Une des dimensions de la figure du père dans ces processus de structuration qui a déjà été étudiée par beaucoup d'auteurs est celle dans laquelle il véhicule, à travers ses projections (et donc ses idéaux) la normativité sociale. Phénomène d'où découlerait son rôle dans la formation des idéaux de l'enfant.

Marcuse, sous un autre angle va plus loin lorsqu'il considère le principe même de la réalité sous le capitalisme comme un principe d'où découle l'alignement de l'activité érotique sur l'activité sociale.

Articulé à ces analyses, le fétichisme de la marchandise tel qu'on vient de l'analyser, pourrait se constituer dans des formes d'incorporation du social par les sujets, à travers les processus d'identification. De cette manière, on pourrait même penser à la constitution de constellations psychiques spécifiques, structurées sur la base de l'introjection de ces éléments sociaux hétérogènes. Avec cette introjection pourrait en effet se constituer un dispositif psychique à travers lequel le sujet projeterait dans les objets ses propres idéaux du moi, en rapport avec son autovalorisation (comme personne et comme chose ?) qui, en retour, se refléterait vers le sujet sous la forme des attributs qui font corps avec ces objets.

Dans le fétichisme de la psychanalyse, celui dont s'occupe Freud, les attributs projetés par le fétichisme sont incarnés dans la *chose matérielle* elle-même, ou dans des parties du corps, ce qui revient au même. Dans l'hypothèse que nous proposons, le fétichisme pourrait également s'ancrer dans des déterminations pendulaires entre la

chose et la personne, entre le sujet et l'objet, entre une individualité supposée libre, et des déterminations inhérentes à la marchandise force de travail.

Peut-être trouverait-on un exemple de ce phénomène psychique chez ces personnes qui d'une certaine manière articulent leur désir à des individus, aux groupes qui atteignent un succès socialement reconnu et qui exercent sur elles une fascination extraordinaire. C'est le cas, par exemple, de certains chanteurs ou groupes de musique populaire. Une des hypothèses explicatives de ce type de phénomène est que le symbolique, représenté par la figure parentale paternelle, est, dans ce cas, fantasmée, ce qui signifierait sa subsomption à l'imaginaire. En termes d'instances psychiques, cela pourrait signifier une alliance entre un surmoi fragmentaire et aliéné et les dimensions les plus archaïques du ça.

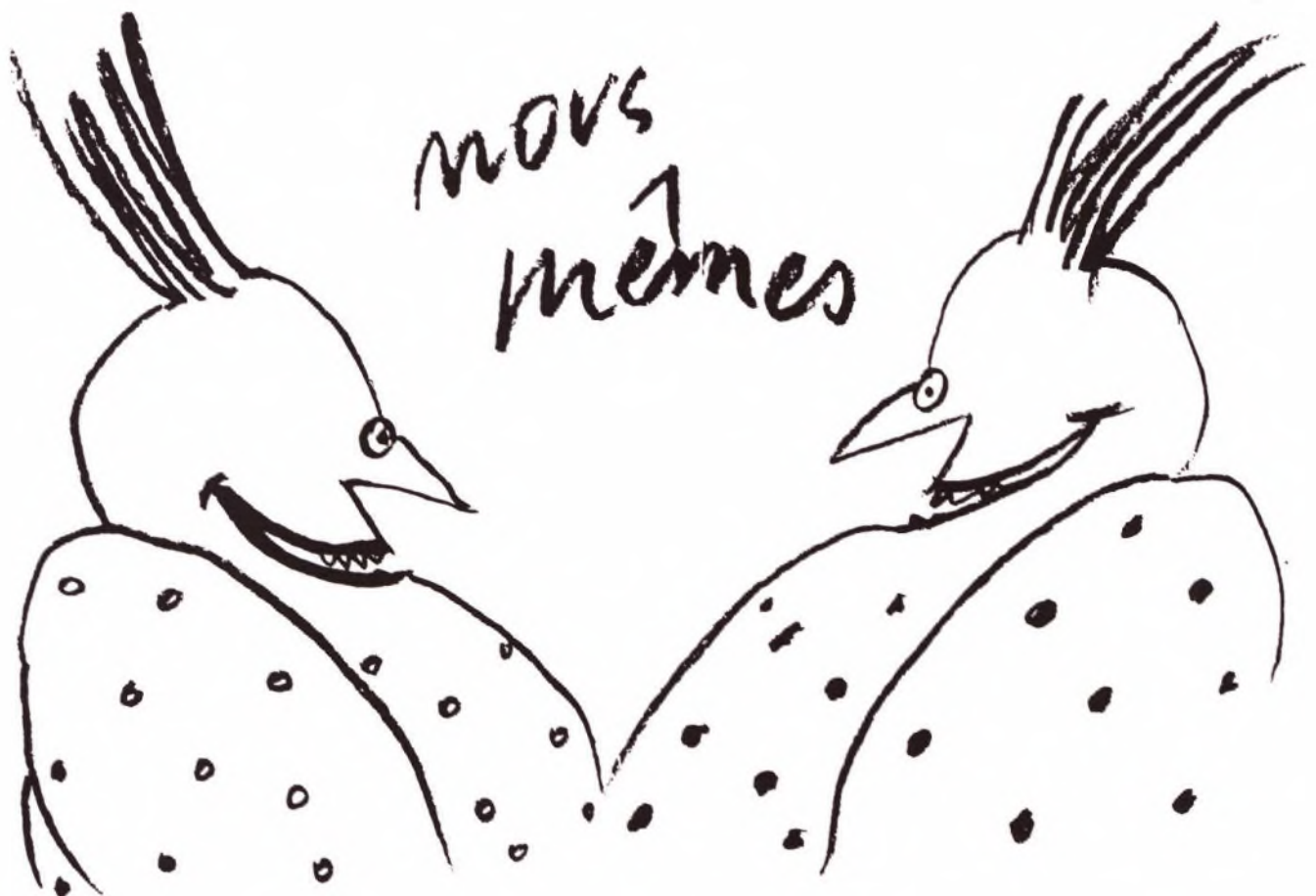
En reprenant l'analogie que Marx fait avec la nécessité qu'a une marchandise d'exprimer sa valeur dans la valeur d'usage d'une autre, on voit que, peut-être, on pourrait

aller plus loin. Il ne s'agit pas seulement du besoin que l'homme a de se refléter dans un autre pour s'identifier comme appartenant au genre humain. Peut-être s'agit-il dans notre exemple comme dans le cas de la marchandise, de sujets qui ont besoin d'exprimer leur valeur dans la valeur d'usage des autres.

Ces tentatives d'articulation, à peine effleurées ici entre la théorie marxiste du fétichisme et la théorie psychanalytique, pourront servir de suggestion pour des recherches futures qui partiraient de l'hypothèse de la mise en compatibilité de ces deux théories qui constituent l'une et l'autre, des repères notables dans l'histoire de la connaissance dans le champ des sciences humaines.

(Traduction Jose Dias et Ileana Pardal Monteiro).

1. *Le Capital*, Livre I, tome I, Editions sociales, 1962, p. 83 et suiv.
2. *Id.* p. 67, note 2.



Michèle Bertrand,
Bernard Doray

LA PSYCHANALYSE ET LES SCIENCES SOCIALES AUJOURD'HUI

Les 4, 5, 6 et 7 mai 1987 s'est tenu à la Maison de l'Europe, à Paris, un colloque de « Rencontres avec la psychanalyse », organisé par le CNRS et la MIRE. Événement remarquable, puisque pour la première fois en France, les psychanalystes des différents courants et les chercheurs en sciences humaines se rencontraient pour parler, en l'occurrence, des « fonctions du père ». Les sept séances, successivement présidées (cela vaut d'être noté) par : Jean Laplanche, Maurice Godelier, Serge Leclair, Yves Duroux, Jacques Maître, Ginette Raimbault et Jacques-Alain Miller, permirent de discuter 44 contributions recentrées autour de sous-thèmes (« le père dans la doctrine freudienne », « parenté, filiation, transmission », « l'interdit », « la loi et les lois », « lien social, autorité, métaphore paternelle », « quand le père est absent », « dieux, mythes et religions »).

Ce premier colloque, qui sera suivi d'autres, a marqué un moment dans une recomposition des rapports entre les psychanalystes et les disciples scientifiques qui traitent « du social ».

Lors de la séance de clôture, Michèle Bertrand et Bernard Doray ont présenté les premiers résultats d'une enquête menée auprès de chercheurs (anthropologues, sociologues, historiens, philosophes) et des psychanalystes pour tenter d'évaluer, précisément l'état actuel de ces rapports. Nous publions, ci-dessous, un extrait de cette intervention.

L'enquête dont nous allons vous présenter les premiers résultats s'inscrit dans le cadre d'un questionnement général : quelle est la place actuelle de la psychanalyse dans la culture, plus précisément la culture scientifique et la recherche en sciences sociales ?

Par rapport aux deux décennies précédentes, celles des années 1960-1970, il est incontestable, en effet, que l'image sociale de la psychanalyse a changé, et par voie de conséquence, les attentes et intérêts des chercheurs à son égard se sont modifiés. Il convient d'en prendre acte, et surtout d'apprécier, d'analyser ces transformations.

Par ailleurs, il existe une situation de fait, que l'on pourrait définir de la façon suivante : un nombre significatif de chercheurs se disent sensibilisés à la psychanalyse, intéressés par une confrontation avec elle, tant sur le plan théorique que méthodologique.

Certains ont une démarche de type clinique, présentant des affinités avec la psychanalyse.

Or, cette interpénétration est loin de se traduire sur le plan institutionnel, dans les organismes de recherche. Souvent, en effet, ces chercheurs ignorent leurs intérêts

convergençs pour la psychanalyse, et n'ont pas toujours de lieu pour en débattre. Il y a également un écart entre la place que tient réellement la psychanalyse dans la recherche, et sa reconnaissance comme telle au sein des institutions de recherche.

C'est pourquoi cette enquête, comme le colloque auquel vous venez de participer, n'est pas suscitée à un moment quelconque, mais témoigne de ce que les institutions de recherche sont conscientes de cet écart, et le prennent en compte dans leurs objectifs et leur politique de recherche (...).

Les entretiens déjà réalisés ont pour interlocuteurs des chercheurs en sociologie, anthropologie, histoire, philosophie. Nous avons cherché à savoir quelle représentation ils se font de la psychanalyse, quel usage ou recours lui est demandé, — est-ce au niveau théorique ou méthodologique, par exemple ? — enfin s'il est des objets ou champs spécifiques où une coopération est souhaitée. Nous avons cru bon de nous entretenir également avec des psychanalystes, afin d'apprécier un recours symétrique aux sciences sociales.



Eric Laurent, Serge Leclaire, Nicole Loraux, le 5.5.1987

Méfiance devant l'exportation des concepts

Un trait peut être relevé. Une certaine image est rejetée, celle d'une psychanalyse qui prétendrait détenir le fin mot ou le dernier mot dans l'ordre du savoir, s'instituerait comme discours de maîtrise, et revendiquerait une position hégémonique sur les autres disciplines. Cette critique, attestant qu'une certaine mode psychanalytique est aujourd'hui révolue, n'est pas formulée par les seuls adversaires, mais par des chercheurs qui travaillent au plus près de la psychanalyse, et aussi par des psychanalystes. En opposition à cette image, ce qui est valorisé en la psychanalyse, c'est qu'elle offre un espace où le savoir peut être interrogé sur son mode de constitution, où le sujet peut être interrogé sur son rapport au savoir. Espace critique donc, où la théorie est par essence inachevée, où les concepts sont désacralisés. Mais, par là-même, espace de liberté, où s'offre la possibilité de mettre à l'épreuve les discours constitués, comme de démythifier les discours-maîtres.

De la même façon, on constate une méfiance à l'égard de la tendance à exporter la psychanalyse dans le champ d'autres disciplines, et à y faire fonctionner ses concepts, sans que soit vraiment interrogée la légitimité de ces transferts, sans que le passage de l'individuel au collectif, comme celui du psychique au social, soit suffisamment réfléchi. La réserve est de mise à l'égard de tentatives de synthèse anciennes ou plus récentes, (freudo-marxisme, anthropologie culturaliste, psychobiographie, psycho-histoire, socio-analyse) dont on estime qu'elles n'ont pas réglé ni pensé de façon satisfaisante l'intersection de problématiques relatives à un objet ou un champ commun, sans pour autant nier que les questions posées par l'exis-

tence de telles recherches soient importantes et doivent être prises en compte.

Ces critiques retiennent d'autant plus l'attention qu'elles sont le fait de chercheurs qui ont à voir, au plus près, avec la psychanalyse. C'est là un indice de ce fait que le souci de rencontre effective entre les savoirs sur les cultures et les sociétés déplace l'intérêt : de l'alimentation d'un imaginaire de maîtrise vers, au contraire, une interrogation critique des rationalités prégnantes.

Cela ne signifie pas que ces rencontres n'amènent pas les chercheurs à formuler des questions théoriques de grande portée (concernant les clivages du sujet, le pouvoir des mots, et de façon générale, la connexion ou l'interpénétration des formes sociales et des formes psychiques). Mais il semble se dégager une sorte d'éthique commune dans le maniement de la pensée savante, dès lors qu'elle engage une dimension intersubjective.

Etre sensible à l'épaisseur des discours les plus lisses ; ne pas déclarer hors champ les digressions, ne pas seulement chercher du sens, mais se laisser surprendre par la lettre, utiliser correctement l'empathie, jouer des divisions de sa propre identité et du sentiment de son identité dans l'espace des idéaux sociaux, travailler avec la mémoire complexe et l'imaginaire pour filtrer autrement le réel, tels sont quelques-uns des éléments de cette culture de l'écoute dont plusieurs nous ont dit ce qu'elle devait à leur expérience d'une cure analytique ou à leur familiarité avec les pratiques de la psychanalyse.

Pour l'essentiel, les éléments de réflexion que nous proposons sont comme on l'a dit, le résultat d'un premier travail à partir d'entretiens avec des chercheurs, d'une part, avec des psychanalystes d'autre part (...).

SUBJECTIVITÉ

S'agissant des chercheurs, nous allons essayer de caractériser de manière un peu synchrétique à chaque fois, les différents types de démarches intellectuelles qui sont les leurs.

Tout d'abord, dans la tradition inaugurée par Freud à l'enseigne de la psychanalyse appliquée, certains chercheurs sont engagés dans des travaux alliant l'archéologie d'une histoire clinique et l'analyse de processus sociohistoriques dans lesquels elle s'est inscrite.

Petite scène biographique, grande scène socio-historique

Travaux sur des dossiers comportant écrits, témoignages, et repères biographiques concernant un individu disparu : c'est en quelque sorte un travail psychanalytique à distance, mené dans un après-coup redoublé par l'épaisseur du temps de la grande histoire.

Travaux psychanalytiques par leur objet. De fait on y retrouve l'attention flottante, ici adaptée à l'écrit, on y scrute les failles des textes, les constellations sémantiques, les répétitions, les oublis, les digressions, les déformations.

Comme dans l'introduction au texte écrit avec Bulitt sur le Président Wilson dans lequel Freud faisait notation de l'évolution de ses sentiments vis-à-vis du personnage, il y est largement question d'empathie et de contre-transfert... Mais aussi, en quelque sorte, de « l'invention » d'un transfert (au sens où, en termes juridiques un découvreur de trésor en est dit l'inventeur), car il s'agit de la présentation (et d'une certaine façon, de l'écoute) d'une parole jusque-là en suspens.

On filtre large, on retarde le temps des hypothèses, on ne procède aux interprétations cliniques qu'en contrôlant ce qui résonne là de la problématique personnelle du chercheur...

Mais c'est un travail psychanalytique bien particulier, qui opère sur les traces et selon un protocole unilatéralement réglé.

Cela produit de la vérité, parfois la reconnaissance vertigineuse des affects conservés par une parole jusque-là inouïe, et pour laquelle des formes littéraires de restitution ne paraissent pas moins adaptées que les formes savantes.

Cela produit aussi du savoir : la rétrospective historique fait bien apparaître la dialectique fine entre les histoires cliniques (les conversions, les crises d'identité...) et les idéaux sociaux, les croyances et les pratiques.

Naturellement, ce lien entre la petite scène de la biographie clinique et la grande scène sociohistorique est particulièrement visible lorsqu'il est établi à propos d'individus qui ont marqué, par exemple, l'histoire de la mystique, ou dont la pensée politique s'est diffusée dans le champ des imaginaires sociaux. Il faut donc doubler l'écoute clinique d'une familiarité avec un monde culturel éloigné et d'une connaissance éventuellement érudite des traces objectives qui témoignent de l'histoire.

On a souligné les risques d'une psychohistoire qui ne s'encombre guère du souci d'administration de la preuve. La

rigueur que l'on peut exiger ici réside probablement dans la mise en évidence des chaînes de déterminations et de surdéterminations, ainsi que dans la production de vérifications factuelles.

Cela demande, à l'évidence, une certaine virtuosité.

Même sorte de virtuosité, utilisée plus à chaud cependant, par les ethnologues et les cliniciens dont le travail concerne les pratiques thérapeutiques traditionnelles. On ne peut ici qu'évoquer ce que ces courants de recherche ont pu apporter et apportent à la connaissance de la réalité psychique humaine. Cela concerne en particulier la question des espaces intermédiaires entre le sujet et sa culture, les codages culturels internes, les repères identificatoires, et leur constitution précoce dans le rapport aux ascendants. Ces apports théoriques peuvent s'agréger à la théorie psychanalytique, l'enrichir ou entretenir des rapports analogiques, de voisinage (par exemple, entre le concept de codage culturel interne insu du sujet, et celui de signifiant élémentaire de l'inconscient).

Ces recherches ne concernent guère des individus isolés. Les repères identificatoires comme les symptômes renvoient aux positions personnelles des sujets dans les contextes groupaux et dans les conjonctures familiales.

Les chercheurs eux-mêmes sont confrontés de manière peu érudite à la question de leur place dans ces constellations.

Que ça ait été aux dires de l'un d'eux, « la moindre des politesses » de s'engager dans une situation d'interlocution pourtant parfaitement opaque au départ, cela indique assez qu'il s'agit là d'une question où l'éthique et la méthode se rejoignent.

Côté éthique, cela en passe notamment par l'éclaircissement du « qui demande quoi ? », que G. Rôheim avait déjà formulé en son temps.

Côté méthode, c'est assez centralement, semble-t-il des relations entre le travail ethnologique et l'engagement dans un travail clinique qu'il s'agit en préalable.

Il semble que les recherches qui ont contribué à constituer de la manière la plus marquante l'ethnopsychiatrie en France aient eu à bousculer quelques préséances :

— le primat hippocratique et kraepelinien de la maladie sur le malade,

— le primat de l'énoncé et du symptôme sur les situations d'énonciation,

— et, pour ce qui concerne la psychanalyse, le primat du souci de la vérification des concepts sur la prise en compte effective de la révolution méthodologique freudienne.

L'universalité de la découverte freudienne

On évoquera à ce point la critique entendue de ce que, par une image plaisante, un de nos interlocuteurs appelait la « machine à débiter le salami œdipien », évoquant en l'occurrence les premières « applications » des concepts freudiens aux populations australiennes qui n'en demandaient certes pas tant. On a indiqué qu'un même air de pensée spéculative semblait parcourir des conceptions mentalistes et substantialistes de l'inconscient et cette

sorte de théologie du générique qui, d'une certaine manière, et pour partie, soutient l'immense courant culturaliste.

En pratique, l'ethnopsychiatrie clinique propose un ensemble d'inventions pour des cures adaptées aux conditions d'un transfert transculturel : établissement d'un contexte groupal, insistance particulière sur l'analyse du contre-transfert, méthodologie du clivage suivant l'enseignement de Georges Devereux, permettant que les thérapeutes, en jouant sur leur propre disponibilité aux clivages culturels internes, laissent les patients élaborer la relation dans la pleine ambiguïté de leur rapport aux croyances, etc.

Parce que ces recherches font coexister certains principes de la cure psychanalytique avec ceux d'autres thérapeutiques, elles posent de manière peu contournable la question du noyau dur d'universalité de la découverte freudienne ;

— parce qu'elles sont à des degrés divers des recherches praticiennes et qu'elles requièrent des compétences dans au moins deux champs du savoir distincts, elles incitent particulièrement à la constitution de petites communautés de travail impliquant chercheurs et psychanalystes ;

— parce qu'enfin les sujets y sont rencontrés immergés dans leur système social et leurs réseaux d'interlocutions, ces recherches ouvrent en principe un ensemble de questions sur la chaîne des processus qui relie le psychique au système social.

Toutes les recherches qui ont été évoquées précédemment ont en commun le fait que les relations entre le psychique et le social y sont données en quelque sorte avec la complexité même de la base empirique qu'elles explorent.

D'autres démarches mettent beaucoup plus l'accent sur la généralisation, les débordements de cette base empirique, et la mise en relation d'objets théoriques et de problématiques de manière déliée par rapport à la logique des contiguïtés empiriques.

Que, dans une transaction concernant la circulation des femmes, l'écart ne soit jamais comblé, et que l'on voie dans le dispositif de cette disjonction qui fait de l'époux un éternel débiteur et qui fait exister la même femme dans deux registres d'identité étanches (comme femme et comme fille), que l'on voie donc dans cette disjonction la prise dans le psychique des structures symboliques par où se marque l'interdit de l'inceste ;

— qu'il y ait, à travers des rituels de sacrifice, la production des formes mentales nécessaires pour penser le don, l'introjection de l'autre, l'échange entre les hommes et entre les hommes et la nature, et que ces formes psychiques là puissent être pensées comme des formes psychiques générales ;

— qu'enfin, dans un autre registre, l'ethnographie des positions de souveraineté révèle plus que des analogies entre, d'une part la rhétorique des formes politiques par lesquelles la totalité trouve son point de métaphorisation et sa source mythique, et, d'autre part, ce qui, dans la structuration des objets mentaux a à voir d'une manière générale avec la formation des idéaux ;

— toutes ces intuitions souvent hautement suggestives laissent entrevoir ce que pourraient apporter des recompositions théoriquement fondées entre les savoirs concer-

nant l'inconscient et ceux concernant les logiques symboliques du social.

Elles emportent d'autant plus la conviction qu'elles savent allier la rigueur des démonstrations auxquelles elles donnent lieu, la formulation du sens ontologique des isomorphies repérées, et, surtout, qu'elles savent rendre compte de la spécificité des logiques spéciales de chaque objet, en même temps que de ces formes générales que mettent particulièrement en évidence les vastes brassages de l'analyse comparative.

Le social renvoie au social... par le subjectif

Un quatrième ensemble de recherches, enfin, nous paraît constitué par des travaux qui, sans vraiment quitter le terrain du social, tentent de restituer la continuité des processus en prenant toutefois en compte cette constatation peu discutable que si « le social renvoie au social », cela passe cependant par un moment subjectif.

On sait bien que la théorie de l'habitus implique une conception des identifications.

Les entretiens approfondis, les approches biographiques, dessinent des objets sociologiques plus proches des individus et des histoires individuelles. Ils paraissent lestés d'un contenu subjectif.

Des concepts comme ceux de crise identitaire, d'assignation identitaire, de topologie identitaire, de registres d'identité, sont mis, en quelque sorte, en tension entre le psychique et le social.

On ne peut comprendre pleinement la mobilisation des familles autour de projets consommateurs d'argent et d'affects tels que l'accession à la propriété sans s'intéresser aux dénégations et aux idéaux formateurs de consensus familial qu'elle implique.

Si l'on demande à la sociologie du travail d'étudier les effets de l'instauration institutionnelle et juridique de moments d'expression des salariés dans les entreprises, on risque de passer à côté de l'essentiel si l'on ne prend pas en compte cet objet, qui n'est pourtant pas totalement sociologique, que sont les traces laissées par une telle expérience dans la représentation que les intéressés ont du champ du transformable et du légitime.

Il est difficile enfin de considérer dans sa cohérence et sa spécificité le passage à la vie dite « active » sans envisager comment se boucle là une part de l'histoire subjective des individus et ce que cela détermine.

On va du quantitatif au qualitatif, en recherchant la rigueur de méthodologies complexes. On se méfie des séductions d'une psychosociologie de pacotille, mais on n'hésite pas à fabriquer des mots qui rendent compte des correspondances entre les formes psychiques et non psychiques. Il arrive alors qu'on se déplace comme sur un filet tendu au-dessus de la découverte freudienne.

Du côté des psychanalystes, maintenant, que dire de leur intérêt pour les sciences sociales ?

SUBJECTIVITÉ

Il nous faut tenir compte, bien évidemment, de leur diversité, diversité théorique et diversité des personnalités et des sensibilités aux sciences sociales. Il se trouve certainement des gens qui voient en la psychanalyse un discours autosuffisant, d'autres qui, plus modestement, diront que dans leur pratique, ils ont à écouter leurs patients sans nulle référence extérieure. Notre choix méthodologique a été délibérément d'interroger ceux qui reconnaissent ne pouvoir envisager leur pratique sans cette référence, ceux pour qui — je cite l'un d'eux — sans confrontation avec un certain nombre d'autres recherches, la psychanalyse risque de s'asphyxier totalement.

Qu'en attendent-ils ? Trois types d'intérêt semblent se dégager de ces rencontres. *Le premier* est d'ordre *théorique*. L'éclairage, par des problématiques différentes, d'un objet commun, ou encore d'un objet autre mais présentant des affinités avec le leur, donne à la pensée clinique une autre profondeur. Il n'est pas possible de répertorier ici tous les résultats obtenus ou escomptés de telles confrontations avec la sociologie, la philosophie, l'anthropologie ou l'histoire. Tel de nos interlocuteurs reconnaît sa dette envers les travaux anthropologiques sur l'inceste, sur la régulation sociale des rapports entre individus consanguins et de générations différentes, en tant qu'elle est constitutive d'identité. Tel autre, qui travaille en hôpital, souligne l'importance pour lui des études sociologiques sur le fonctionnement de l'institution psychiatrique, en tant qu'il a à comprendre le rapport de ses patients à l'institution comme un substitut, ou une suppléance, du lien social. D'autres exemples pourraient être évoqués, montrant cet intérêt théorique.

Un second type d'intérêt réside dans la perception de l'analyse comme *fait culturel, ayant partie liée avec son temps*. D'abord parce qu'elle est, selon les termes de l'un

des psychanalystes interrogés, « l'un des lieux où peut se repérer le plus lucidement ce qu'il en est du rapport de l'homme à ses objets, et à ces objets que sont précisément les autres sujets ». Ensuite parce qu'elle est un élément de cette culture, qu'elle appartient à l'histoire des idées et à l'histoire tout court. Non seulement la pensée psychanalytique, mais la clinique psychanalytique, pour autant qu'on puisse les séparer, ont à apprendre d'un regard porté sur elles par l'historien. Il y a nécessité pour la psychanalyse de prendre en considération l'histoire, sa propre histoire, et l'histoire en général, déclare une de nos interlocutrices. Cela pour comprendre que la psychanalyse se distribue dans le temps, qu'elle a été, non pas fondée au sens d'une religion, mais découverte au sens où un champ de connaissances est ouvert. Egalement, parce que le mode de travail des historiens, leur activité remémoratrice, reconstructrice, n'est pas sans affinités avec celui de l'analyse, où il y a aussi construction.

Un troisième type d'intérêt se situe au niveau de la *clinique*. Un de nos interlocuteurs relève que l'on n'écoute pas les gens de la même façon selon l'idéologie qu'on a, idéologie à entendre non pas au sens strict d'une idéologie politique, mais au sens large d'une idéologie psychanalytique. Cela, quelque précaution qu'on puisse prendre pour ne pas imposer ses vues aux patients, peut insidieusement pénétrer les microprocessus de la cure, à travers les formulations, interprétations, interventions du psychanalyste, qui ne peut prétendre en être totalement dégagé. En ce sens, un questionnement extérieur remplira une double fonction : servir de révélateur à l'idéologie qui peut infiltrer la clinique, et en permettre la critique.

Voilà, brièvement esquissés, quelques-uns des recours que la pensée et la pratique psychanalytiques peuvent trouver auprès des sciences sociales (...).

SANTÉ

« un enjeu de société, promouvoir et défendre la santé »

COLLOQUE 15-16 MAI 1987

organisé par le secteur Santé Protection Sociale
du Comité central du Parti communiste français

- | | |
|--------------------------|--------------------------|
| 1 exemplaire : 60 F | <input type="checkbox"/> |
| 10 exemplaires : 500 F | <input type="checkbox"/> |
| 20 exemplaires : 900 F | <input type="checkbox"/> |
| 50 exemplaires : 2 000 F | <input type="checkbox"/> |

UN NUMERO SPECIAL !

Après le colloque « Technologies RENAULT » en 1982 et les « Rencontres pour la ville » en 1983, un numéro spécial sur la santé... Dans tous les cas les textes présentés procèdent d'une même démarche, celle de la rencontre d'une initiative politique ou syndicale, de préoccupations de recherche et de connaissance et d'une volonté commune de critique et de transformation sociale. Une telle démarche n'est pas étrangère à celle de la revue *Société Française* depuis sa création. C'est donc très naturellement que nous tenons à en présenter le contenu à nos lecteurs. Un numéro spécial à lire, à relire, à faire connaître et à mettre à profit.

Société française

DES A PRESENT, PASSEZ VOS COMMANDES

IDENTIFICATION ET PERSONNALITÉ

L'article de Jacques Berchadsky a fait l'objet d'une communication dans un séminaire du secteur Société française de l'Institut de recherches marxistes en 1985-86. L'auteur y met en rapport la notion d'identification telle qu'elle est présente chez Marx, Freud, Lacan et Wallon.

L'enjeu de la notion d'identification

Avant d'aborder le concept d'identification tel qu'il a été élaboré dans les champs théoriques spécifiques, qu'il s'agisse de la psychanalyse chez Freud et/ou chez J. Lacan, de la psychologie chez Wallon, il nous semble nécessaire de préciser dans quelle perspective cette notion peut être l'objet de l'intérêt théorique que nous lui portons.

D'un premier point de vue

La notion d'identification fait écho, nous semble-t-il, à la thèse de Marx :

« Des individus produisant en société — donc une production d'individus socialement déterminée, tel est naturellement le point de départ »¹.

Il y a là un double aspect de la production : les individus sont producteurs et en produisant, ils se produisent eux-mêmes en tant qu'individus ; c'est en ce sens qu'il faut entendre « une production d'individus déterminée » : ce ne sont pas les individus qui sont déterminés mais leur production. Confirmation est donnée quelques lignes plus loin, au sujet de la critique des économistes classiques :

« Ils (les économistes classiques) voient (dans l'individu du XVIII^e siècle) non un aboutissement, mais le point de départ de l'histoire, parce qu'ils considèrent cet individu comme quelque chose de naturel, conforme à leur conception de la nature humaine, *non comme un produit de l'histoire*, mais comme une donnée de la nature »². et plus loin, la célèbre formule :

« L'homme est au sens le plus littéral un *zoon politikon*, non seulement un animal sociable, *mais un animal qui ne peut, s'isoler que dans la société* »³.

Dans une telle perspective, la notion d'identification ne pourrait-elle alors rendre compte du processus de production par lequel un individu devient un sujet humain social, riche d'un devenir dont la maîtrise ne dépend en rien d'une mystérieuse nature humaine, mais tout au contraire du rapport sans cesse reproduit à la réalité sociale qui l'a produit ?

D'un deuxième point de vue

La notion d'identification appliquée au sujet, signale assez que l'individu humain doit être compris comme un *Rapport*, comme l'unité d'un rapport. Thèse qui pour ne pas être nouvelle, semble devoir être renouvelée par la mise en lumière des processus d'identification. En effet que la subjectivité soit à penser comme un rapport, toutes les théories dualistes en témoignent : rapport de l'âme et du corps, rapport du sensible et de l'intelligible, plus récemment, dans le champ de la psychologie, rapport du cognitif et de l'affectif. Limite absolue du dualisme, ce n'est pas l'unité contradictoire du rapport dans sa dynamique qui est prise en compte, mais chacun des éléments conçu comme extériorité inconciliable ; à cet égard la conception piagetienne est exemplaire :

« L'affectivité est caractérisée par ses compositions énergétiques, avec charges distribuées sur un objet ou un autre selon les liaisons positives ou négatives. Ce qui caractérise *au contraire* l'aspect cognitif des conduites est leur structure qu'il s'agisse de schèmes d'action élémen-

SUBJECTIVITÉ

taires, d'opérations concrètes de classification ou de sériation, etc. »⁴.

Cette contradiction est merveilleusement énoncée par B. Bettelheim dans l'interview accordée à D. Karlin propos du « cas Marcia » (télévision 1974) : si Marcia peut dépasser les conflits qui l'ont introduite à un processus autistique, ses possibilités cognitives sont à tout jamais bornées. Contre la réussite du thérapeute, quel espoir est laissé au pédagogue, sinon l'acceptation d'un échec définitif ? L'impasse de l'interprétation dualiste apparaît pleinement dans son incapacité à transformer un réel, faute de pouvoir le maîtriser.

D'un troisième point de vue

Plus séduisante semble une théorie de la subjectivité humaine entendue comme effet de la mise en rapport nécessaire d'éléments contraires qui se maintiendraient côte à côte ; ainsi en est-il souvent de la position du problème individu/milieu : l'individu et son milieu seraient les pôles d'un rapport qui permettrait un enrichissement mutuel, sans pour autant modifier la structure du rapport. Il s'agirait alors d'un rapport de stricte extériorité. La problématique piagetienne fournit, là encore, un excellent exemple des limites d'une telle conception :

« On peut en effet distinguer deux aspects dans le développement intellectuel de l'enfant. D'un côté ce qu'on peut appeler l'aspect psycho-social c'est-à-dire tout ce que l'enfant reçoit du dehors, apprend par transmission familiale, scolaire, éducative en général ; et puis, il y a le développement qu'on peut appeler *spontané* et que j'appellerai psychologique, pour abrégé, qui est le développement de l'intelligence elle-même, ce que l'enfant apprend lui-même, ce qu'on ne lui a pas appris, mais ce qu'il doit découvrir tout seul ; et c'est cela essentiellement qui prend du temps »⁵.

Ainsi sont élaborés par Piaget les concepts d'assimilation, d'équilibration qui certes permettent d'interpréter certains processus d'apprentissage, mais qui laissent dans l'ombre le processus de formation de la subjectivité. En dernière instance la dualité contradictoire se résout dans un nouveau dualisme qui affirme la continuité structurale tant de l'individu que du milieu. Malgré l'apparence, le rapport demeure un rapport d'extériorité où les contradictions n'ont aucun contenu dynamique de transformation : c'est ce qui fonde le recours à une mystérieuse spontanéité, étrange moteur interne qui permet de maintenir l'homogénéité de la structure psychologique du sujet.

La notion d'identification ne pourrait-elle permettre de mettre en lumière l'unité du rapport contradictoire que constitue la subjectivité humaine, dans son développement concret ? L'analyse du processus d'identification n'ouvre-t-elle pas la voie à une meilleure compréhension de la subjectivité, tout à la fois comme produit de contradictions externes et de contradictions internes, elles-mêmes liées par l'unité dynamique de leurs propres rapports ?

« Ce qui importe par-dessus tout, c'est la loi de changement des phénomènes, de leur développement, c'est-à-dire la loi de leur passage d'une forme à l'autre, d'un ordre de liaison à l'autre »⁶

A cet égard la notion d'identification peut faire l'objet d'une double analyse :

- analyse d'un rapport dans la multiplicité de ses formes,
- analyse d'un rapport dans sa nature même contradictoire

Un rapport dans ses différentes formes

La question centrale que pose le processus d'identification, c'est la question du passage de la réalité des rapports sociaux à la forme subjective de ces rapports ; ou comment l'individualité est elle-même une *forme concrète* des rapports sociaux.

L'identification serait le processus par lequel, d'une part les rapports sociaux de production prennent une forme subjective pour chaque individu concret, par lequel d'autre part le sujet se constitue comme forme sociale et ne cesse de se renouveler en tant que tel. Il ne s'agit plus alors de deux totalités juxtaposées mais d'une transformation réciproque où dans un sens l'ensemble des rapports sociaux *abstraits* du point de vue de l'individuel se concrétisent dans la « forme sujet » et par là se modifient ; du point de vue des rapports sociaux, dans un autre sens, l'individu abstrait se concrétise dans la « forme sociale ». Les identifications ne constitueraient-elles pas alors les lois de ces passages, c'est-à-dire les lois du développement de la subjectivité ?

Un rapport de contradictions

Suivant la démarche de Marx, l'analyse des formes ne saurait se détacher de la formation totale dans laquelle ces formes prennent vie. Ainsi penser les identifications comme formatrices de la personnalité concrète, c'est aussi dégager les différentes contradictions qui en sont le moteur.

— Dire que l'identification individuelle est le processus de transformation des rapports sociaux en ses formes subjectives, c'est avant tout tenir compte de la réalité de rapports sociaux déterminés à une époque historique déterminée : le tout social est contradictoire, et par ses contradictions détermine l'être réel des individus ; ainsi l'analyse du rapport entre inégalités sociales et inégalités individuelles des chances de réussite scolaire dont les années 1960/1970 avaient largement approfondi la recherche, garde toute sa validité même si, aujourd'hui, elle est susceptible de nouveaux développements.

— En effet la limite de ce type d'analyses est d'avoir méconnu, à bien des égards, un deuxième niveau de contradiction : la transformation des contradictions des rapports sociaux en contradiction entre l'individu et le tout social. La façon dont chaque individu est un produit social ne saurait se résumer à la totalité de la réalité sociale dans ses antagonismes actuels, réciproquement chaque individu en tant que produit social ne résume en rien la richesse des contradictions sociales à une époque donnée. Il s'agit bien là d'une contradiction essentielle qui sous l'unité des rapports sociaux ne cesse d'opposer de façon dynamique, donc formatrice « la forme sociale sujet » à la diversité des autres formes des rapports sociaux. C'est dans la méconnaissance de cette contradiction essentielle que se forment les vieilles oppositions formelles individu/ société, individu/milieu, voire

nature/culture, mais aussi les lieux communs d'un subjectivisme éculé qui derrière l'expression du vécu, du senti et pourquoi pas du ressenti, tente, au nom de l'expérience intime, d'occulter un riche rapport dont la notion d'identification pourrait rendre compte.

— Réalité sociale contradictoire, contradiction entre « forme individu » des rapports sociaux et les rapports sociaux eux-mêmes, tels sont nous semble-t-il, les fondements d'une analyse des contradictions de la forme sujet : le processus d'identification serait au centre de la dynamique qui s'y élabore. En effet il ne s'agit pas de dissoudre l'individualité, mais tout au contraire de la saisir comme l'unité produite qui se concrétise dans la dialectique du Moi et de son altérité constitutive, comme rapport essentiel par lequel *l'individu humain se transforme en sujet social*.

Si la notion d'identification a un sens par rapport au processus réel c'est en tant qu'elle peut permettre de mettre à jour le sujet comme rapport et comme reproduction de rapports, c'est-à-dire comme unité de contraires. C'est au lieu théorique où elle a pris corps qu'il convient de se référer pour en définir de façon critique le contenu : la psychanalyse, la psychologie wallonienne.

De la notion d'identification au concept d'identification

La psychanalyse et le concept d'identification.

Les cadres généraux dans lesquels nous avons voulu inscrire la notion d'identification répondent donc à une double préoccupation qui est de :

— comprendre dans sa réalité concrète la formation du sujet humain en tentant de dégager les déterminations qui le produisent, tout en cernant la logique spécifique qui l'anime ;

— pour cela ne rien perdre des apports théoriques qui permettent cette compréhension et ouvrent la voie à de véritables transformations de la pratique. En cela nous continuons à penser que le débat entre marxisme et psychanalyse est loin d'être clos ; il est nécessaire et urgent, fort des impasses auxquelles ont abouti les tentatives d'articulation, de chercher le véritable rapport qui existe entre une théorie de l'inconscient et la réalité sociale de l'individualité.

Repérage du concept d'identification chez Freud

Chez Freud le concept d'identification ne fait l'objet d'un développement spécifique que dans les *Essais de psychanalyse* (2^e partie) : « psychologie collective et analyse du moi ». Freud définit l'identification (au singulier) comme :

« La première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne »⁷.

L'identification ne joue pas un rôle premier par rapport à la constitution du sujet. Elle est tout à la fois :

— le produit d'un processus primaire : « l'identification se comporte comme un produit de la première phase, de

la phase orale de la libido, de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant »⁸ ;

— le moteur d'un *sens à venir* qui organise les rapports de l'individu aux autres individus conçus en même temps comme sujets et comme objets. Ainsi Freud définit-il trois sources de l'identification :

- 1^e attachement affectif à un objet
- 2^e substitution de l'attachement libidinal à un objet par l'introduction de l'objet dans le moi
- 3^e reconnaissance d'un trait commun avec une autre personne sans que celle-ci soit pour elle « un objet de désir libidineux ».

Ces trois sources de l'identification sont inséparables. Elles situent l'identification comme le processus dynamique d'un *Rapport* constitutif pour le sujet et à l'intérieur du sujet :

- attachement à l'objet qui est un autre sujet,
- intériorisation de l'objet(/sujet) comme altérité du sujet,
- reconnaissance d'autres personnes comme intériorité subjective.

Ainsi nous devons distinguer l'identification de l'imitation, ce qui est indiqué dans *La science des rêves* :

« L'identification n'est donc pas simple imitation mais *appropriation* à cause d'une étiologie identique ; elle exprime « un tout comme si » et a trait à une communauté qui persiste dans l'*Inconscient* »⁹.

Le concept d'appropriation nous semble ici particulièrement important pour comprendre la nécessité du rapport qui relie les individus entre eux et en font par là des sujets humains : ce qui fait *sens* pour chaque individu, c'est l'altérité dont il est porteur et par laquelle il reconnaît l'autre en se reconnaissant dans l'autre. En cela la double signification de l'identification est importante qui consiste à identifier (transitivité syntaxique) et à s'identifier (pronominalité).

Ce double niveau distingue l'identification d'une part de l'imitation, d'autre part de l'attachement. Si l'attachement à l'objet est condition de l'identification, il n'est pas lui-même identification. Tout au contraire l'identification se construit contre, en opposition à l'attachement. En effet l'identification se construit à partir de la rupture avec l'immédiateté (cf. plus haut 3^e point).

« Il est facile d'exprimer dans une formule cette différence entre identification avec le père et l'attachement au père comme objet sexuel : dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait être, dans le second cas ce qu'on voudrait avoir. Dans le premier cas c'est le sujet du moi qui est intéressé dans le second c'est son objet. C'est pourquoi l'identification est possible avant tout choix d'objet »¹⁰.

Ce passage est particulièrement important, puisqu'il est la source de ce que la théorie psychanalytique désigne comme le complexe d'Œdipe ; c'est-à-dire en dernière instance du contenu socialisé de la théorie freudienne de l'inconscient : entre l'attachement sexuel originaire et l'imitation, l'identification donne un contenu de *sens subjectivisé* par rapport aux significations sociales que constitue en particulier *la famille*. Par là, l'accès au symbolique est ouvert.

SUBJECTIVITÉ

Cependant, à ce point, un certain nombre de réflexions critiques s'imposent par rapport à la conception freudienne. Alors que la question du sens et de l'accès au symbolique est au cœur de la psychanalyse, en particulier de la conception qui émerge dans le concept d'identification, on peut cependant constater un singulier silence sur le contenu social de ce sens et partant du symbolique.

Par silence sur le contenu social, entendons-nous : silence n'est pas vide, c'est un silence plein de sens : le champ social est appréhendé comme toujours second ; et cela est inhérent à une problématique qui présuppose une conception du social d'une part, du rapport du contenu et de la forme du sujet d'autre part.

La conception du social :

On ne peut ignorer la double approche freudienne de l'analyse de la société : le mythe originaire y est fondamental, pas seulement en tant que mythe idéologique, mais en tant que conception concrète de la société. Il n'est qu'à entendre ce que développe Freud dans *L'avenir d'une illusion* ou dans *Malaise de la civilisation* (œuvres de la maturité). La conception freudienne du social peut être soumise à la critique pertinente de Marx sur l'éternisation idéologique des rapports sociaux et le mythe de l'Homme originaire (cf. la notion de horde sauvage chez Freud). Dès lors, le contenu de l'identification ne peut être qu'une abstraction qui s'incarne dans les formes superstructurelles les plus complexes des formations sociales (famille, sexualité, etc.). Le développement historique est ainsi mis entre parenthèses, y compris comme détermination des transformations des formes superstructurelles.

La conception du sujet qui en découle

Freud perçoit une dialectique du sujet en mettant en avant les contradictions qui l'animent en tant qu'unité. De ce point de vue, Freud, dans *Pour introduire au narcissisme* indique :

« Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début dans l'individu une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme »¹¹.

Ainsi « libido d'objet » et « libido du moi » s'opposent, tout comme « la pulsion du moi » s'oppose à « la libido du moi » dans l'unité du sujet. En distinguant ces différentes instances Freud est conduit à concevoir que « l'individu mène effectivement une double existence, en tant qu'il est lui-même sa propre fin et en tant que maillon de la chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci »¹².

Freud met en lumière la double forme du sujet, tout comme Marx analysait la double vie de la marchandise comme valeur d'usage et valeur d'échange. Cependant si un tel rapprochement peut être satisfaisant du point de vue conceptuel, il ne saurait suffire à forger une théorie matérialiste du sujet en tant que transformatrice par rapport à la réalité de l'individu humain. En effet quand Freud distingue « libido d'objet » et « libido du moi », c'est à partir de l'idée que « l'objet est infiniment substi-

tuable ». Dès lors, la libido devient une mystérieuse force qui assure la dynamique du sujet, en dehors des déterminations de l'objet auquel elle s'applique. Ainsi s'effectue un curieux renversement : alors que Freud part du contenu de l'activité et des représentations du sujet, il en résulte pour finir une théorie formelle qui se fonde sur une puissance énergétique originaire. Même si l'on voulait établir un parallélisme entre l'analyse marxiste de la marchandise et l'analyse freudienne de l'identification, force est de constater que Marx prend pour point de départ de l'unité contradictoire de la marchandise la production et les conditions matérielles de la production, c'est donc le sens social qui détermine la « forme marchandise » et non l'inverse.

Tout au contraire, c'est la forme subjective qui, chez Freud détermine le contenu et le sens. Freud met en lumière, à travers l'identification, un processus contradictoire qui rend compte de la dynamique de la vie subjective ; cependant sa conception reste enfermée dans une problématique de l'origine, la pulsion du point de vue du sujet, la horde sauvage du point de vue du développement social. Ce qui prévaut alors c'est la forme du sens par rapport à tout contenu. Nous y voyons deux limites : d'une part une dualité qui pour s'inscrire dans l'unité du sujet, ne se dépasse jamais comme contradiction, mais au contraire est conçue de façon éternisante ; d'autre part, conséquence de ce qui précède, une théorie qui ne peut se dégager du biologisme et du physiologisme où se fonde l'origine toujours présupposée.

La mise en cohérence structurale

Ces contradictions théoriques émergent dans la mise en cohérence systématique de la pensée de Freud par J. Lacan.

Avec « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous a été révélée dans l'expérience analytique », J. Lacan dès 1936 a le mérite d'extirper de la pensée de Freud tout organicisme originaire, sans pour autant rompre avec la lettre du texte freudien. En effet pour Lacan le stade du miroir est « révélateur d'un dynamisme libidinal, resté problématique jusqu'alors ». Il s'agit donc de dégager l'analyse du processus d'identification du mythe originaire et de l'idéologie biologisante qui la fondait chez Freud.

Par sa propre saisie immédiate, son aperception motrice dans le miroir, le petit d'homme, se constitue comme sujet humain dans la dynamique de l'identification à l'Autre où l'unité subjective se fonde sur son altérité constitutive :

« A l'origine, avant le langage, le désir n'existe que sur le seul plan de la relation imaginaire du stade spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre. La tension qu'il provoque est alors dépourvue d'issue. C'est-à-dire qu'elle n'a d'autre issue — Hegel nous l'apprend — que la destruction de l'autre ».

Réelle dialectisation dynamique du sujet dans sa contradiction essentielle, l'identification devient pour J. Lacan le véritable point de départ de la formation subjective. Une lecture corrélative de l'article de l'encyclopédie de 1936 : « Le complexe facteur concret de la psychologie familiale » ouvre le chemin à une véritable conception matérialiste du sujet humain et de son développement. Contre toute survivance théorique d'un instinct origi-

naire, Lacan met en lumière le caractère fondamentale social (culturel) du complexe, qui, en tant que tel, est constitutif du comportement humain :

« Le complexe, en effet, lie sous forme fixée un ensemble de réactions qui peut intéresser toutes les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet. Ce qui définit le complexe c'est une certaine *réalité d'ambiance* »¹⁴.

Le complexe traduit cette réalité humaine essentielle qui est que le développement de l'individu s'inscrit nécessairement dans une socialisation dont la famille est une des formes la plus élaborée. Non moins pertinente est la critique menée par Lacan contre tout naturalisme de la forme familiale : en tant que structure sociale, elle apparaît comme forme médiatrice, tout à la fois détermination matérielle et reflet idéologique des rapports sociaux (moral, affectif, etc.).

Ainsi l'identification assurerait une double fonction quant au devenir de l'individu comme sujet :

— la transformation produite chez le petit d'homme quand il assume son reflet comme image,

— image socialisante dans la mesure où elle est tout entière inscrite dans la structure sociale tant sur le plan matériel qu'idéologique que constitue la famille (l'effet de reflet se joue aussi bien dans le miroir que dans les personnages par rapport auxquels le petit d'homme est mis en scène au commencement : mère, père, fratrie, etc.).

Le complexe apparaît alors comme l'unité dynamique de deux pôles opposés : pôle de la subjectivité, pôle de la socialité constitutive du sujet :

« Complexe et imago ont révolutionné la psychologie et spécialement celle de la famille qui s'est révélée comme le lieu d'élection des complexes les plus stables et les plus typiques »¹⁵.

Complexes et imago sont le contenu de ce qui se joue dans le processus d'identification, contenu dont l'enjeu social et historique semble incontournable tant il se fonde sur les rapports sociaux réels. L'inconscient trouverait, alors, sa source dans les actes qui font de la socialité l'essence de la subjectivité.

C'est cependant en ce lieu qu'une discordance certaine sépare la théorie lacanienne de l'inconscient et une conception matérialiste de la subjectivité :

« Mais le point important est que cette forme situe l'instance du moi, *dès avant sa détermination sociale*, dans une ligne de fiction à jamais réductible pour le seul individu — ou plutôt, qui ne rejoindra qu'asymptomatiquement le devenir du sujet, quel que soit le succès des synthèses dialectiques par quoi il doit résoudre en tant que je sa discordance d'avec sa propre réalité ».

Le stade du miroir compris « *comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme* » échappe, selon J. Lacan, à toute signification sociale ; il en devient au contraire, pour le sujet, la condition de possibilité. La difficulté qui est soulevée ici ne peut être résolue de façon simple. En effet le processus d'identification, tel qu'il est analysé par la théorie psychanalytique, en particulier dans le stade du miroir, met en lumière la formation subjective dans sa dialectique spécifique. Question restée longtemps en friche du côté du marxisme, faudrait-il

convenir que le matérialisme historique ne saurait définitivement concevoir le champ de la subjectivité ? La validité des concepts du marxisme à penser les formations sociales dans leur processus de transformation historique trouverait sa limite au lieu où se constitue la forme sujet ; la conséquence en serait la nécessité de dégager deux ordres de penser totalement inconciliables : le marxisme du côté des contradictions sociales, le freudisme du côté des contradictions subjectives ; d'un côté la détermination sociale, de l'autre la détermination subjective. Seul un tremplin philosophique permettrait un cheminement commun : la dialectique mise en œuvre par Marx sur le terrain de l'histoire et la dialectique déjà présente chez Freud, pleinement développée dans la référence hégélienne chez Lacan, sur le terrain de la subjectivité ; mais qu'en serait-il alors du matérialisme dialectique ? Faudrait-il rejoindre le chœur qui prétend en annoncer la mort prochaine ? Car en quoi la dialectique conçue ainsi se dégagerait-elle de sa « gangue idéaliste » ?

« *Dès avant sa détermination sociale* »

Dans la continuation de Freud, le point de départ de J. Lacan, c'est le sujet et le sujet en tant que Forme abstraite. Le processus d'identification est conçu comme premier dans la mesure où sujet et objet sont pensés dans un rapport, comme inséparables :

« J'espère que vous avez saisi le rapport étroit qu'il y a dans ce texte (*Zur Einführung des Narzissmus*. Freud) entre la formation de l'objet et celle du moi. C'est parce qu'il sont strictement corrélatifs et que leur apparition est vraiment contemporaine, que naît le problème du narcissisme. A ce moment de la pensée de Freud, la libido apparaît soumise à une autre dialectique que la sienne propre, et qui est celle, dirai-je, de l'objet... [Le narcissisme] est un investissement libidinal dans ce qui peut être conçu autrement que comme une image de l'ego »¹⁷.

Cependant l'intelligence dialectique qui émerge de ce texte ne peut laisser ignorer que le commencement du processus s'inscrit dans l'ego. L'ego apparaît comme détermination première de l'ensemble du développement, même si pour J. Lacan il n'est plus adéquat à l'individu biologique. (« Le narcissisme ce n'est pas la relation de l'individu biologique avec son objet naturel qui serait enrichie et diversement compliquée »). Le matérialisme, ici, ne peut manquer d'opposer une objection : si le stade du miroir est à concevoir comme un rapport, ainsi que l'indique J. Lacan, c'est bien d'un rapport social concret qu'il s'agit. En effet la dialectique du sujet présuppose toujours, déjà, que le miroir est produit, la situation du stade du miroir est un effet de l'élaboration d'un rapport social préexistant : quel que soit le miroir père, mère, père et mère, mais aussi la surface lisse du verre que l'on a revêtu de tain ou encore la surface mythique de l'eau de la fontaine où Narcisse se noie, il s'agit toujours de *produits sociaux, chargés d'un sens historique*. C'est à ignorer ce contenu, que la question du sujet se résout chez J. Lacan dans un formalisme structural : bien que la dialectique du sujet dans sa « destination aliénante » soit mise en évidence, elle n'en reste pas moins une dialectique sans contenu.

« Il est un moment où c'est par la médiation de l'image de l'autre que se produit chez l'enfant l'assomption jubilatoire d'une maîtrise qu'il n'a pas encore obtenue. Or cette maîtrise, le sujet se montre tout à fait capable de l'assumer à l'intérieur. Bascule.

SUBJECTIVITÉ

Bien entendu, il ne peut le faire qu'à l'état de forme vide.

[...] C'est dans un mouvement de bascule, d'échange avec l'autre que l'homme s'apprend comme corps, comme forme vide du corps. De même, tout ce qui est alors en lui à l'état de pur désir, désir originaire, inconstitué et confus, celui qui s'exprime dans le vagissement de l'enfant — c'est inversé dans l'autre qu'il apprendra à le reconnaître. Il apprendra, car il ne l'a pas encore appris, tant que nous n'avons pas mis en jeu la communication »¹⁸.

Riche analyse, où sans cesse la dialectique appelle un matérialisme qui, cependant reste absent. C'est pourtant en revenant au processus matériel de développement que la subjectivité peut se dévoiler dans sa signification concrète. Cette voie était suggérée par J. Lacan dans le texte cité plus haut extrait des « Complexes familiaux... » :

« Ce qui définit le complexe, c'est qu'il reproduit une certaine réalité d'ambiance et doublement

1^o sa forme représente cette réalité en ce qu'elle a d'objectivement distinct à une étape donnée du développement psychique ; cette étape spécifie sa genèse.

2^o son activité répète dans le vécu *La réalité fixée*, chaque fois que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité »¹⁹.

Il nous semble que l'analyse qui est faite ici du rapport entre le contenu et la forme de la subjectivité met en lumière le caractère central du processus d'identification dans la formation de l'individu concret : fixité et mouvement, répétition et transformation, objectivité et subjectivité ; ces couples antagoniques trouvant leur unité dans ce qui est désigné sous le concept de « *réalité d'ambiance* ».

Identification et ambiance

Le concept d'ambiance auquel Lacan se réfère dans cet article joue un rôle central dans la théorie wallonienne. On ne peut ignorer les liens qui unirent J. Lacan et H. Wallon à l'époque de la rédaction de l'encyclopédie ; on peut cependant regretter le silence qui entoure la pensée de Wallon et les apports théoriques qui lui sont dus. Or si l'identification ne fait pas l'objet d'un traitement spécifique chez Wallon, l'analyse qu'il mène sur le développement de la personnalité chez l'enfant éclaire à bien des égards cette question.

Pour Wallon, critique de Piaget, ce qui est mis en évidence c'est l'*hyper socialité* du petit d'homme :

« L'enfant commence par une sociabilité étroite avec son ambiance humaine puisqu'il commence par en être une stricte dépendance. Ne pouvant subsister que par elle, n'ayant aucun besoin, appétit dont il puisse obtenir satisfaction sinon par son intermédiaire, par son intercession, c'est vers elle que doivent se tourner, sur elle que doivent se modeler toutes ses aptitudes intuitives.

*Ce qui est nécessaire ce n'est pas un progrès, c'est un retrait de sociabilité. Il doit pouvoir se ressaisir vis-à-vis d'autrui »*²⁰.

Point de départ commun chez Lacan comme chez Wallon, la prématuration primordiale du petit d'homme à la

naissance constitue la base du processus d'identification. Cependant loin d'être pensé comme une forme vide, l'individu, pour Wallon, est totalement immergé dans un contenu social qui précisément n'a pas encore de forme. L'identification trouve alors ses racines dans la sur-sociabilité dépendante où se trouve l'enfant et l'altérité au sein de laquelle il prend naissance et qui le détermine dans son être. C'est à être identifié que le petit d'homme pourra s'identifier lui-même. Le point de départ est la matérialité des rapports sociaux à leurs différents niveaux de signification : en cela le concept d'ambiance, d'*einfühlung* devient central pour exposer une telle conception.

— Reprenant l'analyse de Freud, H. Wallon écrit :

« La conscience n'est pas la cellule individuelle qui doit s'ouvrir un jour au corps social, c'est le résultat de la pression exercée par les exigences de la vie en société sur les pulsions d'un instinct illimité qui est celui de l'individu représentant et jouet de l'espèce. Ce moi n'est donc pas une entité première, il est l'individualisation progressive d'une libido d'abord anonyme à laquelle les circonstances et le cours de la vie imposent de se spécifier et d'entrer dans les cadres d'une existence et d'une conscience personnelle ».

Ainsi, ce que Wallon reproche à Freud c'est d'enclaver la formation psychique subjective dans la seule contradiction sexualité/impératifs sociaux. En effet ce dont il s'agit pour Wallon, c'est bien de l'individualisation de la réalité sociale, y compris sous la forme affective de la sexualité infantile qu'il ne conteste pas. Le processus d'identification trouve alors un champ qui dépasse la perspective freudienne. Il s'agit de comprendre comment l'individu donne forme subjective au contenu social indifférencié dont il dépend :

« Incapable de ne rien effectuer par lui-même, il (le petit d'homme) est manipulé par autrui et c'est dans le mouvement d'autrui que ses premières attitudes prendront forme »²².

On ne peut pas ne pas mettre en rapport une telle proposition avec l'analyse que fait J. Lacan du stade du miroir :

« C'est que cette forme totale par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme *Gestalt*, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous la symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence dont il s'éprouve l'animer »²³.

Ainsi le stade du miroir est présenté comme le moment de la séparation où l'individu se distancie de lui-même pour se repérer comme sujet en situation. Une rupture s'effectue par rapport à la prégnance du milieu social, rupture par laquelle la socialité s'organise comme subjectivité. Cependant cette séparation ne peut être conçue comme seule différence de la forme et du contenu, ainsi que le suggère J. Lacan. L'enjeu en est le sens qui se transforme : la subjectivisation du social transforme la forme sociale en un contenu nouveau, réciproquement la forme subjective de l'individu se transforme dans son contenu à partir de la réalité sociale. La perspective wallonienne rompt avec le formalisme que développe J. Lacan. Le processus d'identification, à partir de là, peut être décomposé en moments différents : répétition et imitation. Par la répétition ce qui est produit c'est l'appropriation du sens par rapport à une activité qui en elle-même et pour elle-même

n'a pas de sens du point de vue de l'individu ; le contenu de l'acte se trouve à l'extérieur de l'individu, la forme de la répétition permet l'accès à sa subjectivisation. L'exemple du sourire est particulièrement éclairant : ce qui n'est que l'effet d'une détente physiologique pour le nourrisson prend un sens nouveau dans la répétition ; le sourire devient un acte dont le sens ne se comprend que par l'extériorité sociale que constitue « l'ambiance » ; il s'agit d'un renversement dans le contraire : ce qui était détente physiologique, pour l'individu devient demande, donc tension, par rapport à l'extériorité ; le sens du sourire a une fin extérieure à l'individu :

« C'est vers autrui, vers l'ambiance humaine, qu'est tourné (le stade) qui succède aux simples réactions d'appétit alimentaire et d'inquiétude motrice. L'enfant témoigne, dès les premières semaines, d'une sensibilité affective dont les manifestations s'organisent graduellement, de manière à réaliser, vers l'âge de six mois le système entier des émotions capitales... Les sourires, selon Ch. Buelher, ne se produisent jamais qu'en réponse à la vision d'un visage humain, ils sont une réaction spécifiquement liée aux rapports du nourrisson avec les personnes de son entourage familial. Très vite en effet ils prennent cette signification ; mais les premiers sourires paraissent dus à un état de bien-être subjectif, tel qu'une heureuse digestion. Il n'en est que plus frappant d'ailleurs de les voir presque aussitôt captés par les relations de l'enfant avec sa mère »²⁴.

Les identifications successives seraient alors, non pas un processus primaire formel, mais plutôt les passages où le sens social se transformerait en un sens subjectif, constituant l'unité de la personne comme double caractère du « moi et l'autre ». L'ambiance joue alors un rôle central dans la mesure où elle constitue la médiation par laquelle s'instaure le rapport entre le subjectif et le champ socio-historique :

« S'il n'y a pas de conscience de soi sans la constante affirmation soit explicite soit latente, d'une irréductible autonomie à l'égard d'autrui, cette condition n'est pourtant pas suffisante. Un autre axe est nécessaire qui assemble dans l'unité et dans l'identité du moi, non plus seulement ses rapports avec l'ambiance mais aussi sa survivance dans le temps. Cette acquisition ne devient effective que plus tardivement. Longtemps l'enfant est capable de percevoir le monde sans s'attribuer un destin »²⁵.

— Le concept d'ambiance nous semble essentiel dans la mesure où il rend compte d'une double réalité : d'une part l'ambiance est un rapport social déterminé, mais elle est en même temps le reflet subjectif de ce rapport ; l'ambiance est tout à la fois un réel défini et déterminé et la réalité fusionnelle dans laquelle l'individu advient et se forme. L'ambiance peut être conçue comme la médiation nécessaire entre les rapports de production objectifs où se développent les forces productives et les rapports sociaux dans lesquels les forces productives se reflètent. L'ambiance est déterminée par les conditions socio-historiques d'une époque mais elle définit aussi les formes dans lesquelles ces conditions sont vécues par les individus, comment chaque individu forme et transforme ces conditions. L'ambiance apparaît alors comme le produit de rapport de rapport. L'individu qui advient au monde s'inscrit dans des rapports déterminés pré-existants mais par sa présence même ces rapports se transforment ; ils ne se transforment pas immédiatement, l'ambiance est alors le centre des contradictions où se jouent du point de vue

de la formation subjective l'unité des rapports sociaux. C'est le lieu où chaque agent social se perçoit comme une individualité subjective irréductible et où chaque individualité se concrétise comme agent social ; par là, c'est aussi l'espace dans lequel chaque individu devient social en pouvant s'isoler de la société. L'ambiance constitue l'unité où se jouent les contradictions du processus d'identification conçu comme processus social.

En ce sens Wallon reprend le concept de « *einfihlung* » pour traduire le mouvement contradictoire du passage au subjectif :

« La fusion avec l'objet devant un spectacle captivant, l'*einfihlung* devient autre chose qu'une hypothèse ou qu'un épiphénomène. C'est un état combiné de sensibilité et de mouvement sous la forme de l'attitude dont c'est précisément le double caractère d'être simultanément ou alternativement préparation à l'acte et attente, prémouvement et perception. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre des deux phases qui peut l'emporter »²⁶.

C'est en tant que l'identification n'est pas qu'une forme mais aussi un contenu en acte que Wallon insiste sur l'*einfihlung*. En cela la divergence est importante avec Lacan :

« C'est cette captation par l'imgo de la forme humaine, plus qu'une *einfihlung* dont tout démontre l'absence dans la prime enfance, qui, entre six mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable... Il y a là une sorte de carrefour structural, où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme et sa relation avec le formalisme de son moi et de ses objets »²⁷.

On voit à quel point l'ambiance et l'*einfihlung* donnent un contenu différent au processus d'identification. Pour Wallon, l'*einfihlung* se présente comme la transformation subjectivée des contradictions dont est porteuse l'ambiance ; dès lors point de structure fixée mais une dynamique où le sujet est produit de contradictions, produisant ses propres contradictions.

Ambiance, *einfihlung* constituent le fondement de la *destinée subjective* : elles définissent le contenu du rapport qui s'instaure entre sujet et objet ; le sujet n'est pas seulement noyé dans l'objet ; par la façon dont il l'assume, il prend forme comme sujet ; cependant cette forme est déjà forte d'un contenu puisqu'elle s'inscrit dans une activité :

« (Les mouvements imités) ne sont devenus possibles qu'après une phase alternée de participation sensori-motrice avec autrui et d'élaboration posturo-gestuelle... L'activité doit à (la réaction imitée) une orientation nouvelle. Au lieu d'être uniquement tournée vers le monde extérieur pour en modifier les rapports, elle devient modification du sujet lui-même, dont les réactions ne sont plus façonnées par les seules nécessités du milieu, mais aussi par des modèles extérieurs. La conversion qui s'opère est celle de l'activité immédiatement utilitaire vers l'activité spéculaire »²⁸.

Ainsi l'altérité constitutive du sujet n'est plus une altérité formelle mais une altérité forte du sens que lui donne l'activité concrète dans son rapport aux autres ; l'activité elle-même réactive ces sens par des significations nouvelles que le rapport aux autres introduit. Un tel proces-

sus serait à rapprocher de ce que Marx désigne comme reproduction élargie. L'identification serait alors la loi du passage, de la transformation qui fait qu'aucun individu en tant que sujet n'est fixé dans ce que J. Lacan appelle une « matrice symbolique ». Au contraire l'identification révélerait au sein même de la répétition, l'impossibilité dramatique, au sens politzerien, à répéter ; l'absolue nécessité qui pousse le sujet à être lui-même, en ne cessant par son activité de prendre sens hors de lui-même. Tel est le processus par lequel l'individu devient sujet social par « retrait de sociabilité » : « animal qui ne peut s'isoler que dans la société ».

Ainsi dans le rapport sujet/objet qui est au centre du processus d'identification, force est de constater que par le long état de dépendance où il se trouve, le petit d'homme est d'abord un objet social : immédiatement déterminé par les conditions historiques, par la formation sociale dans laquelle il advient, il est aussi déterminé par les formes médiatisées du champ social : « l'ambiance » constituée par la famille, elle-même reflet superstructurel des rapports de production. Plus encore parce qu'il est objet social, le petit d'homme préexiste à sa propre réalité matérielle sous la forme fantasmatique que traduit assez l'attente sociale qui transforme hommes et femmes en pères et mères. Ce que révèle l'identification c'est le passage qui transforme l'objet du désir *des autres* en sujet désirant. L'altérité du sujet là encore ne peut se réduire à un strict formalisme structural, mais se produit dans le réseau de sens des autres : une dialectique des rapports concrets y est supposée entre les autres, l'autre et le moi.

En guise de conclusion : identité subjective et processus social.

Il nous semble que l'apport considérable de la psychanalyse, c'est tant par sa pratique que du point de vue théorique, d'avoir su dégager la « forme sujet » comme lieu d'un rapport social ; cependant faute d'évaluer et de s'évaluer à la mesure du champ socio-historique, de ses transformations, elle rencontre les limites d'un formalisme que traduisent sa pratique et sa théorisation. Que le sujet soit le lieu (topique) de contradictions que ces contradictions soient déterminées, analysables et transformables dans leur logique propre, c'est sans doute l'apport incontournable et inépuisable de la problématique psychanalytique. Cependant parce que ces contradictions ne se jouent pas sur la seule scène de la subjectivité, voire parce qu'elles n'y trouvent pas leur commencement, la psychanalyse ne peut manquer, pour se développer, de s'ouvrir au champ de problématiques et de pratiques qui pour l'heure lui semblent étrangères. Ainsi l'identification risque bien de n'être qu'un mot creux, s'il n'est pas ramené au processus qui fait la spécificité humaine de n'être humaine que parce que sociale et historique ; si les identifications constituent le rapport par lequel, un individu devient au plus intime de son être, c'est-à-dire dans son essence même, un sujet social, alors toute théorie qui prétend le comprendre et agir sur une telle réalité ne peut occulter la compréhension et l'action du mouvement social réel. Le décentrement du sujet par rapport à lui-même que la psychanalyse ne cesse de mettre en lumière, se noue dans un double rapport de contradictions où la dynamique subjective dans son mouvement propre n'est jamais indépendante des contradictions de la formation sociale et de sa transformation historique. L'enjeu du processus identificatoire serait alors le passage de contradictions historiquement déterminées d'une formation sociale à des formes de contradictions non-historiques et

cependant dont tout le sens ne prend consistance que dans la forme socio-historique. L'analyse de l'activité, sans réduire le processus identificatoire dans sa spécificité pourrait constituer le sol d'une conception matérialiste de la *formation subjective conçue non comme une histoire mais comme une destinée*

Dans cette perspective la destinée serait la transformation subjective du mouvement de l'histoire réelle, mouvement assumé mais jamais complètement assumable par le sujet. Au centre de cette conception se jouent le travail de couples contradictoires tels que :

- répétition/transformation,
- continuité psychique/discontinuité de la conscience,
- fixité/devenir.



1. Marx : *Contribution à la critique de l'économie politique*, Introduction. Ed. Sociales, 1957, p. 149.
2. *Ibid.*, p. 149.
3. *Ibid.*, p. 150.
4. J. Piaget : *Problèmes de psychologie génétique*, Ed. Gonthier Médiations, 1972, p. 8.
5. *Ibid.* p. 144, (Temps et développement intellectuel de l'enfant).
6. Marx : Postface à la 2^e édition du *Capital*, Ed. Sociales, 1969, p. 27.
7. Freud : *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot, 1972, p. 126.
8. *Ibid.*, p. 127.
9. Freud : *La science des rêves*, PUF 76, p. 137.
10. Freud : *Essais de psychanalyse*, p. 127.
11. Freud : *Pour introduire au Narcissisme*, PUF 69, p. 84.
12. *Ibid.*, p. 85.
13. J. Lacan : *Séminaire Livre I*, Seuil, 1975, p. 193.
14. J. Lacan : « Le complexe facteur concret de la psychologie familiale », article de *L'Encyclopédie : la Famille française*.
15. *Ibid.*
16. J. Lacan : *Écrit*, Seuil 66, p. 94.
17. J. Lacan : *Séminaire I*, p. 188.
18. *Ibid.*, p. 192-193.
19. J. Lacan : Article *La Famille*.
20. H. Wallon : *De l'acte à la pensée*, Ed. Flammarion, coll. Champ, 1970, p. 75.
21. H. Wallon : *Le rôle de l'autre dans la conscience du moi*, n^o spécial *Enfance*, 7^e édition 1985, p. 88-89.
22. H. Wallon : *ibid.*, p. 89.
23. J. Lacan : *Écrit*, Seuil, p. 94-95 (*Stade du miroir*).
24. H. Wallon : *De l'acte à la pensée*, p. 103.
25. H. Wallon : *La vie mentale*, Ed. Sociales, coll. Essentiel, 1982, p. 344.
26. H. Wallon : *De l'acte à la pensée*, p. 214.
27. J. Lacan : *Écrits [L'agressivité en psychanalyse]*, p. 113.
28. H. Wallon : *De l'acte à la pensée*.

LA PSYCHANALYSE IDÉOLOGIE RÉACTIONNAIRE

article de *La nouvelle critique* 1949
(extraits)

Le contenu de classe de la psychanalyse

Le développement de la psychanalyse, jusque dans le contenu de sa doctrine et de sa technique, est si intimement lié à l'histoire des luttes sociales que cet enseignement ne saurait être répudié.

1^o La psychanalyse est née à Vienne, à une époque et dans le cadre d'une société témoignant de façon exemplaire de la décadence de la famille paternaliste bourgeoise, où le « tabou sexuel » allait de pair avec une crise de la morale sexuelle. Ainsi, dès l'origine, Freud reprend et développe le thème de la libération sexuelle, exigence d'une partie importante de la bourgeoisie de l'époque. En ce sens, la naissance de la psychanalyse est bien spécifiquement liée aux besoins d'une classe sociale.

2^o Le développement et l'histoire du mouvement psychanalytique ne font que rendre ces liaisons plus étroites. C'est ainsi qu'actuellement sa zone d'extension privilégiée est constituée par les pays anglo-saxons.

3^o L'évolution dans le temps des thèmes centraux de l'idéologie psychanalytique est aussi caractéristique.

L'apparence révolutionnaire du thème de *libération sexuelle*, proposé aux origines de la psychanalyse, cède le pas aux thèmes de *culpabilité*, lié à l'importance croissante de la notion de « sur-moi » ; ces notions sont définies par rapport au système analytique lui-même, sinon par référence à un idéal social qui n'est que le reflet de la structure sociale du moment, arbitrairement choisie comme norme. Ainsi, l'idéologie religieuse a pu s'accommoder de la psychanalyse, des prêtres se dire psychanalystes, des psychanalystes collaborer à des revues religieuses dogmatiques ; en un mot, le conservatisme social y trouve une arme idéologique.

Les luttes sociales devenant plus aiguës, le thème de l'*agressivité* passe au premier plan. Au stade actuel, c'est le thème central auquel tous les autres se rattachent. La liquidation de l'agressivité ou son utilisation aux fins de défense de l'ordre social suivant le cas, est aujourd'hui proposée comme panacée pour la solution du malaise de la civilisation, du problème de la « citoyenneté mondiale », voire de la paix, même au prix d'opérations de police ou de guerres contre ceux dont l'« agressivité » ne se laisserait pas réduire. L'agressivité est ainsi présentée sur les plans idéologique et politique comme un mal quand elle menace l'ordre existant et comme un bien quand elle le renforce. Ainsi, l'orientation actuelle de la psychanalyse est telle qu'elle devient, de fait, sur le plan de l'individu, une technique de son adaptation à la société bourgeoise, sur le plan social une arme de préparation idéologique à une nouvelle guerre mondiale contre les forces de démocratie et de paix. Ainsi, l'extension, la popularisation actuelle de la psychanalyse se développent, comme un phénomène de crise à la mesure de la décrépitude du régime dont elle est née.

4^o Il est clair cependant, que devant le renouveau dont les plus larges masses expriment l'exigence, cette arme idéologique serait émoussée si elle n'apparaissait pas, ne se présentait pas comme révolutionnaire, si elle ne se prétendait pas comme révolutionnaire, si elle ne se prétendait pas porteuse d'un avenir qualifié de démocratique, voire de socialiste. « *Nous sommes en présence de deux conceptions de la libération de l'homme : le marxisme et la psychanalyse* », écrivait Henri de Man. En 1949, l'importance du rôle des milieux sociaux-démocrates, de certains éléments du Parti travailliste anglais surtout, dans cette offensive politico-analytique, lui donne sa pleine signification.

5^o Quelle est, en 1949, la pratique de la psychanalyse ? Une minorité infime de malades peuvent bénéficier de cures techniquement sérieuses. Cette minorité est sélectionnée par ses possibilités financières. L'argent, le sacrifice pécuniaire, sont constamment présentés comme le moteur nécessaire de la cure, aggravant encore le caractère de classe de la technique elle-même. Celui-ci devient véritablement scandaleux quand on sait les conditions réelles, lamentables au sens le plus strict du mot, dans lesquelles sont actuellement traités les malades mentaux d'origine prolétarienne.

6^o Ce phénomène de crise du capitalisme se retrouve jusque dans le recrutement des psychanalystes.

Le futur psychiatre éprouve le malaise que l'intensification de la lutte des classes crée dans les classes moyennes et le drame de l'urgence d'un choix. Il s'interroge avec angoisse sur le problème de l'être dans le monde. Il constate que le corps de doctrine offert par la psychiatrie classique se fissure de toutes parts et ne répond pas aux faits actuellement connus. Enfin, il se trouve aux prises avec des difficultés matérielles sans nombre, fonctionnaire abandonné à lui-même dans un asile de province, mal rétribué par rapport au sérieux de ses études.

La théorie et la pratique psychanalytiques lui proposent un apaisement sur son plan personnel, une explication à ses inquiétudes, une conception du monde, une théorie générale des faits pathologiques, des conditions particulièrement satisfaisantes d'exercice de sa profession.

Ainsi, l'engouement actuel des jeunes psychiatres pour la psychanalyse traduit les difficultés correspondant aux aspects politiques, idéologiques et économiques de la crise générale des classes moyennes.

Il apparaît ainsi clairement que la naissance, le développement, la diffusion actuelle de la psychanalyse sont liés à l'accroissement de la lutte des classes. Elle s'étend partout où la classe dominante a besoin de tenter de paralyser les efforts de la classe montante, de calmer le malaise des couches sociales déchirées par un choix auquel elles ne peuvent se dérober. Le fait que l'évolution des thèmes essentiels de l'idéologie psychanalytique soit liée à ses origines et à l'évo-

lution sociale pose la question de savoir comment ce contenu de classe s'exprime au sein de la théorie elle-même.

Une doctrine mystifiante

La psychanalyse se présente classiquement, théoriquement, à partir de trois notions fondamentales : l'inconscient, les instincts, les complexes.

Le mythe d'un inconscient en soi, existant comme chose réelle, a été trop critiqué pour qu'il soit utile d'y insister. De même, le chosisme des instincts a été suffisamment dénoncé. Les progrès de la biologie se marquent par une conquête constante sur le domaine des instincts au profit des apprentissages de conduites. Il est clair aujourd'hui que ce que l'on appelle « instincts » correspond en réalité à des comportements dépendant autant du développement de l'organisme que des conditions de milieu. Tous ceux qui se raccrochent à la notion d'« instinct » le font par rapport à l'énergétisme. On retrouve ici, malgré certaines protestations de Freud, les parentés de la psychanalyse avec les philosophies mystiques modernes, qu'elles s'appuient sur le doigt de Dieu, la volonté de puissance, la « hormé » ou l'élan vital. Il s'agit ici de la réification, et pour tout dire de la mystification du caractère dynamique des processus vitaux, qui est le propre de toute philosophie idéaliste. Il n'y a pas d'autre façon de caractériser ce dynamisme, en termes scientifiques, que cette proposition d'Engels : « *La vie est le mode d'existence des matières protidiques* », mode d'existence et non propriété à part, matière vivante et non vie dans la matière.

Les mêmes critiques s'adressent à la théorie des complexes, indissociable de celles des instincts. Un seul exemple suffit à démontrer la pseudo-transcendance des complexes. On sait aujourd'hui, en effet, que l'Œdipe n'est ni universel, ni constant : les travaux de Malinowski, montrant son absence dans des sociétés mélanésiennes, prouvent que les conduites rapportées à ce complexe, lorsqu'elles existent, sont liées aux conditions sociales et historiques dont dépend la structure familiale.

D'une façon générale, si certaines conduites humaines peuvent être caractérisées comme la reproduction de conduites passées, la notion d'automatisme de répétition, fondamentale dans la psychanalyse, est mythique lorsqu'elle se réfère à des complexes et instincts pris en soi, hypostasiés par rapport aux conditions réelles, à l'histoire réelle déterminant les conduites ainsi dénommées.

Si l'on examine les circonstances génératrices de conflits inconscients vécues par l'individu et en particulier par l'enfant, circonstances que la psychanalyse ramène à des conflits instinctuels, on voit qu'elles résultent toutes, directement ou indirectement, des mythes régnant dans une société donnée.

Le fait est particulièrement patent pour tout ce qui concerne la vie sexuelle et les tabous qui la frappent. C'est dans la mesure où la morale sexuelle est l'expression de ces tabous, où elle est d'inspiration religieuse, où ses interdictions correspondent à des mythes, en un mot *dans la mesure où elle est mystifiée*, qu'elle est chargée d'engendrer des « sentiments de culpabilité ». Les interdictions sexuelles qui entraînent le « refoulement » ne sont pas nécessaires, mais démesurément grossières, sinon totalement immotivées. Les complexes qu'elles provoquent correspondent à des conflits sans objet, phantasmatiques.

L'apport le plus valable de Freud consiste dans la découverte, derrière certaines manifestations psychopathiques, à la fois comme cause et comme contenu, de situations fictives profondément ressenties par l'individu. Mais précisément ces

situations ont une caractéristique commune : elles répondent à la définition classique du mythe : « ... *des faits que l'histoire n'éclaire pas et contenant soit un fait réel transformé en notion religieuse, soit l'invention d'un fait à l'aide d'une idée* » (Litré).

Or, la critique marxiste a depuis longtemps montré l'origine et la signification des mythes, le rôle qu'ils jouent dans la société. Ils expriment et masquent à la fois les souffrances de cette société. Il n'est pas surprenant de les retrouver chez des malades dont le trouble porte essentiellement sur certaines modalités de leurs rapports avec les autres membres de la collectivité. Ce n'est pas le fait du hasard ou d'une disposition fondamentale de l'esprit humain que mythes et symptômes parlent le même langage. Ils sont le fruit des mêmes situations concrètes, transposées du plan de la collectivité à celui de l'individu. Une profonde analogie se laisse ainsi découvrir entre l'idéologie mystifiée et la névrose. Celle-ci apparaît lorsque dépérit une idéologie de classe ; lorsque l'évolution historique permet chez certains individus une prise de conscience qui vient heurter la puissance magique du mythe. Elle est le vide, le désarroi, l'angoisse de sa disparition, ensemble niée et pressentie.

La psychanalyse ne peut percevoir cette signification profonde de la névrose : moment et aspect de la lutte des classes. Découvrant constamment les mythes à l'origine des symptômes, elle tend, au contraire, à les considérer de plus en plus comme leurs causes nécessaires et suffisantes et, finalement, à consacrer leur existence en tant qu'entités immanentes à l'homme.

Faute d'une perspective marxiste, elle méconnaît le fait essentiel qu'ils constituent seulement des *facteurs médiats* à travers lesquels la réalité sociale atteint l'individu. Bien loin de répondre à sa prétention de constituer une psychologie abyssale, elle demeure une psychologie des « apparences » qui, pour lui emprunter sa propre terminologie, tient le « contenu manifeste » de ses interprétations pour leur « contenu latent ».

S'il est vrai que pour le malade, pour l'enfant ou le rêveur, leurs images et leurs fantasmes peuvent apparaître comme réalité, croire, adhérer à ces productions imaginaires, poser leur réalité en soi, hors de la conscience qui les imagine, c'est là, par définition, délirer ; c'est un mode de l'aliénation de l'individu. Tant que les psychanalystes ne sortent pas de ces fantasmes, tant qu'ils ne font que les ramener à des notions qui, pour être plus générales, n'en sont pas moins mythiques, ils ne sortent pas du délire. En se bornant au monde des images, prises pour réalité sur le critère de ces images elles-mêmes, la psychanalyse revient à un vaste cercle vicieux. Si elle a souvent montré le jeu et la puissance pernicieuse des mythes, elle n'a pu aller au-delà et sortir de l'idéologie mystifiée où elle s'est enfermée. Un psychanalyste l'a peut-être avoué en disant que l'analyse adopte un détour qui revient, en somme à « induire dans le sujet une paranoïa dirigée ».

Le moins que l'on puisse dire de la formation analytique est qu'elle entrave au plus haut point la liberté d'attribuer aux faits d'autres causes que celles postulées par la psychanalyse elle-même. Ainsi s'explique cette oscillation perpétuelle qui trouble la démarche des esprits les plus éclairés et les fait revenir sans cesse à expliquer les phénomènes les plus généraux par des hantises ou des aspirations vers les mythes de l'humanité, devenus des fétiches de la psychanalyse et non pas les objets d'une recherche rationnelle... véritable fascination de l'esprit par ses créations théoriques.

La technique analytique ne peut, en toute occurrence, conduire le malade, en quelque sorte, qu'à mi-chemin, au

point où il prendra conscience du mythe qui l'accablait, mais non de ses sources profondes. Elle ne lui offre qu'une libération factice dans un monde imaginaire. Il est véritablement absurde ou malhonnête, par exemple, pour un médecin catholique convaincu, d'analyser le sentiment de culpabilité d'un malade.

L'absence de discrimination entre l'idéologie mystifiée que l'analyse retrouve sous les symptômes, et un idéal moral et social authentique tend à installer le malade dans une adaptation sociale dont le seul critère serait la « réussite ».

Une conception idéaliste des rapports individu-société

Si notre première critique de la doctrine psychanalytique se situe ainsi au niveau de son irrationalisme, la seconde visera l'individualisme qui la caractérise fondamentalement.

Il est clair, en effet, qu'en restant attachée au mythe des instincts elle ne peut quitter le plan individuel. Toute doctrine tendant à expliquer les rapports de l'individu et de la société sur la base d'une conception de la « nature » de l'individu isolé, fausse d'emblée le sens du problème. C'est ainsi que la psychanalyse a été amenée à bâtir une théorie générale des comportements des hommes et une histoire des civilisations. Selon l'expression de Politzer, « elle cherche à expliquer l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire ».

Bien mieux, aujourd'hui, en 1949, elle ne se borne plus à des interprétations, mais intervient directement dans la lutte des classes : les mouvements sociaux sont ramenés à l'agressivité ou au « ressentiment » des meneurs, et la guerre au sadomasochisme de quelques chefs d'Etats. Les psychanalystes de bonne foi qui le déplorent n'y peuvent rien. Cette intervention politique de la psychanalyse est impliquée dans sa doctrine, dans l'individualisme qui la fonde.

Rappelons que si l'on ne peut négliger le rôle des individus dans un mouvement social, ce rôle ne saurait être expliqué dans ses caractères historiques concrets par l'individu seulement : « *Ce qui dépend de l'individu, c'est le choix que sa "psychologie" fera parmi les possibilités historiques données d'une époque. Cette "psychologie" ne peut être elle non plus, séparée de l'histoire concrète de l'humanité. Des "mécanismes psychologiques" sélectionnent les uns pour le rôle de héros et les autres pour le rôle de lâches, mais ces "mécanismes" ont aussi leur genèse historique et leurs conditions sociales d'existence* » (G. Politzer).

Lorsque l'on pousse la théorie psychanalytique jusqu'à sa racine, on retrouve en fait la conscience d'un individu solitaire. Dans la pratique, cet individualisme revient à la négation de toute possibilité de transformation de l'ordre social. L'individu est livré pieds et poings liés à l'ordre établi au sein duquel on lui fait croire à sa liberté. Comme le dit Hesnard il s'agit d'« un individu se sentant libre jusque dans la contrainte sociale nécessaire ».

Il paraît paradoxal que, dans ces conditions, certains aient cru voir dans la psychanalyse une conception dialectique qui pourrait même confirmer le socialisme. L'argument tient ici à ce que l'on tente de faire passer l'opposition métaphysique des instincts de mort et instincts de vie pour une contradiction dialectique. C'est ainsi également que l'on présente le problème des rapports : individu et société. C'est là la source des bavardages sur la « synthèse du marxisme et de la psychanalyse ».

Une telle position implique que l'individu serait la négation de la société et inversement. Cependant, en restant attachés au mythe psychanalytique des instincts, ces auteurs n'ont pas quitté le plan de l'individualisme : l'individu reste en réalité dans leur conception, une sorte d'entité hétérogène par rapport à la société, autre entité. Il est clair qu'il ne saurait y avoir de relations dialectiques entre elles. Cette tendance correspond à une forme particulière de l'idéologie bourgeoise à notre époque, qui tente d'opposer la réalité sociale aux exigences psychologiques des individus. Son individualisme est un thème de propagande politique, par laquelle elle cherche à discréditer le socialisme.

Le mouvement dialectique que l'on peut observer en étudiant les phénomènes psychiques est, en réalité, le développement de l'individu au cours de son histoire : différentes crises de l'enfance ou stades du développement traduisant différentes époques de maturation biologique, tout autant que des transformations dans les aptitudes psychologiques et les rapports sociaux. A chaque stade, l'étape nouvelle est un dépassement dialectique de l'étape ancienne et il n'y a pas lieu de chercher de distinction d'essence entre les modalités biologiques ou sociales de ces transformations.

Une technique ésotérique

Il nous est possible maintenant de pénétrer au cœur de la technique psychanalytique. Nous allons y retrouver les erreurs ou les dangers énoncés dans la théorie.

Il est clair en particulier que les conditions initiatiques de la formation du psychanalyste tendent à organiser chez lui un système de référence mystifié : celui des instincts et des complexes considérés comme réalités « en soi ».

Si les psychanalystes acceptent à la rigueur de discuter leur théorie, ils considèrent comme rigoureusement intangible, comme la plus grave transgression à leur croyance, toute atteinte portée à la psychanalyse didactique. C'est pourquoi ils interdisent aux non-initiés toute pratique de leur métier. Il faut y pénétrer par le moyen de cette situation à deux, caractère spécifique de la méthode et dont le seul support est le système analytique lui-même.

Ce système d'explication, réduisant l'être à ses pulsions et à leurs interdictions, à la persistance ou à la reviviscence de situations passées inconscientes, va se dérouler jusqu'au bout. La didactique ou la cure seront dominées par l'interprétation donnée par l'analyste à l'analysé. Il existe donc un risque permanent que l'analysé adhère aux mystifications contenues dans le système de références, risque particulièrement grave dans les conditions concrètes dans lesquelles se déroule l'analyse.

Si cela a été un mérite considérable de Freud que d'avoir imposé la sexualité comme un sujet d'études, l'erreur mystificatrice s'est immédiatement implantée lorsque la psychanalyse a fait du conflit métaphysique instinct-répression dans l'inconscient, le moteur et l'explication des conduites humaines.

De même, s'il est vraisemblable qu'en mettant l'accent sur l'importance du rapport médecin-malade, et même sur les conduites de transfert, Freud a découvert l'une des conditions de toute psychothérapie, cela ne justifie pas pour autant son système théorique de référence.

La psychanalyse est aussi, pour une grande part, responsable du fait que la psychiatrie, et dans une certaine mesure la psychologie tout entière, se sont écartées de l'étude des manifestations psychiques considérées par rapport aux

structures sociales. Concentrant l'attention sur les processus individuels par l'intermédiaire desquels ces structures agissent, elle est particulièrement responsable de la négligence ou de l'abandon de tout ce qui est action collective, aussi bien en médecine et hygiène mentales qu'en matière d'enfance.

Orientation de recherches

Pour terminer cette étude, nous tenterons de préciser *une orientation de recherches* qui permettra d'éclairer davantage le sens de ce qui précède.

Rappelons tout d'abord que la critique radicale que nous avons faite de la psychanalyse ne laisse aucune place à l'éclectisme.

Si Freud et ses élèves ont eu le mérite incontestable de révéler aux psychiatres l'importance de certains faits, ceux-ci prennent un sens nouveau dès qu'on les détache de la doctrine psychanalytique pour les situer à leur place dans la vie réelle.

Il en est ainsi de l'importance accordée aux relations familiales dans la formation de la personnalité. Freud a eu ici surtout le mérite d'insister sur l'importance de la première enfance, mais les explications fournies sont restées mythologiques dans la mesure où le comportement et l'évolution de la personnalité de l'enfant ont été ramenés à des instincts et ainsi détachés de la réalité sociale que constitue la vie familiale.

Il apparaît possible de reprendre l'étude des situations et des conduites infantiles en les réintégrant dans cette réalité. Il serait notamment assez facile de retrouver dans la structure spécifique de la famille patriarcale, des rapports parents-enfants au sein de cette famille, l'origine des situations génératrices d'agressivité. Les conflits primordiaux vécus par l'enfant naissant manifestement soit de l'impérialisme du père-patriarche, soit des diverses modalités d'une situation fondamentale de « possession-frustration » directement inspirée des conceptions patrimoniales des parents, ébauches des fétiches auxquels ils sont eux-mêmes en proie. D'autres perturbations dans le développement affectif du jeune enfant, sur lesquelles les psychanalystes ont légitimement attiré l'attention, sont elles-mêmes en rapport étroit avec des situations concrètes qui sont l'expression des contradictions de la société capitaliste. C'est ainsi, par exemple, que le comportement des mères frustrées, anxieuses, « *over-protecting* », vis-à-vis de leurs bébés ne fait que refléter la condition actuelle d'innombrables femmes, dont le statut social subit une crise grave.

D'une façon plus générale, le type même de la famille névrosée et névrotisante tel que nous le rencontrons dans notre pratique professionnelle est dans l'ensemble identifiable à la famille bourgeoise telle qu'elle se peint elle-même, à son monde clos et déchiré. En ce sens, la décadence de « l'image paternelle » sur laquelle Lacan a attiré l'attention ne constitue qu'un aspect superficiel et limité des multiples altérations de la famille bourgeoise, par quoi se révèle la crise à laquelle elle est en proie.

Ses contradictions, son désarroi idéologique, se révèlent tout particulièrement dans son comportement à l'égard des êtres qui sont dans sa dépendance, ses propres enfants ; c'est pourquoi le même mélange de séduction et d'autoritarisme, de démission et d'exigences passionnées, la même impuis-

sance à proposer un objectif valable, un idéal, une possibilité quelconque d'intégration dans la collectivité, se retrouvent toujours derrière les attitudes parentales décrites par les psychanalystes dans l'histoire des névroses de leurs clients.

Ces considérations nous indiquent la voie dans laquelle pourrait s'engager, au-delà de l'analyse, une véritable étude psycho-sociale de l'étiologie des névroses et, dans une certaine mesure, des psychoses, l'élaboration d'une véritable « hygiène mentale ». Elle se proposerait, non la négation des situations découvertes par l'analyse et mystifiées par elle, mais la recherche des circonstances de fait et des idéologies qui les provoquent.

Un exemple de cette recherche, dont nous ne pouvons qu'indiquer ici le principe, pourrait être trouvé dans les travaux sur « l'inadaptation infantile », actuellement si préoccupante, et sur les « dissociations familiales » auxquelles elle est généralement rapportée. L'analyse des facteurs réels (conditions matérielles et mythes) de cette « dissociation » se montrerait infiniment plus féconde que la notion obscure d'une sorte d'« éternel conflit » du couple, à quoi la plupart des auteurs semblent en définitive se référer.

De même, l'importance des conduites dites de transfert ne saurait être niée. La notion de conduites de transfert changerait complètement de sens à partir du moment où le problème des rapports médecin-malade serait situé sur le plan des conditions sociales d'existence. Il est vraisemblable que les psychiatres des services publics, lorsqu'on leur donnera les moyens de soigner leurs malades, pourront utiliser les conduites de transfert dans un but thérapeutique. Dans ces conditions nouvelles, la conduite de la cure, sa durée, son prix se poseront d'une façon toute différente. D'où l'indication d'une nouvelle voie féconde de recherches : se situer, pour reprendre fondamentalement les problèmes du transfert, dans une perspective sociale, par une critique de l'expérience analytique basée sur des positions extérieures à la doctrine freudienne.

Mais les cadres de la connaissance sont ceux de la société et une telle recherche, dont nous venons d'ébaucher quelques aspects, ne peut être entreprise que si les possibilités matérielles qu'elle exige sont réunies et par un nouveau type social : « le médecin qu'on ne paie pas ». Elles se confondent avec une transformation radicale de la condition honteuse des malades mentaux dans notre société et de leur assistance.

C'est la même démarche de la pensée, le même effort concret, qui nous permettront de soigner pratiquement les gens qui travaillent, d'élaborer des techniques de formation psychiatriques, non initiatiques et des thérapeutiques psychologiques démystifiées.

D^r BONNAFE,
*Médecin des Hôpitaux
psychiatriques de la Seine*

D^r FOLLIN,
*Médecin des Hôpitaux
psychiatriques de la Seine*

D^r Jean KESTEMBERG,

D^r E. KESTEMBERG,
*Psychothérapeute
à l'Hôpital Henri-Roussel.*

D^r Serge LEBOVICI,
*Médecin Assistant des Hôpitaux
de Paris*

D^r Louis LE GUILLANT,
*Médecin des Hôpitaux
psychiatriques de la Seine*

D^r MONNEROT,
*Interne des Hôpitaux
psychiatriques de la Seine*

S. SHENTOUB,
*Attaché de Recherches
au CNRS.*

TÉMOIGNAGE

Lucien Bonnafé

« IDÉOLOGIE RÉACTIONNAIRE ??? »

— notes de contexte 38 ans après —

Présentation du témoin/acteur :

Il s'agit du premier signataire, (dans l'ordre alphabétique), du fameux texte de 1949. Chacun des signataires a poursuivi une carrière fort *singulière*, illustrant l'effet fatal : que les tendances à soumettre le travail intellectuel à un principe de tutelle politique de parti ne sauraient guère produire que des « effets monolithiques » de très médiocre tenue et d'une insigne fragilité.

Dans le groupe responsable de la revue, les deux acteurs principaux, Jean Kanapa et Victor Leduc, ont tous deux, à des moments et dans des formes très divers, explicité les mécanismes qui leur ont fait incorporer comme un devoir impérieux celui d'assumer la position d'*homme de confiance*, (ou « d'appareil ») chargé de faire appliquer une « ligne » fixée de très haut et dite, conventionnellement, « majoritaire », par application du principe de « centralisme démocratique ».

Dans la diversité des signataires, ce n° 1 alphabétique qui est ici appelé à témoin a probablement représenté le comble de la persévérance dans la recherche d'une indépendance d'esprit et liberté de parole ajustées, en fonction des circonstances de temps et de lieu, dans la recherche d'une intacte fidélité à ses engagements militants.

Sur son rapport à « la psychanalyse », on peut repérer :

Aux origines le témoignage de son très proche complice, dans la recherche théorico-pratique, François Tosquelles : « *B. n'éprouvait point le besoin de « régresser » à jour et à heure précise pour retrouver son enfance...* », ceci sous la plume de celui qui participa avec ardeur aux premiers pas d'une recherche passionnée sur les meilleures voies pour donner toute sa portée à la leçon freudienne.

Aux dernières nouvelles les étiquettes : « *psychanalyste* » et « *lacanien* », qui lui sont publiquement attribués par tels qui le connaissent bien...

Alors qu'il ne se donna jamais pour « psychanalyste », surtout pas au sens substantif officiel du terme, et manifesta toujours de façon extrêmement originale, très *indépendante* du « monde des psychanalystes », cette passion de « donner toute sa portée à la leçon freudienne » à partir de laquelle, au fond il lui revient de témoigner.

Donc :

En quoi puis-je vous être utile ? Sans doute dans le registre du témoin/acteur, racontant ce qui s'est passé à sa manière, donc de façon mal utilisable au rayon qui compte, celui des règlements de comptes ?

De surcroît, comme dit l'autre, *j'ai déjà donné* ; j'ai laissé trainer partout des échos de cette manière, et c'est, paraît-il, une « question de forme » qui les a rendus difficiles à

ramasser. Reste une dimension sans doute encore trop inédite : le ratissage de morceaux « oubliés », épars dans l'histoire secrète de ces décennies ; quelque essai de révélation de l'insolite, tapi derrière le discours conventionnel.

Car aujourd'hui, dans l'état d'usure du discours conventionnel :

Les conventions nouvelles se sont plus ce qu'elles étaient. Il devient à peu près universellement reconnu, au point que celui qui n'accède pas à ce registre fait un peu demeuré, plutôt ringard ou ridicule, que :

a) L'écart a toujours été vertigineux entre le texte et sa légende. Très rarement, dans l'histoire, un document écrit a été aussi peu lu, aussi peu pris en considération dans son contenu.

b) Ce phénomène est à saisir dans une symétrie remarquable : aussi bien par rapport à la vision des gestes et opinions des communistes par les gens ordinaires qui régnait dans le climat de la *terreur blanche* ; aussi bien dans la « stratégie de parti », dans laquelle le traitement de texte conservait un aspect d'accomplissement d'un rituel ; car la question fondamentale était d'obtenir une manifestation publique, un éclat, dont tout le sens soit pratiquement réductible au surtitre : « *autocritique* ». Et il vaut mieux savoir qu'en 1949, dans ce monde, le vocabulaire « autocritique » avait déjà dégénéré dans un état de pourriture avancé, déjà investi du sens agonique qui a précédé sa fatale tombée en désuétude.

c) Au fond, derrière les masques des attitudes dogmatiques symétriques, le modèle anticommuniste en vigueur dans les esprits fabriqués dans le type « guerre froide » ou « terreur blanche » ; en reflet avec la volonté « stalinojdanovienne » d'imposer aux fidèles un modèle mental strictement conforme à la « juste ligne », il reste que : la seule dimension de recherche sur laquelle on puisse enfin se situer est celle-ci : la découverte freudienne apparaissant dans l'histoire comme une phase décisive des progrès dans la connaissance de l'homme, elle ne saurait être protégée par aucune vertu magique contre les effets de la grande loi qui gouverne ce monde : que toute production de l'esprit doit pouvoir être asservie à une fonction d'asservissement. Et ce d'autant plus qu'il s'agit de production subversive (témoin tragique, les destins de la leçon marxiste). A partir, donc, de la reconnaissance et de l'éloge des nouvelles lumières, on ne saurait laisser engourdir sa vigilance. La preuve, de surcroît, étant très ordinairement administrée de la malfaisance des usages de la leçon freudienne plus ou moins sauvagement orientés par l'idéologie dominante, la recherche, par principe de méthode inexorable, portera sur les germes de cette malfaisance

TÉMOIGNAGE

qu'elle peut éventuellement contenir ou insuffisamment prévenir.

Ainsi fonctionne tout un tumulte, parmi lequel on peut identifier aujourd'hui la recherche d'un « freudo-marxisme » comme un avatar ordinaire des tentations dogmatiques, tumulte bien mal élucidé encore, mais comment en serait-il autrement au point où en sont ici et maintenant les niveaux anti-dogmatiques de la pensée ?

Tout de même, ce que chacun, résidus super-dogmatiques mis à part, s'accorde aujourd'hui à reconnaître, c'est que quelque chose s'est passé dans la France de cette fin d'années 30 qui fut le théâtre d'un exceptionnel remue-ménage de l'esprit : ce remue-ménage est loin d'être hétérogène à tout ce qui travailla « le monde de la psychanalyse » dans tout le cours de ses aventures, aventures « reichiennes », dans l'histoire et la légende, entre autres. Mais, pour bien situer ce dont il s'agit ici et aujourd'hui, il n'est pas exagérément schématique de centrer sur le nom de Georges Politzer ce qui ne cessera de cheminer jusqu'à nous : la « Question de la psychanalyse » comme fait majeur de l'histoire de ce temps, et la lutte contre sa « récupération » par toutes les forces d'oppression comme question majeure.

Il est alors bon de pointer ceci : qu'il a fallu l'immense audience de Jacques Lacan pour personnifier et animer l'insurrection contre ce que l'on nomme, de façon assez conventionnelle mais non erronée : « La psychanalyse à l'américaine ». On ne peut plus parler de la chose en question aussi bêtement et méchamment qu'il a été longtemps d'usage courant, mais comment peut-il se faire que cette mutation n'ait pu s'accomplir que sous l'emprise démesurée de phénomènes de grande notoriété ?

La fonction du témoin/acteur de l'histoire secrète serait bien d'apporter ici quelques lumières, permettant de remettre à l'heure ces étranges pendules, en disant un peu de ce qui fonctionne obscurément, derrière le rideau des grandes évidences.

Ou, si l'on veut, puisqu'il est enfin question de réapprendre à lire, ce serait surtout de donner à qui veut vraiment lire le texte historique, des morceaux de contexte sans lesquels, comme chacun sait, le texte est toujours plutôt « con », surtout s'il est plus *moment* d'une histoire que tout autre, et inintelligible autrement que dans la trajectoire des protagonistes par rapport à cette histoire.

Par exemple, le texte peut-il être pris dans le même sens si l'on sait ou si l'on ignore que le premier signataire alphabétique en question a trouvé dans sa trajectoire le moment où il lui a fallu décider, de façon aussi peu capricieuse et aussi mûrie que possible, de mettre en purgatoire le vocabulaire « *La psychanalyse* » ?

La déclaration publique de cette décision est datée : 10.1.74 ; Dans ma mémoire, je perçois comme une latence alors obscurcie cette référence lancinante à la délicate et tragique « *Lettre de Lord Chandos* », d'Hugo Von Hoffmannsthal, une de ces œuvres-phares sans lesquelles on ne saurait bien comprendre ce qui travailla une certaine intelligentsia viennoise à la charnière des siècles, Sigmund Freud par exemple. Dans ce texte qui fut très significativement présent dans mes tentatives d'écrire sur « *Le personnage du psychiatre* », il est écrit ceci : « *D'abord, il m'est devenu impossible de*

parler de choses élevées ou générales en employant les termes dont pourtant tout le monde se sert couramment... Mais les mots abstraits, dont pourtant la langue doit forcément se servir pour produire au jour un jugement quel qu'il soit, tombaient en poussière de ma bouche comme des champignons pourris ». Je n'avais pas ce jour-là la tête à m'abriter derrière la parole de mon très cher inspirateur, mais j'ai écrit : « *La proposition fondamentale est que le vocabulaire de « la psychanalyse », au niveau des questions qui font l'objet de cette réflexion, fasse l'objet de la plus extrême vigilance critique. Le « moment d'existence historique » que constitue l'ensemble confus de ce qui se parle, ce qui s'entend, ce qui se pratique, etc., à l'enseigne du mot « psychanalyse » ne saurait être valablement traité sans les plus expresses réserves quant au plus confusionniste des vocabulaires. Cette proposition est particulièrement importante s'appliquant au plus actuel des thèmes les plus actuels, la question « psychanalyse et marxisme »* ». Il s'agissait pour moi, alors, de relancer le débat en termes plus résistants aux contaminations dogmatiques ordinaires, avec le vocabulaire « *freudisme de droite ou de gauche* ? ».

Ce travail était encadré par un « *Prologue : Je vois souvent dans mes songes une pierre agitée de violents soubresauts. C'est celle de Sigmund Freud, mort il y a 34 ans, et j'entends l'ancêtre clamer qu'il n'a pas voulu ça* », et un « *Epilogue : J'entends souvent dans mes songes Nicolas Copernic, né il y a 500 ans. Il ne cesse de m'encourager à n'en point démordre, et à ne cesser de dire à moi-même et à mes semblables : « Détrompe toi, et cesse de croire que tu es le centre du monde »* ».

Jusqu'à maintenant, cet appel à la vigilance dans la manipulation du langage n'a pas obtenu grand succès ; et comme les tendances confusionnistes dont je devais nécessairement me démarquer n'ont fait que s'enfler, sous le vent des modes, je ne peux que rêver de circonstances dans lesquelles je peux m'amuser à pousser plus loin le bouchon, afin de rire en société : Par exemple, en lançant des jeux de petits papiers où sera livré au plus pur hasard le fait qu'à tel détour de telle phrase, on pourra lire « *indifféremment* » (!) ; « *psychanalyse* », bien sûr, mais aussi, aux caprices du sort : « *travail* », « *physique* », « *mathématique* », « *famille* », « *médecine* », « *société* », « *chimie* », « *pédagogie* », « *patrie* », « *géographie* », « *romantisme* », « *psychologie* », « *imprimerie* », « *musique* », « *paléontologie* », « *psychiatrie* », « *ébénisterie* », « *amour* », « *agriculture* », « *surréalisme* », « *science* », « *chasse* », « *aéronautique* », « *pêche* », « *fatigue* », « *poésie* », « *repos* », « *méditation* », « *histoire* », « *politique* », « *philosophie* », « *sport* », « *écologie* »...

Assez détendus par ces exercices spirituels, les partenaires de ce séminaire fécond pourront chercher dans les trésors culturels de l'humanité, un certain *Misère de la philosophie*, d'un certain Karl Marx, par exemple, quelques lumières sur les misères de l'homme, avec le *Logos* et la *logique*, et le besoin d'*incarnations* : « *Que tout ce qui existe, que tout ce qui vit sur la terre et sous l'eau, puisse, à force d'abstraction, être réduit à une catégorie logique ; que de cette façon, le monde réel tout entier puisse se noyer dans le monde des abstractions, dans le monde des catégories logiques, qui s'en étonnera ?* »

De ces travaux ardues sortiront de fortes conclusions sur la découverte de la *maladie entitaire* de l'esprit. On remplira

TÉMOIGNAGE

beaucoup de papier avec des débats avides de rigueur, quant à la légitimité de l'entité morbide en question, à l'égard ou à l'écart de l'affection nommée « *dogmatisme* », aussi sur les techniques visant à délivrer les esprits possédés par les démons des entités abstraites. On s'attrapera vigoureusement quant à savoir s'il s'agit là de thérapeutique ou techniques de soins ou s'il s'agit d'un tout autre registre. Il y aura grandes divergences sur les règles de formation des « thérapeutes » agréés, puis on dira plus volontiers des initiateurs patentés. Et il y aura grande mobilisation de passions orthodoxes, à renfort de fondations de groupes, et de travail de sape de ces fondations.

Et voguera la galère... laissant un jour traîner sur quelque grève, comme une bouteille à la mer, quelque pamphlet précédé d'une vision onirique : Karl Marx s'écriant qu'en dénonçant cette « misère » il n'avait vraiment pas voulu ça !

Car enfin, tout compte fait, de quoi s'agit-il ?

Ou quel témoignage utile puis-je fournir ? Du moins à qui cherche du contexte significatif dans les trajectoires des parテナires ?

D'abord ce premier « effet bio/bibliographique » de cette réalité que la chasse aux abstractions et aux catégories logiques réductrices a tout de même bien davantage fonctionné que ne le laisserait croire le train des censures ordinaires. Il est de fait qu'à Saint-Alban, pendant l'occupation, une réflexion qui prenait pour matériaux hautement féconds les produits du travail de Politzer, de Lacan, de Canguilhem, entre autres, a fonctionné et produit ces textes publiés à la *Libération* que l'édition tardive de la thèse de Tosquelles vient de remettre à l'ordre du jour. C'est à cette occasion que j'en parle en 1986 dans ces termes : « *A travers l'examen critique des courants de pensée qui traversent l'air du temps, il s'agit de rechercher leur fécondité, tout en démasquant les processus de réification, chosification, fétichisation des notions, qui tendent toujours à s'y infiltrer, par exemple, en fin de séquence, quand il s'agit de « la psychanalyse », dans les notions d'« inconscient » et d'« instinct ».* Pour bien se situer, il s'agit de l'époque où Jacques Lacan s'exprime dans ces termes : « ...cette nécessité de répétition que (le psychanalyste) montre comme l'effet du complexe - bien que la doctrine l'exprime dans la notion inerte et impensable de l'inconscient - parle assez clairement ».

Je ne sais pas jusqu'à quel point vous êtes au courant, mais une existence consacrée à l'exploration la plus libre des pièges dogmatiques ne peut guère ressembler à celle qu'anime la recherche des tranquilles certitudes. Ça va et vient, dans des trajectoires aventureuses, avec des effets polémiques d'un accès pas toujours aisé. Je me souviens par exemple du souvenir qu'a laissé à tel ami, éminent psychanalyste institutionnel et souvent complice, mon texte « *Histoire d'un mythe* », demandé en 1947 par Henry Ey pour « *L'évolution psychiatrique* » (Mais oui, dans ces temps de terreur blanche, quelques hommes rares mettaient leur point d'honneur à ne pas prohiber la parole des « marxistes », au contraire, et celui-ci en fut le modèle exemplaire). Ce texte, donc, très ouvertement présenté (avec une référence constante au travail d'Henri Lefebvre) comme inspiré par une autre lecture de Marx que le réductionnisme dogmatique qui tenait déjà le haut du pavé, se donnait clairement comme travail *post-politzerien* : il exposait le refus de l'attitude « prohibitionniste » à l'égard de « la psychanalyse », qui caractérisait un certain « post-politzerianisme » d'une

rigidité très marxoïde ; il disait textuellement, dans cet éloge des lumières freudiennes : « *Toutes psychologie, psychiatrie ou pédagogie ne peut apparaître qu'infirme si elle se prive de ces lumières* ». Et, en même temps, il posait la question d'un autre sens ou d'autres suites à donner à la formulation testamentaire de Politzer sur « *La fin de la psychanalyse* ». C'est assurément cet écho donné à ce vocabulaire, « la fin de la psychanalyse », qui chagrinait mon interlocuteur...

Alors que, de son côté, il n'a pas mal contribué à *en finir* avec certains exploits accomplis à l'enseigne de « la psychanalyse », et n'est pas tout à fait de ceux qui considèrent comme sacrilège de poser la question alors en question : « Que peut-on dépister dans la leçon freudienne qui soit, ne serait-ce qu'une protection insuffisante, contre les exactions accomplies en son nom ? »

Autre pointage :

1956 — Il y avait eu la grande cassure de 52, dans le « monde des psychanalystes » français. Le phénomène lacanien éclatait. Et cependant, l'histoire du monde était bouleversée par l'événement que les porteurs des tendances prohibitionnistes « majoritaires », face aux Freud, Kafka, et autres émissaires du Grand Satan, nommèrent, dans l'échantillon français, « *le rapport attribué au camarade Krouchtchev* ».

Le climat « majoritaire », en France, était à la chasse aux sorcières. Au registre qui nous occupe, il faut reconnaître que le bastion des tendances « stalino-jdanoviennes » était plutôt décati, genre château branlant, et que les chasseurs de sorcières n'y trouvèrent pas foule de rabatteurs. Chasse aux sorcières il y eut, avec la grande hémorragie, parmi ceux qui eussent pu fertiliser une réflexion collective disons « post-politzerienne » : mais la résistance aux survivances superdogmatiques ne fut pas de si mauvaise tenue : la journée d'études de « *La Raison* » du 22 avril 1956 avait déjà manifesté que « la ligne » de « leparti » avait subi la dégénérescence fatale des lignes dogmatiques « régulièrement » établies et que c'était déjà bien rapé avant le coup d'éclat du XX^e Congrès du PC (b) de l'URSS.

Les psychiatres communistes se mirent à ruer dans les brancards, les interventions de Claude Nachin et de Bernard Muldworf entamèrent un mouvement dans lequel j'assumais une responsabilité pleine et entière :

Ce fut la tentative de faire succéder à « *La Raison* », revue, une « *Collection La Raison* » d'ouvrages collectifs. On ne put en produire qu'un, celui qui est au cœur de notre propos : Il s'agit des *27 opinions sur la psychothérapie* (Ed. Soc. — 1961) : produit d'une journée d'études du 24 janvier 1960 qui avait été préparée avec un matériel délibérément double : les « *Problèmes de psychothérapie* » de Paul Béquart et Bernard Muldworf, centrés sur le fait *psychanalytique*, et mon « *Personnage du psychiatre (II) ou l'art de la sympathie* » décentrant la question en explorant le champ des *effets psychotériques*.

A ma connaissance, il n'existe pas encore d'étude situant cet épisode historique de façon disons « convenable ». Ce qui, à mon regard de témoin-acteur, me paraît de beaucoup le plus important, infiniment plus que la valeur intrinsèque de nos vagabondages plus ou moins balbutiants, c'est le caractère à la fois très ordinaire et, en la circonstance, extraordinairement affirmé, du phénomène de *censure* qui se manifeste là.

Heureusement, survint peu après le grand coup d'éclat : le retentissant « *Freud et Lacan* » de Louis Althusser, dans *La Nouvelle Critique* de décembre 64.

Changement de décor, l'ancien mode de censure est balayé au vent de l'histoire...

TÉMOIGNAGE

La question « Marx et Freud » se pose dans un contexte spectaculairement bouleversé...

Et je n'ai plus guère à épiloguer au registre du témoignage personnel qu'en renvoyant aux questions de contexte dont la formulation relève le plus de mon rôle et ma responsabilité...

Celles qui traînent à travers un vagabondage qui doit bien trouver ici un terme (provisoire)...

En recentrant quand même sur la question centrale qui pourrait par exemple s'éclairer par une référence très *autre* aux lumières qu'il advint de percevoir ailleurs dans les paroles de Louis Althusser, dans l'« *Esquisse du concept d'histoire* » de *La Pensée* VI- 65, où sont mis à nu les plus ordinaires vices méthodologiques, quand sont confrontés « *la théorie d'un objet et l'existence empirique d'un autre* », quand les notions et concepts se traînent « *dans un sens éternitaire, fixiste et abstrait* », et que le Logos s'empêtre dans l'impuissance à parler de ce qu'il veut dire comme « *formes d'existence historique* ».

Décidément, « *La fin de la psychanalyse* », ce serait bien la fin d'un certain pataugis du Logos, une renaissance des vertus fécondes de la leçon freudienne, que contribuerait à révéler le dépassement du moment historique durant lequel on n'a guère su dire « *La psychanalyse* » qu'en se servant de ce vocabulaire pour illustrer *les vices méthodologiques dominants dans tels moments d'existence empirico-historique*.

Plus je joue à mes petits jeux méthodologiques cocasses, plus j'avive pour moi-même le questionnement sur la place de l'entité « psychanalyse » dans le système de communication contemporain. Voulez-vous jouer avec moi ?

(...au choix...) est un ensemble de concepts, de discours, de pratiques... (qui a par nature un caractère globalement pernicieux)... (qui ne saurait par nature faire l'objet d'usages pernicieux)... (dont la connaissance relève exclusivement d'exposés doctrinaux de modèles assurés, et où il est vain d'explorer les profondeurs ténébreuses de ce qui a pu grouiller à son enseigne dans l'histoire secrète, le remue-ménage des inquiétudes humaines, les manipulations habiles, les cheminements incertains, les tentatives maladroitement, les replis frileux et les coups intrépides, le contexte profond et obscur...).

Au fond, si, dans tel domaine des bruits et des actions où se résoud le commerce des hommes, les mouvements profonds et incertains qui y sont en fait, comme ailleurs, la chair de l'histoire demeurent objets non-identifiés, si tout ne peut encore y être perçu et décrit qu'au registre littéralement *superficiel* des apparences très manifestes, des événements dominants, actes officiels... etc. (voyez histoire traditionnelle), c'est qu'il y a là quelque chose qui fonctionne dans l'ordre logomachique, et où diable ai-je découvert tant de données fécondes sur le pouvoir des mots ?

Tout compte fait, ma manière de mettre en boîte et déposer dans un sépulchre blanchi « la psychanalyse », dans tout contexte faisant entendre ce *logos* comme substantif entier, me laisse considérer comme des leurs, et réciproquement, par les moins cléricaux des psychanalystes. Avec eux, je considère comme de stupides militants obscurantistes les prohibitionnistes de « la psychanalyse » qui tiennent encore une place non négligeable dans le panorama.

Pour moi, ces vestiges issus des amours coupables des cléricismes ecclésiastiques, église « stalino-jdanovienne » comprise, pourraient être mieux combattus si la leçon freudienne était moins ordinairement parlée elle-même, *en reflet*, sur un monde aussi cléricalement ecclésiastique. Les contaminations dogmatiques, sectaires, tout ce qui va de l'intolérance dans la relation ordinaire à autrui au petit historicisme conventionnel et plat, donne encore trop à voir une image inquiétante, au regard de qui *résiste* au dilemme rejet/adhésion fusionnelle. Et je ne vois guère comment enrichir encore la portée de la leçon freudienne sans un approfondissement de la recherche sur tout ce qui tend à oblitérer son aventure comme tumultes de moments empirico-historiques.

Je me souviens d'avoir souvent dit, à propos de la question des *topiques* que ce qui était *fécond*, c'était le *travail* sur la question. De même que, à propos de Marx et *l'aliénation*, ce qui était *fécond*, c'était le *travail* sur la question. Au fond, même principe.

Au fond, pour recentrer sur l'épisode de 49, *l'intérêt de la question*, aujourd'hui, ce serait bien moins d'étudier le texte que de toujours le mieux *situer*. Or, c'est bien ce qui est parti, quelque chose comme le refus d'une *cuistrerie* qui fut trop longtemps accablante. Et ce refus me semble bien porter déjà des fruits assez nouveaux ; les tendances « ecclésiastiques », canalisatrices de l'histoire dans l'ordre de codes contraignants, commencent assez nettement à faire « château branlant ».

Riche de sens, que le phénomène soit loin d'être particulier à « la psychanalyse », pas plus qu'il n'est particulier à ce qui se passe du côté du « marxisme ».

Peut-être est-il déjà assez avancé pour que puisse faire quelque percée l'usage du mode ironique, humoristique, sarcastique, permettant par exemple de s'amuser aux jeux fertiles de la boutade, et d'imaginer un père Freud s'écriant : « *Quant à moi, ce que je sais, c'est que je ne suis pas psychanalyste* », mettant au défi ses disciplines de réagir comme les moins coincés des admirateurs de Marx réagissent à la célèbre boutade : « *Quant à moi, ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste* ».

Mai 1987

Lucien Sève

PAVLOV, LÉNINE ET LA PSYCHOLOGIE

(La Raison, Cahiers de psychopathologie scientifique)

En 1952, la revue La Raison, publiée par des psychiatres communistes, consacrait son numéro 4 à la psychologie. Tandis que L. Le Guillant, J.F. Le Ny et A. Léon traitaient dans leurs articles de psychologie du travail, R. Angelergues centrait le sien – suivi de la traduction d'un texte soviétique abordant à la lumière des enseignements de Pavlov les questions de la perception – sur l'apport majeur du pavlovisme à la psychologie matérialiste et affirmait que l'étude de l'activité nerveuse supérieure « est la seule méthode pour connaître objectivement la psychologie d'un individu ». Cette prise de position était aussi celle d'autres auteurs communistes comme V. Lafitte dans Introduction à l'œuvre de Pavlov ou H. Chambron dans le numéro 45 de La Nouvelle Critique.

Réagissant de manière critique à cette orientation, L. Sève adressa en 1952 à La Raison une longue lettre en forme d'article qui y suscita de vives discussions et le projet de revenir dans un numéro ultérieur sur les problèmes de la psychologie matérialiste. Compte-tenu des débats qui avaient eu lieu sur le même sujet lors d'un colloque consacré à Lénine en mars 1954 (cf. La Pensée, n° 57), L. Sève retravailla son article qui, suivi de contributions critiques de S. Follin, N. Baumstein et H. Chambron, parut dans le numéro 9-10 de La Raison en 1954. C'est de cet article, aujourd'hui introuvable, que nous reproduisons ici une part essentielle.

Au début de son étude, citant le texte de Ce que sont les « amis du peuple » où Lénine oppose au « psychologue métaphysicien » qui « raisonnait sur ce qu'était l'âme » le « psychologue scientifique » qui « s'est mis à étudier directement le substratum matériel des phénomènes psychiques – les processus nerveux », L. Sève souligne qu'on ne saurait réduire à cette indication de principe les apports de Lénine à la réflexion matérialiste sur la psychologie. Car dans son œuvre abondent des indications de grand intérêt à cet égard qui ne prennent aucunement pour base l'étude des « processus nerveux » mais bien celle des « processus sociaux ».

[...] Dans « Ce que sont les "amis du peuple" »¹, Lénine assigne comme tâche au psychologue scientifique l'étude du substratum matériel des processus psychiques, l'étude des processus nerveux. Or, dans des dizaines d'autres œuvres, Lénine traite de psychologie, étudie des problèmes psychologiques, énonce des thèses psychologiques éminemment profondes – et cela, sans prendre aucunement pour base l'étude des processus nerveux. Si nous considérons comme juste, sans réserves, la thèse selon laquelle il n'y a pas de psychologie matérialiste possible qui ne prenne pour base l'étude des processus nerveux, nous allons conclure que Lénine a versé dans l'idéalisme.

Pour dissiper ce mystère, il faut d'abord examiner de près ces indications « aberrantes » de Lénine concernant la psychologie. Afin d'alléger cet examen, nous nous bornons à un petit nombre d'exemples.

I. Tout d'abord, on rencontre dans les œuvres de Lénine des indications concernant des aspects particuliers de la vie psychologique, des processus psychiques définis.

Premier exemple : la colère.

« On constate une relation psychologique étroite entre cette haine de la discipline et le ton d'offense qui perce, traînant et sans discontinuer, dans les écrits de tous les opportunistes contemporains en général et de notre minorité en particulier. Ils se voient persécutés, opprimés, expulsés, refoulés, assiégés, maltraités. Ces mots renferment bien

plus de vérité psychologique et politique que ne l'a sans doute présumé l'auteur même de cette aimable et spirituelle plaisanterie à propos des refouleurs et des refoulés. Considérons en effet les procès-verbaux de notre congrès du Parti ; vous verrez que la minorité est composée de tous les offensés, de tous ceux qui, un jour et pour une raison quelconque, furent offensés par la social-démocratie révolutionnaire. On y trouve les bundistes et les gens du *Rabotchéïé Diélo*, que nous avons "offensés" au point qu'ils ont quitté le congrès ; les gens de l'*Ouvrier du Sud*, mortellement offensés par la destruction des organisations en général et de la leur en particulier ; on y trouve le camarade Makhov, que l'on a offensé chaque fois qu'il a pris la parole (car à chaque fois, il ne manquait pas de se couvrir de ridicule) ; on y trouve enfin le camarade Martov et le camarade Axelrod, que l'on a offensés en les "accusant faussement d'opportunisme" pour le paragraphe premier des statuts et en leur infligeant une défaite aux élections. Et tous ces âpres griefs ne furent point la conséquence fortuite d'inadmissibles mots d'esprit, d'attaques acerbes, d'une polémique acharnée, de claquements de portes, de poings brandis, comme tant de philistins le croient encore aujourd'hui, mais la conséquence pratique inéluctable de tout le travail idéologique de l'*Iskra* durant trois années. Et si, durant ces trois années, nous n'avons pas seulement parlé à tort et à travers, mais exprimé des convictions qui doivent se changer en

actes, nous ne pouvions faire autrement que de combattre les anti-iskristes et les "marais" au Congrès. Alors qu'avec le camarade Martov qui, visière levée, se battait au premier rang, nous avions blessé quantité de gens, il ne nous restait plus qu'à mortifier un peu, un tout petit peu, le camarade Axelrod et le camarade Martov, pour que la coupe débordât. La quantité se changea en qualité ! D'ouï négation de la négation. Tous les offensés, oublieux des coups qu'ils avaient à régler entre eux, se jetèrent en sanglotant dans les bras les uns des autres et levèrent le drapeau de "l'insurrection contre le léninisme" ».

Un pas en avant, deux pas en arrière.
(1904). T.I., pp. 406-407².

Quel est ici l'objectif de Lénine ? C'est de démolir le point de vue philistin, opportuniste, sur le 2^e Congrès du POSDR, point de vue selon lequel la division du Parti en une majorité léniniste et une minorité antiléniniste aurait pour cause l'attitude polémique de Lénine et de la majorité. L'objectif de Lénine, c'est de démontrer que « l'explosion de colère » des Martov, Axelrod, Plekhanov, n'était pas fortuite mais nécessaire. Pour cela, Lénine montre, avec une verve inégalable, que la colère des opportunistes « est la conséquence politique inéluctable de tout le travail idéologique de l'Iskra durant trois années », c'est-à-dire qu'elle est la conséquence du fait que les opportunistes ont été battus à plate couture par les léninistes en matière de programme, de tactique et d'organisation, qu'ils ont été isolés et démasqués. En même temps qu'il développe ainsi un argument politique de fond, Lénine donne dans ce passage une caractéristique profonde de la colère, selon laquelle la colère exprime, non pas quelque chose de superficiel, de fortuit, mais au contraire un échec fondamental. La colère, même si son prétexte est futile, plonge ses racines profondes dans la réalité. Elle marque le fait que la voie suivie par un homme est condamnée de façon décisive par la réalité, ce qui oblige cet homme à adopter une attitude qualitativement nouvelle. Et tout cela n'est pas déduit d'une analyse corticale, mais d'une analyse politique.

[...]

III. On rencontre enfin dans les œuvres de Lénine de très nombreuses indications concernant la psychologie d'un individu.

Premier exemple : Milioukov.

« Le cadet Milioukov, ce chef intelligent de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers, explique patiemment au nigaud Victor Tchernov... qu'il n'est pas nécessaire de se hâter avec la Constituante, que l'on peut et que l'on doit se prononcer pour le pouvoir des Soviets, seulement sans bolchéviks.

Certes, il n'est pas difficile d'être plus intelligent que ces nigauds épris d'eux-mêmes que sont Tchernov, le paladin de la phrase petite bourgeoise, ou Martov, ce chevalier du réformisme petit bourgeois maquillé "en marxiste". En somme, il ne s'agit pas tant de constater que Milioukov, comme individu, est plus intelligent ; ce qui importe, c'est que le chef politique de la grosse bourgeoisie se montre plus clairvoyant ; de par sa situation de classe, il comprend la nature de classe des événements et le rapport des forces politiques engagées mieux que les chefs de la petite bourgeoisie, les Tchernov et les Martov ».

Sur l'impôt en nature (1921) T. II, p. 881

Ici, Lénine donne l'explication scientifique du fait que l'individu Milioukov, en tant que chef politique, se montre plus intelligent que l'individu Tchernov. Et cette explication scientifique, Lénine la cherche et la trouve dans la situation de classe des individus qu'il compare [...].

Il faut bien voir ce que Lénine entend par psychologie dans les textes que nous venons de citer. Voici un autre passage de Lénine tout à fait clair sur ce point :

« L'ancienne société était fondée sur le principe suivant : ou tu pilleras ton prochain, ou c'est ton prochain qui te pillera ; ou tu travailles au profit d'un autre, ou c'est lui qui travaille à ton profit ; ou tu es propriétaire d'esclaves, ou tu es esclave toi-même. On conçoit que les hommes élevés dans cette société sucent, pourrait-on dire, avec le lait de leur mère une psychologie, des habitudes et des idées soit d'esclavagistes, soit d'esclaves, soit de petit propriétaire, de petit employé, de petit fonctionnaire, d'intellectuel, en un mot d'homme qui ne pense qu'à posséder ce qu'il lui faut et se désintéresse des autres... Une telle psychologie, un tel état d'esprit ne sont pas le fait d'un communiste ».

Les tâches des fédérations de la jeunesse
(1920), T. 11, p. 815.

Donc, par psychologie, Lénine entend ici, comme dans les textes que nous avons pris comme exemples, « les habitudes, les idées, l'état d'esprit » d'un homme. Ce n'est pas là un sens nouveau, inhabituel, du mot psychologie, mais au contraire son sens courant, populaire.

Si l'on se réfère à la thèse matérialiste fondamentale selon laquelle les habitudes, les idées, l'état d'esprit d'un homme – sa conscience – reflètent ses conditions matérielles d'existence, on voit que, pris dans le sens que nous venons de dire, le mot psychologie désigne le contenu du reflet, les choses reflétées. Au contraire, dans Ce que sont les « amis du peuple », Lénine, en employant le mot psychologie, a en vue les processus nerveux par lesquels le reflet s'opère, c'est-à-dire que le mot psychologie désigne alors ce qu'on peut appeler la forme du reflet, la manière dont il s'opère. Cela permet de comprendre pourquoi l'on trouve chez Lénine deux attitudes différentes au sujet de la psychologie : c'est que le mot psychologie désigne lui-même, selon les cas, deux aspects différents d'une même réalité, l'individu humain – non pas deux aspects indépendants, séparés par une muraille de Chine, mais deux aspects différents tout de même : tantôt le contenu, tantôt la forme du reflet. Or, l'enseignement de Lénine sur la psychologie, c'est qu'on ne peut pas étudier ces deux aspects distincts à l'aide d'une méthode unique. La psychologie en tant qu'étude de la forme du reflet, de la manière dont il s'opère, ne peut devenir scientifique que si elle abandonne toute spéculation métaphysique sur la nature de l'âme pour étudier directement le substratum matériel de l'activité psychique, les processus nerveux, c'est-à-dire si elle prend pour base la physiologie, au sens pavlovien de cette science. En revanche, la psychologie en tant qu'étude du contenu du reflet des choses reflétées ne peut atteindre à la rigueur scientifique que si elle prend pour base l'étude des processus sociaux, le matérialisme historique, le socialisme scientifique.

Etre marxiste en psychologie, c'est d'abord reconnaître que la société est formatrice de l'homme, de la personnalité humaine. Mais pour le moment, ce processus de formation n'est pas simple, il comporte deux aspects distincts – non pas, encore une fois, deux aspects indépendants, séparés par une muraille de Chine, mais deux

aspects distincts cependant. D'un côté, la société forme l'homme soit par l'intermédiaire de l'hérédité, soit directement l'individu lui-même en tant qu'être qui agit, sent, pense selon des processus nerveux déterminés, obéissant à des lois de fonctionnement et de développement spécifiques. C'est cet aspect que la physiologie pavlovienne permet d'étudier scientifiquement et de comprendre. Mais d'un autre côté, la société forme l'homme en tant qu'être qui accomplit tels et tels actes sociaux, qui sent et pense telles et telles choses, et ces actes, ces pensées apparaissent et évoluent conformément aux lois de développement des processus sociaux. C'est cet aspect de la psychologie que le matérialisme historique, le socialisme scientifique permet d'étudier scientifiquement et de comprendre [...].

La méthode de la psychologie vue sous cet angle, c'est d'abord, nous montre Lénine, l'observation – l'observation de processus psychologiques qui s'accomplissent « mille et mille fois », des millions de fois autour de nous... que ce soient la colère de l'opportuniste battu, l'hésitation du petit bourgeois, la force morale du prolétaire... C'est pourquoi d'ailleurs la politique constitue sous ce rapport un poste d'observation psychologique de premier ordre, puisque la politique « commence là où il y a des millions » puisque la politique c'est « le rapport entre des millions d'hommes ». Cependant, l'observation par elle-même ne suffit pas. Pour qu'il y ait science, il faut qu'il y ait possibilité de dépasser l'enveloppe phénoménale, l'apparence, pour se saisir de l'enchaînement intérieur, de l'essence. Or, si l'on nous permet cette formule, quelle est l'essence de l'âme ? C'est de refléter les conditions matérielles d'existence, les processus sociaux. Par conséquent, pour comprendre le contenu de la vie psychologique et son développement – la colère de l'opportuniste battu, l'hésitation du petit bourgeois, la force morale du prolétaire, etc. – il faut s'appuyer sur l'étude des processus sociaux, sur le matérialisme historique. Les lois psychologiques, dans ce domaine, reflètent les lois sociales. Veut-on de nouveaux exemples de telles lois psychologiques ? Le Capital nous en donne en abondance. Le premier livre du Capital illustre presque à chaque page la loi du « rabougrissement de la personnalité » dans une société fondée sur la division asservissante du travail, et précise les différentes formes de cette loi psychologique dans les sociétés esclavagiste, féodale, capitaliste, manufacturière et industrielle. Autre exemple : Marx analyse le « conflit à la Faust » qui s'élève dans l'âme du capitaliste (Le Capital, Editions Sociales, T. 3, p. 34) entre le penchant à la jouissance et le penchant à l'avarice, et montre que ce conflit n'est que le reflet du conflit objectif, social, entre la loi de l'accumulation capitaliste et la nécessité d'obtenir du crédit. Il saute aux yeux que de telles analyses psychologiques n'ont par définition rien d'important à attendre de la physiologie pavlovienne, étant donné que leur propos n'est pas de comprendre les processus nerveux dans lesquels se réalisent ces processus psychologiques mais leur contenu humain, social.

Quant à la valeur de cet aspect de la psychologie, les œuvres de Lénine, comme celles des autres grands classiques du marxisme, nous montrent essentiellement son importance pour la politique. Si Lénine, sans attendre les psychologues, a donné lui-même à de très nombreuses reprises des analyses psychologiques, c'est parce que ces analyses étaient nécessaires pour évaluer d'une façon précise et complète les forces de classe, les forces politiques en présence à chaque tournant de l'histoire. L'œuvre de Makarenko montre assez quelle importance cette même psychologie, étroitement liée à la politique et au matérialisme historique, revêt pour la pédagogie. Il nous semble que la psychiatrie s'appuie elle aussi très fréquemment, de façon implicite ou non, sur cet aspect de la psychologie. Et c'est une évidence que l'artiste réaliste, dans sa recherche

du typique orientée vers la formation des âmes, y est intéressé au premier chef.

En résumé, nous pensons que la psychologie comporte deux aspects distincts, et qu'il est illégitime de réduire le second au premier. Nous pensons donc qu'il faut rejeter la thèse selon laquelle la physiologie pavlovienne serait la base, et même la seule base possible, d'une psychologie scientifique matérialiste.

Si cette thèse fautive a pu cependant être proposée, cela tient selon nous à plusieurs confusions qu'il faut dissiper. La première résulte du sens donné traditionnellement au mot psychologie par les idéalistes, les métaphysiciens. La psychologie idéaliste, métaphysique, repose au point de vue théorique sur l'ignorance ou la négation de la thèse matérialiste fondamentale sur la conscience-reflet. Or, à partir du moment où l'on perd de vue la notion de conscience-reflet, on perd évidemment de vue la distinction entre forme du reflet et contenu du reflet. Ignorant cette distinction, le psychologue idéaliste s' imagine pouvoir traiter en bloc tout ce qui concerne la vie psychique. Mais à partir du moment où une physiologie vraiment scientifique est constituée, toute prétention du psychologue à dissenter métaphysiquement sur « la nature de l'âme », sur la forme du reflet, est condamnée. C'est le sens de l'indication de Lénine dans « Ce que sont les "amis du peuple" ». Par suite, toute une série de problèmes ci-devant psychologiques deviennent du ressort de la physiologie en premier lieu. Par exemple, le problème du processus de la perception échappe à la juridiction incompétente du psychologue seul pour devenir un objet d'étude du physiologue pavlovien. D'où l'illusion que la physiologie pavlovienne permet ou permettra de résoudre tous les problèmes psychologiques, alors qu'en réalité, des problèmes psychologiques, elle ne permet de résoudre que ceux qui ont trait à la forme et non au contenu de la personnalité. Il nous semble qu'à ce sujet une erreur est parfois commise dans l'interprétation des travaux soviétiques contemporains concernant les rapports du pavlovisme et de la psychologie. Si ces travaux mettent un fort accent sur la révolution que le pavlovisme doit apporter et apporte déjà en psychologie, et sur l'urgence d'étudier plus à fond cet apport – toutes conclusions convaincantes – nous ne voyons pas où ils affirment, comme le font par exemple Angelergues et Chambron, que le pavlovisme est la seule base possible pour la psychologie matérialiste dans sa totalité. Or, c'est précisément cette affirmation qui nous semble inexacte.

Une deuxième confusion résulte de la nature des rapports entre forme et contenu. Pour un matérialiste, il est évident que la forme est déterminée avant tout par le contenu et que par suite on ne peut étudier la forme qu'en relation avec le contenu. La physiologie idéaliste, entre autres erreurs, commettait précisément celle de vouloir étudier la forme du reflet, les processus nerveux, indépendamment du contenu. Au contraire, la physiologie pavlovienne, comme cela a été souligné avec une juste insistance dans le numéro 4 de La Raison, n'étudie jamais la forme isolée du contenu, les processus nerveux isolés des conditions d'existence de l'homme. Par exemple, le pavlovisme n'étudie pas les types nerveux comme s'ils étaient tombés du ciel, c'est évident, mais au contraire, il les étudie en relation avec les conditions matérielles, historiques qui leur donnent naissance. D'où l'illusion que la physiologie pavlovienne étudie la totalité du reflet, à la fois forme et contenu. D'autre part, si le contenu détermine la forme, la forme, en retour, modifie le contenu, dans certaines limites. Quand un enfant, par exemple, commence à parler, le contenu de sa vie psychologique s'étend et s'enrichit : l'entrée en jeu du deuxième système de signalisation, c'est-à-dire d'une nouvelle forme de reflet, entraîne un développement du contenu. D'où l'illusion que la psychologie, même sous son aspect d'étude du contenu, dépend entiè-

rement du pavlovisme. Mais que prouvent en réalité ces constatations ? Que forme et contenu ne sont pas deux formes indépendantes, séparées par une muraille de Chine, que l'individu humain réalise l'unité de la forme et du contenu, que l'unité de la psychologie, contrairement à la thèse d'Auguste Comte, est réelle. Personne ne songe à le nier parmi les matérialistes conséquents. Mais il serait étrange, de la part de dialecticiens, de concevoir cette réelle unité comme exclusive de toute contradiction interne. Les exemples que nous avons puisés chez Lénine prouvent au contraire qu'une telle contradiction existe dans la psychologie et si elle existe dans la psychologie, c'est parce qu'elle existe chez l'homme lui-même.

Etre marxiste en psychologie, c'est d'abord reconnaître que la société est formatrice de l'homme, de la personnalité humaine. Mais, comme nous le disions plus haut, ce processus de formation n'est pas un processus simple, unique. En effet si l'on considère les lois de la physiologie, les lois de l'activité nerveuse supérieure, c'est-à-dire les lois de la forme du reflet, leur origine se trouve bien dans la pratique sociale de l'homme. Mais ce qui est déterminant ici, beaucoup plus que la formation sociale dans ce qu'elle a de transitoire, de changeant au cours des époques, ce sont les aspects fondamentaux de la pratique sociale, de tout rapport entre l'homme et la nature, entre l'homme et ses semblables, y compris dans ce que ces rapports ont de durable, de permanent, de commun à toutes les formes sociales. La preuve que ce sont bien ces aspects fondamentaux et même permanents de la pratique sociale humaine qui déterminent au premier chef les lois de l'activité nerveuse supérieure, c'est que ces lois sont elles aussi pour l'essentiel durables, permanentes, communes aux hommes de différentes formations sociales, par exemple à l'homme de la société socialiste et à l'homme de la société capitaliste. Au contraire, si l'on considère les lois psychologiques, entendues comme les lois de développement du contenu du reflet, ces lois reflètent elles aussi la pratique sociale de l'homme. Mais ici, il s'agit au premier chef de la formation sociale dans ce qu'elle a de transitoire, de changeant avec les époques. La preuve, c'est que ces lois psychologiques, par exemple la loi de formation des types sociaux, sont profondément différentes dans la société socialiste de ce qu'elles sont dans la société capitaliste. Bref, on ne peut pas définir l'homme socialiste en termes nerveux. Ainsi l'homme, au cours de sa vie psychologique, se trouve soumis à un double système de déterminations, dont l'unité profonde n'exclut pas les contradictions et même les antagonismes internes. Dans la société capitaliste contemporaine, régie par la loi stalinienne du profit maximum, il est facile de constater que les lois psychologiques, reflet des lois sociales, sont des lois inhumaines, qui entrent fréquemment en conflit avec les lois nerveuses. Comment la psychologie, prise ici au sens général de science de l'individu humain, ne refléterait-elle pas une telle contradiction ? Sans doute, dans la société socialiste, régie par la loi stalinienne de satisfaction maximum des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société, les lois psychologiques, reflet des lois sociales, sont des lois profondément humaines, les conflits entre lois nerveuses et lois sociales tendent à disparaître, et par suite, il est concevable que les deux aspects contradictoires de la psychologie cessent d'être antagonistes et que le problème de l'unité de la psychologie se pose en termes nouveaux. Il est du reste possible qu'il y ait là la base objective d'une certaine différence d'optique entre les chercheurs soviétiques et nous au sujet des rapports entre le pavlovisme et la psychologie. Mais pour ce qui est de la France d'aujourd'hui, il nous semble essentiel de tenir compte de la contradiction. C'est pourquoi la recherche de l'unité de la psychologie matérialiste dans la négation de cette contradiction et la thèse selon laquelle toute la psychologie doit être fondée sur le

pavlovisme nous semble non seulement antidialectique mais inexacte.

Nous espérons que la discussion se poursuivra sur cette question, parce que c'est une question qui selon nous a une grande importance non seulement théorique mais pratique et immédiate.

En premier lieu, au moment où nous faisons un grand effort pour faire connaître de façon large et objective le pavlovisme en France, il est essentiel que nous en comprenions bien nous-même l'exacte nature, la portée véritable. Si, comme nous croyons l'avoir montré, le pavlovisme n'est pas en fait la base exclusive de la psychologie scientifique, il serait fâcheux de le présenter malgré tout comme tel, parce que cela ne pourrait qu'entraîner des critiques et des réactions d'autant plus susceptibles de compromettre l'ensemble de notre effort que certaines d'entre elles seraient fondées. A notre avis, il faut dire clairement que le pavlovisme est une physiologie et que, comme tel, il ne permet pas de résoudre tous les problèmes psychologiques. Quand aux idéalistes qui s'en croiraient autorisés à se montrer dégoûtés du peu, nous leur montrerons que la physiologie ainsi comprise, non seulement ruine toute la physiologie idéaliste, mais anéantit aussi toute prétention de la psychologie idéaliste à dissenter sur la nature de l'âme.

En deuxième lieu, au moment où nous faisons un grand effort pour réfuter les canailleries des impérialistes au sujet du marxisme et du socialisme en développant le thème de l'humanisme socialiste, il est essentiel que nous présentions en toute occasion la conception marxiste de l'homme telle qu'elle est et sous son vrai jour. Or, la réduction de la psychologie au pavlovisme présent et futur nous semble à ce point de vue, non seulement inexacte, mais dangereuse, parce qu'elle risque de faciliter la campagne de l'adversaire qui feint de voir en nous les négateurs de la personnalité humaine. A notre avis, il faut dire franchement que le pavlovisme n'épuise pas tout le contenu de la personnalité humaine. Ce n'est pas son propos. Son propos n'est pas moins grandiose d'être plus limité. Nous en serions d'autant plus à l'aise pour porter à l'adversaire tous les coups que le pavlovisme permet réellement de lui porter, et dont il ne se relèvera pas.

Enfin, en mettant puissamment l'accent sur l'apport du pavlovisme à la psychologie, nous invitons les psychologues à travailler dans cette direction, ce qui est certainement une excellente chose. Mais en oubliant de mettre en même temps l'accent sur l'aspect non pavlovien de la psychologie, étude du contenu de la personnalité, nous encourageons à laisser inexploité encore l'immense trésor que contiennent les œuvres des classiques du marxisme dans le domaine de la psychologie. Il nous paraît plus que regrettable qu'une œuvre comme *Le Capital*, qui contient non seulement des données de principe, mais encore des masses de matériaux psychologiques déjà tout élaborés, ne soit pas encore étudiée sous cet angle. Pourquoi laisser dormir ce trésor ?

(1) En 1894, et non pas dans *Matérialisme et Empirio-criticisme* (1908), comme on l'affirme quelquefois par erreur.

(2) *Œuvres choisies* de Lénine en 2 volumes, Moscou, 1948. Toutes les citations de Lénine que nous donnons renvoient à cette édition.

LA PSYCHANALYSE DANS MON RÉTROVISEUR

Propos recueillis par Bernard Doray (mai 1987)

Lucien Sève : Comme tu me le demandais, j'ai cherché à remonter le fil de mes rapports avec la psychanalyse. J'ai rassemblé des souvenirs — dont certains sont flous non pas tant à cause de l'éloignement que parce qu'ils sont nés comme ça — mais aussi des choses précises, des notes d'époque, des livres dont je sais quand je les ai lus. Et voici ce que ça donne.

La psychanalyse a commencé d'exister pour moi à partir de mon entrée à la rue d'Ulm, en 1945. Jusque-là, je n'en savais quasiment rien. A ma souvenance, ni en classe de philo ni en deux ans de cagne, avec Jean Lacroix comme prof de philo, il n'en avait été question. La découverte a eu lieu durant mes quatre années d'ENS, de 45 à 49 — en gros, entre mes dix-huit et vingt-deux ans.

D'abord à travers des copains d'Ecole. Je me suis trouvé à la rue d'Ulm avec Louis Althusser, bien qu'il ait huit ans de plus que moi, mais, reçu en 39, il avait fait la guerre et après cinq ans de captivité il y rentrait pour reprendre ses études — et après son agrégation il a rempli comme « caïman », c'est-à-dire professeur chargé de la préparation des normaux, notamment des agrégatifs. Devant opter pour une discipline, j'ai choisi la philo, de façon surtout négative, pour échapper à une spécialisation qui me rebutait, que ce soit en lettres classiques, en histoire ou en langue vivante. Ayant choisi la philo, je fus donc en rapport avec Louis, qui faisait alors mouvement du catholicisme vers le marxisme. A ce que je croyais savoir, il était en analyse avec Lacan — j'ignore quand ça a commencé et combien de temps ça a duré. En tout cas, pour lui, dès cette époque, Freud, c'était important. Mais il n'y avait pas qu'Althusser. Nombre de ceux que je fréquentais ou côtoyais s'intéressaient à la psychanalyse, et chez plusieurs ça a marqué toute leur vie. Pour te donner une idée, il y avait alors à l'Ecole Anzieu, Laplanche (promotion 44), Foucault (promotion 46) — des noms qui disent d'emblée quelque chose. D'autres encore, par exemple Laplassotte, aujourd'hui professeur à l'Université de Clermont, et qui travaille sur l'histoire de la psychanalyse. Il y a vraiment eu là un phénomène de génération.

Je suis devenu peu à peu intime avec Althusser, en me rapprochant du marxisme et du Parti communiste. Il m'arrivait de parler avec Laplanche, et lors de mes dernières années d'Ecole Foucault avait une turne presque en face de la mienne, au « Palais », c'est-à-dire au dernier étage délabré de l'Ecole. Tu vois l'ambiance. J'étais très lié avec un camarade de promotion, aujourd'hui prof de philo, qui était lui aussi en analyse. Ça a eu sur lui des effets désastreux... enfin moi je les ai perçus comme désastreux. Il dépérissait de semestre en semestre, de plus en plus taciturne et obsédé. Lui-même en convenait d'ailleurs, mais il hésitait à arrêter. Peut-être qu'une analyse n'était pas topique dans son cas, mais le fait est qu'elle produisait sur lui des effets funestes. Il a fini par abandonner. Ça m'a beaucoup frappé, cette vision concrète d'une cure psychanalytique qui échouait complètement.

En même temps, il y avait la présence culturelle multiple de la psychanalyse. Présence directe, par exemple sous la forme des conférences qui se donnaient à l'Ecole — une de Lacan (Elisabeth Roudinesco y fait référence dans le tome 2 de son *Histoire de la psychanalyse en France*), que j'ai dû louper, une de Lebovici... Ce qui a surtout compté pour moi, c'est la présence indirecte de la psychanalyse dans le champ culturel auquel j'accédais. Un copain de turne m'a fait découvrir le surréalisme, j'ai beaucoup potassé les deux volumes de Nadeau, surtout les *Documents surréalistes* : on y voit partout le rôle de la psychanalyse, par exemple à travers l'écriture automatique, censée s'opérer sous la dictée de l'inconscient. Très tourné alors vers l'activité littéraire, j'ai pratiqué moi-même une sorte très personnelle d'écriture automatique, j'ai encore des textes... Il y avait aussi le cinéma, dont j'étais amoureux fou — à la cinémathèque de Langlois, j'ai vu des centaines de films en trois ans, à peu près toute l'histoire du cinéma — et là dedans il y avait aussi, pour ce qu'elle valait, de la psychanalyse, par exemple dans certains films d'Hitchcock, dans des films américains plus ou moins marqués par les idées de Karen Horney ou de je ne sais quelle version plus ou moins culturaliste du freudisme.

Et puis alors ce qui a eu pour moi une importance considérable, c'est la psychanalyse telle que la réfractait Sartre. Parce qu'à ce moment-là je marinai énormément dans Sartre. J'avais découvert *l'Être et le Néant* à la fin de l'hypocagne, ça m'avait permis d'acquérir un vocabulaire et un style philosophiques époustouffants... Plus profondément, je croyais trouver dans l'existentialisme les clefs pour penser la vie et critiquer le monde. Je soupçonnais un peu la « psychanalyse existentielle » d'être canularsque, mais quand Sartre critiquait la notion d'inconscient en s'appuyant sur *La femme frigide* de Stekel — un bouquin que j'ai lu alors, j'ai encore mes notes — pour présenter son analyse de la « mauvaise foi » comme un progrès par rapport à Freud, ça nous paraissait, à quelques copains et à moi, une question très importante. Est-ce que l'inconscient existe vraiment ? Est-ce que c'est Sartre qui nous refille la bonne vieille psychologie idéaliste de la conscience ou Freud qui reste victime d'un biologie des pulsions ? Ça nous tracassait considérablement.

Donc, tu vois, pour moi encore frais émoulu de mon immense ignorance provinciale, comme il pouvait en exister avant la guerre, c'était d'un coup une gerbe de découvertes vigoureuses et ébouriffantes, avec un côté accès au fruit exotique, à la sexualité comme objet de connaissance et de pensée — la psychanalyse d'abord comme une chose vivante, te parlant de toi, médiée par l'expérience vécue d'amis en analyse comme par des usages culturels prestigieux, mais abordée sans guides, de façon sauvage, autodidacte et éparse. Il est vrai qu'en même temps je la retrouvais dans les études universitaires, bien que sa présence n'y fût pas grande. Mais enfin elle m'arrivait aussi de ce côté-là. La licence de philo comportait un certificat de psychologie générale, et pour l'agrég de philo il fallait passer un certificat de licence scien-

ITINÉRAIRE

tifique ; j'ai choisi celui de psychophysiologie parce que tout ce qui touchait à la psycho me passionnait, dans la profonde et longue crise d'adolescence où je me trouvais. J'ai donc suivi pas mal de cours à la Sorbonne et ingurgité pas mal de livres. Par exemple j'ai retrouvé mes notes prises au cours de Lagache consacré en 47-48 aux « faits psychologiques ». L'esprit en était celui de la plaquette qu'il a publiée en 49 sur *L'Unité de la psychologie* : approche objective et expérimentale d'une part, subjective et clinique de l'autre, où la psychanalyse était intégrée comme une composante du champ total du savoir psychologique.

A la limite, la psychanalyse apparaissait comme une théorie psychologique parmi d'autres, par exemple dans le gros *Manuel de psychologie de l'enfant* de Carmichael où, de manière à vrai dire assez clairsemée, la psychanalyse apportait sa pierre à côté de la neurophysiologie, de la psychologie animale ou du behaviorisme...

B. D. : *La psychologie dont il était question là, c'était une psychologie générale, ce n'était pas une psychologie clinique ?*

Lucien Sève : C'était entièrement de la psychologie générale. Par exemple, pour comprendre l'enfant de 0 à 6 mois, ou l'enfant de trois ans — l'enfant *en général* —, il fallait considérer entre autres les apports de la psychanalyse...

Je me suis interrogé : qu'est-ce que j'avais lu, dans ces années-là, en fait de littérature psychanalytique ? Si je m'en tiens à ce que je peux vérifier, j'ai lu de Freud *Le rêve et son interprétation* — j'ai mes notes, assez détaillées —, *Introduction à la psychanalyse*, *Malaise dans la civilisation*, et, probablement en 49 (c'est à cette date que le livre est sorti chez Gallimard), *Ma vie et la psychanalyse*. J'ai lu aussi *La psychanalyse* de Hesnard, un petit livre qui date de 1924, *L'Échec de Baudelaire* du Dr Laforgue — acheté après avoir lu le *Baudelaire* de Sartre, qui polémique contre Laforgue —, où, pour commencer, il y a tout un développement sur la culpabilité, les mécanismes d'autopunition, le complexe d'Œdipe, etc. Ajoute à ça le Stekel, un Que sais-je ? de Baruk paru en 46 sur *Psychoses et névroses* et sans doute quelques autres choses encore, voilà à partir de quoi s'est formée alors ma connaissance livresque de la psychanalyse.

Il faut dire qu'à cette époque je m'intéressais à la psychiatrie autant qu'à la psychanalyse, davantage même peut-être. « La folie », comme on disait alors sans complexes, m'apparaissait comme une question très forte, donnant à la fois le sentiment d'une radicale altérité et pourtant dont une approche du dedans ne semblait pas tout à fait impossible. Je ne me rappelle plus trop à quelle occasion un normalien de la même génération qu'Althusser, Jean Deprun, dont la culture était déjà prodigieuse, m'avait mis sur la piste de Janet. Je me suis acheté *De l'angoisse à l'extase*, deux gros volumes chez Alcan. J'ai lu ça, ça m'a fait une puissante impression. Je découvrais le monde de la maladie mentale, y compris des choses tout à fait étonnantes comme le phénomène des stigmates que Janet avait pu bien observer sur une de ses malades...

B. D. : *C'était Madeleine ?*

Lucien Sève : Oui, c'était cet extraordinaire cas de délire religieux. Mais par-delà cet aspect spectaculaire des choses, il y avait là des vues qui se sont intégrées d'emblée à ma culture et y demeurent vivaces aujourd'hui encore. Par exemple une théorie remarquable des sentiments fondamentaux, la joie, la tristesse, comprises comme des régulations secondaires de l'action. Janet a une comparaison très parlante : au moment de rentrer d'un pays étranger en repassant la frontière, tu n'as pas dépensé tout l'argent que tu avais changé pour ton séjour, alors tu te sens riche, tu t'achètes

n'importe quoi. Eh bien la joie, ce serait d'abord quelque chose comme ça, la disponibilité de forces psychiques démobilisées après le succès d'une action. Tandis que dans l'échec tu as la conscience fatiguée qu'il va te falloir mobiliser des forces nouvelles pour recommencer et réussir. Il y a là une vue sur l'économie d'ensemble de l'activité psychique que je trouvais lumineuse, et nullement disqualifiée dans son principe par la découverte de l'inconscient, comme j'étais scandalisé de le lire sous certaines plumes, une vue qui allait dans un sens autre et à mon avis potentiellement fécond.

Je me rappelle aussi une conférence du Dr Ferdière sur ses rapports avec Antonin Artaud. Ferdière était médecin-chef de l'hôpital psychiatrique où Artaud avait été interné avant la guerre, et du côté surréaliste on l'accusait des pires horreurs. On avait été à plusieurs copains écouter cette conférence, on se disait « ça va barder ». Ça effectivement été fort houleux, mais Ferdière me semblait bien tenir tête, parce que sans récuser la complexité des rapports entre trouble mental et déviance créatrice il parlait de façon convaincante de la souffrance du malade. Il ne niait pas le problème de l'arbitraire dans l'internement mais refusait qu'on traite le psychiatre en supplétif du policier. Ça donnait à réfléchir.

Mais ce qui m'a le plus marqué c'est un stage d'information que nous avons eu la chance de pouvoir faire à quelques-uns, en avril 47, à l'hôpital psychiatrique de Fleury-les-Aubrais, dirigé par Daumézon. Des journées vraiment intenses. D'abord à cause de la découverte prodigieuse de l'asile — aujourd'hui, avec la télé, c'est devenu relativement banal, mais il y a quarante ans le profane n'avait aucune occasion de voir un malade mental, à plus forte raison cette collection hétéroclite de malades qui peuplaient la salle commune d'un hôpital psychiatrique. On découvrait avec stupéfaction ce que c'est qu'un catatonique gardant des heures une posture de statue, un maniaco-dépressif pleurnichant dans son coin, un schizophrène au monologue impressionnant. Il y a des visions que j'ai encore quarante ans après, comme celle de cette dame qui nous avait raconté avec parfait naturel sa vie, celle de ses enfants, comment ils étaient morts, conclusion de tout ça, elle était là par erreur, elle nous suppliait d'aller le dire, on avait interpellé les toubibs, ils nous avaient dit : allez voir le dossier, et dans le dossier on constatait qu'elle n'avait jamais eu d'enfants... Daumézon et ses collègues nous parlaient de tout ça, de leurs références théoriques qu'ils envisageaient avec beaucoup de prudence, de leur panoplie thérapeutique (on était aux débuts de l'électrochoc, on en a vu un...). Je ne retrouve pas dans mes notes la notion de psychiatrie institutionnelle, que Daumézon allait développer peu après. En tout cas, leur état d'esprit m'avait bien plu. On sentait chez eux une grande culture théorique dans leur domaine, un fort souci de l'originalité de chaque cas individuel, une vive conscience du risque carcéral, un grand sens des rapports humains. La psychanalyse, ils n'avaient rien contre, ils l'utilisaient à l'occasion, mais dans beaucoup de cas elle ne leur servait pas à grand chose.

A la même époque, par des relations, j'ai fait la connaissance d'Emile Monnerot, qui allait être l'un des signataires du fameux texte de huit médecins communistes sur la psychanalyse, publié en 49 dans *La Nouvelle Critique*. Je suis allé le voir à Villejuif où il exerçait alors. Pour autant que je me rappelle, il ne m'a nullement paru être cet adversaire véhément de la psychanalyse que dépeint Elisabeth Roudinesco. J'ai le souvenir qu'il avait bien plutôt une attitude comparable à celle que j'avais constatée chez Daumézon. D'ailleurs il faut redire que le texte de *La Nouvelle Critique*, en dépit de son titre agressif (« La psychanalyse, idéologie réactionnaire »), même relu aujourd'hui, n'a rien de violent ni de sectaire. Il pose de vraies questions auxquelles peu de psychanalystes ont répondu à l'époque — une époque, on l'oublie, où Lacan écrivait des choses plus dures sur la psychana-

ITINÉRAIRE

lyse idéologisée et « abâtardie » qui nous revenait des USA. Monnerot était un homme très équilibré. Il l'a d'ailleurs prouvé par la suite, après le terrible accident de voiture qui l'a laissé totalement paralysé pendant quelque trente ans. Je l'ai fréquenté à Marseille, où il exerçait à l'hôpital Nord, passant sa visite dans une petite voiture. Assumer durant des décennies une situation semblable avec une sérénité totale qui n'avait pas même d'allure forcée, j'ai trouvé cela admirable.

Donc, si j'essaie de faire le bilan, qu'est-ce que je pouvais avoir en tête sur la psychanalyse en 1949 ? D'abord, elle m'apparaissait sous des couleurs sympathiques, liée qu'elle était à la vie de camarades pour qui j'avais de l'estime et de l'affection, à des mouvements de révolte comme le surréalisme ou l'existentialisme — et moi j'étais formidablement révolté. J'avais l'impression qu'elle nous révélait bel et bien des aspects réels de notre vie hypocritement enfouis sous la convention bourgeoise. Elle était déniaisante. En ce sens, j'étais pour.

En second lieu, elle m'apparaissait avant tout comme une thérapeutique, intellectuellement plausible mais sur l'efficacité concrète de laquelle il y avait doute pour moi, d'autant que cet aspect pratique des choses semblait plein de secrets. Comment ça se passait, combien ça coûtait, quels effets ça produisait, ça ne se disait guère, ça se chuchotait parfois en confidence. Ça me choquait. En tout cas, sous cet angle, elle me semblait concerner naturellement mais seulement ceux qui avaient un type de « problèmes » qui n'était pas du tout le mien. Althusser, je ne connaissais pas alors ses difficultés personnelles, je n'ai su que plus tard, mais je les pressentais un peu. Sur ses difficultés à lui, Anzieu s'est récemment exprimé de manière publique. Laplanche, assez ironique à l'égard de lui-même, disait sans façons qu'il avait des problèmes, avec son petit bras comme le Kaiser, et que la psychanalyse l'aidait à les penser. Foucault, très mystérieux, pour moi du moins — mais, à ce que j'ai cru savoir, s'il avait été absent un long moment de l'École c'est qu'il avait fait un séjour en hôpital psychiatrique qui n'était pas un stage d'étude... Je ne sais pas si c'est un fait vérifié, mais ce qui est sûr c'est que beaucoup le tenaient pour quelqu'un qui avait des problèmes psychiques. Bref, je comprenais bien que certains puissent se sentir intimement concernés par la psychanalyse, mais ce n'était pas du tout mon cas. En ce sens déjà je me sentais en position de nette extériorité par rapport à elle.

Sur le plan théorique, les choses étaient compliquées et passablement confuses dans ma tête. Je savais plus ou moins qu'il y avait plein de débats, de querelles d'écoles... Il y avait pour moi qui étais immergé dans Sartre le litige sur l'inconscient, j'étais indéniablement impressionné — et en fait mystifié — par la position de Sartre. Mais il y avait aussi d'autres motifs à désaccord. Je me rebellais contre la thèse selon laquelle, dans une vie, tout est au fond joué à six ans — à plus forte raison contre le postulat sartrien du « projet originel », qui me paraissait débile. Je n'acceptais pas que la psychanalyse fût une clef universelle d'explication. Devant l'interprétation psychanalytique des *Fleurs du Mal*, ou de Hugo, ou d'un tableau de Léonard de Vinci — je n'acceptais pas aussi à cette époque le livre de Freud sur Vinci —, je renâclais. Non pas du tout parce que ça démythifiait la « liberté », comme ils disaient — les psychanalystes excellent à trouver des motifs désobligeants à tes désaccords —, la liberté en ce sens-là, je n'y croyais guère. Mais je ressentais là comme un déni d'autres nécessités qu'il faut se coltiner pour les maîtriser quand on produit intellectuellement ou qu'on essaie de comprendre une œuvre intellectuelle — des nécessités d'ordre historico-social, biographique, théorique... Dès cette époque, une des notions psychanalytiques qui me paraissaient tocades, c'était celle de « sublimation ». Je trouve remarquablement honnête ce qu'en disent Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* : elle

est, écrivent-ils en conclusion, « l'index d'une exigence de la doctrine dont on voit mal comment on pourrait se passer. L'absence d'une théorie cohérente de la sublimation reste une des lacunes de la pensée psychanalytique ». Cette lacune, je la trouvais béante, c'est-à-dire que tout restait à faire pour comprendre comment une œuvre peut appartenir intimement à une vie dont elle est pourtant infiniment plus qu'un symptôme.

Mais plus largement, pourquoi la psychanalyse, dès cette époque des premiers contacts et de manière irréversible — j'ai par la suite remis en cause certaines de mes vues sur la psychanalyse, mais mon évaluation globale de son importance n'a pas changé pour moi, c'est un fait —, pourquoi la psychanalyse n'est-elle pas devenue chez moi cette référence cardinale qu'elle est devenue pour d'autres ? J'ai pas mal réfléchi à cette question depuis lors, d'autant que, durant la longue période d'angoisse parfois quel que peu, durant laquelle elle a donné lieu jusqu'à ces dernières années, y compris chez des communistes, j'ai souvent été accusé de sous-estimation à son égard. Voici ce que j'ai à répondre. J'ai découvert la psychanalyse à un moment où je vivais une crise d'adolescence prolongée et extrêmement forte. En principe, elle aurait pu s'enraciner chez moi, tout autant que chez d'autres, comme quelque chose de désormais vital. Mais, si proluxe sur les premières années de vie, elle était à peu près muette sur la crise d'adolescence et les formidables enjeux spécifiques du passage à l'âge adulte. Pis encore, elle ne répondait pas à ma question cruciale. La question cruciale de mon adolescence à moi n'était pas du tout « qui suis-je ? », comme chez pas mal de mes copains d'alors qui voulaient surtout remonter à leur enfance et régler leurs comptes avec elle — le plus souvent, ça interférait avec l'effort pour régler leurs comptes avec la religion, mais moi je suis de fondation complètement étranger à la religion, je ne suis même pas baptisé. Mon problème à moi ce n'était pas « qui suis-je ? », c'était « que veux-je faire de ma vie ? ». Et face à cette question la psychanalyse ne me servait de rien, elle n'avait rien à me dire, si ce n'est de me calmer, de chercher « l'abréaction des pulsions », ce que je ne pouvais entendre que comme une invite au conformisme. Au fond, c'était comme Sartre : ça semblait commencer par un formidable décapage, ça débouchait sur une acceptation. Il n'y avait pas là assez de révolte pour moi. C'est pour ça que ce qui m'a attiré, mais alors là, vraiment au fond, ce n'est pas la psychanalyse, c'est le communisme.

À la fin de mes années d'École, je suis entré à l'égard de la psychanalyse dans une période de « latence ». J'en avais fait, j'allais dire « une cure », enfin j'en avais pris pas mal en quatre ans. Et de plus en plus, surtout à partir du choc majeur que m'a fait la lecture de *La crise de la psychologie* de Politzer (sous ce titre les Editions sociales avaient republié les deux articles écrits en 29 pour la *Revue de psychologie concrète*), j'ai commencé à incuber quelques-unes des idées qui ont cheminé jusqu'à *Marxisme et théorie de la personnalité*. J'ai déjà parlé de tout ça ailleurs, et récemment encore dans le chapitre que j'ai écrit pour *Je*, ça me permet d'être plus bref.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour me retrouver dans le marxisme et prendre ma carte du parti — en fait, je n'ai adhéré qu'en 50, après avoir été révoqué de mon premier poste de prof au Lycée français de Bruxelles, pour propagande marxiste-léniniste... —, j'ai été des années un sympathisant récalcitrant, quoique de plus en plus proche. Une des raisons, c'était mon malaise devant le sectarisme quelque peu conspirateur dont me donnait l'impression la cellule de la rue d'Ulm. Je me souviens par exemple qu'elle avait invité Cachin à venir donner une conférence, je l'avais trouvé très bien, très émouvant, et à la sortie je suis sondé par un membre de la cellule — il y a longtemps qu'il n'est plus commu-

ITINÉRAIRE

niste, il en est à l'hindouisme aujourd'hui... —, je lui dis tout le bien que j'en pense, il me toise d'un air méprisant : « Pff, c'est du jauréssisme ! ». Ça m'a fait un choc. Mais dans ma longue hésitation il y avait aussi autre chose. Le marxisme tel que je le rencontrais en ces années-là, tout en me plaisant bien par un fort matérialisme qui me ressuyait de Sartre — de Husserl aussi, où j'avais mariné un an pour faire mon diplôme —, je le ressentais avec quelque inquiétude comme objectiviste et massificateur. Pour moi, adhérer au communisme et au marxisme, c'est clair que c'était pour faire la révolution, mais ça ne pouvait signifier renoncer à l'individualité, ni en théorie ni en pratique. Pour moi, pas question. Et dans Politzer, justement, marxiste et communiste irrécusable, j'avais puisé l'assurance que marxisme et communisme n'excluaient en rien ce souci fondamental de l'individu. Il y avait donc une contradiction. C'est pour ça que j'ai commencé à lire Lénine en 48-49, puis Marx — j'ai lu soigneusement tout *Le Capital* en 52-53 pendant mon service militaire, au Bat' d'Al... — certes en essayant de me former à la politique et à l'économie, mais en leur posant sans cesse cette question alors peu ordinaire : dans tout ça, où est l'individualité, comment elle fonctionne ? C'est compliqué, un cheminement communiste, ça dépassera toujours l'entendement des Jeannine Verdès-Leroux.

D'où ma réaction vigoureuse au début des années 50, non pas contre le pavlovisme, mais contre la tendance à en faire « la » psychologie du marxisme, et mon article dans *La Raison*, que j'ai écrit aussi au service militaire, en 52. Un article dont Elisabeth Roudinesco dit des choses monstrueuses dans son bouquin, elle me présente comme une sorte de commissaire politique très au courant de ce que font les Soviétiques et cherchant à aligner sur eux les marxistes français, complètement grotesque, elle n'a pas lu une ligne de cet article, c'est exactement le contraire, c'est l'idée qu'une vie ne peut être comprise en termes psychophysiologiques...

B. D. : C'est un article que je viens de relire et qui m'est apparu assez frais, par les questions qu'il pose...

Lucien Sève : Quoiqu'il y ait quelque chose d'insupportable dans le ton, c'est un ton doctrinaire que j'avais pris dans Staline... Et surtout, je ne savais pas encore bien poser le problème, je donnais l'impression de proposer un dualisme sommaire de la forme et du contenu, de la psychologie physiologique et de la psychologie sociale, ce qui m'a attiré la réponse de Wallon en 54, à un colloque de *La Pensée*, sur l'unité de la psychologie — réponse que j'ai ressentie comme un malentendu, mais qui exigeait de moi bien davantage de travail et de réflexion sur ces problèmes. J'ai parlé de ça dans *Je*, inutile de développer.

Après, on entre dans une tout autre période, sur laquelle les témoignages abondent et où je n'ai rien de bien original à dire. Sauf peut-être pour expliquer comment j'ai abordé pour ma part la deuxième grande vague de l'engouement pour la psychanalyse, renouvelé par l'apport de Lacan, à partir de la fin des années 60. C'est clair que je n'ai pas été de ceux qui ont eu l'oreille la plus ouverte à la leçon de Lacan. Non seulement parce que je me battais, très seul, je crois pouvoir le dire, pour faire reconnaître cet « objet non identifié » qu'est la personnalité comprise comme système temporel d'activités et de logiques biographiques, et quand tu travailles durement sur un champ, il ne te reste guère de loisir pour regarder attentivement ce qui se passe dans d'autres. Mais aussi parce qu'en même temps, au nom de Lacan comme de Lévi-Strauss ou de Foucault, on chantait partout,

même chez nous — je pense aux *Lettres françaises* par exemple — le triomphe du structuralisme. Et ce triomphe était en général donné, de façon injustifiée et d'autant plus terroriste, pour la mort de la dialectique — sur quoi j'ai beaucoup travaillé à cette époque — et la disqualification du marxisme, parce que l'essentiel dans les faits humains ne serait pas le développement de la production matérielle ni les luttes de classes mais les invariants culturels et les clivages symboliques. Cette opposition-là, il aurait fallu savoir la traiter de façon vraiment dialectique, mais on ne disposait pas encore de l'élaboration adéquate, pour ma part j'en étais à tâtonner dans la question capitale de l'antagonisme et du non-antagonisme. Le débat a donc été mené de part et d'autre de manière unilatérale, et si je regrette de n'avoir pas su le faire alors autrement, je ne regrette pas d'avoir pris part à la bataille pour défendre ce que je pense être des positions matérialistes fondamentales, par exemple dans le livre que, sur l'insistance de Catherine Clément, nous avons fait, Pierre Bruno, elle et moi en 73, *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*.

Alors il reste à comprendre pourquoi la sous-estimation certaine de la subjectivité et du symbolique qu'il y a par exemple dans *Marxisme et théorie de la personnalité*, sur laquelle je reviens dans *Je*, est devenue pour moi une question ouverte au cours de la dernière décennie. Je n'ai pas encore beaucoup de recul pour répondre. Ça a certainement un sens biographique — parce que la biographie ça ne s'arrête pas à l'adolescence, je suis toujours frappé de constater que dans nombre d'autobiographies les enfances et les adolescences sont passionnantes mais avec l'âge adulte tu n'as plus que la chronique des faits et gestes, tu as l'impression que l'individu s'efface, moi je n'ai vraiment pas l'impression d'être moins un individu qu'à vingt ou trente ans, je vis le début de la soixantaine en ce moment comme une nouvelle période de vie compliquée et passionnante, tu te retrouves un peu comme à l'adolescence devant des problèmes de choix considérables, c'est un moment lourd humainement...

Bon. Je vois trois choses qui éclairent ce mouvement dans ma réflexion. D'abord il y a votre apport, à vous sept avec qui nous avons tenu notre séminaire de l'IRM sur l'individualité et entrepris d'écrire *Je*, et l'apport de bien d'autres d'ailleurs, mais plus directement le vôtre, qui m'a aidé à penser ensemble ce que tu appelles les structures élémentaires de la subjectivité et ce que j'appelle les logiques de l'activité biographique. Et ça c'est d'autant plus possible qu'avec l'élaboration maintenant parvenue à maturité de la dialectique des fonctionnements non antagoniques et des développements antagoniques, qui m'apparaît comme un instrument théorique d'une extraordinaire puissance, nous pouvons aujourd'hui enfin dépasser la vieille manière dilemmatique d'aborder les rapports entre marxisme et psychanalyse, du moins il me le semble, et je pense que c'est là l'apport le plus neuf de *Je*, bien mis en lumière par Yves Clot dans son texte final : comment l'invariance répétitive de formes symboliques dans lesquelles se reconnaît le sujet est ce par quoi passe l'historicité foncière de sa vie réelle, du champ des possibles qu'elle parcourt et projette...

Et puis, sous-tendant tout cela, il y a le vaste mouvement historique de promotion des sujets humains et de leur rôle, par lequel nous sommes tous plus ou moins profondément habités aujourd'hui, les immenses questions ainsi posées et les réponses théoriques comme pratiques qu'il nous faut savoir inventer... Mais ça nous ferait sortir de la psychanalyse. Oui, une fois encore, ça nous en fait sortir.

Yves Clot,
Danielle Eleb,
Marc Strauss

NONETTE : UNE STRUCTURE A TROIS ?

Nonette c'est le nom d'un IMP (Institut Médico-Pédagogique) appartenant à la CCAS, le Comité d'entreprise de l'EDF. C'est plus précisément le nom du village qui accueille l'institution d'enfants psychotiques en question. Dans le Massif Central, non loin de Clermont-Ferrand. Entre 25 et 30 enfants ou adolescents vivent là, certains retournant dans leur famille, le week-end, d'autres pas.

Avec eux, une équipe composée d'éducateurs, de personnes assurant les services, de psychanalystes ; à l'intérieur, une école où des instituteurs prennent en charge la difficile scolarité de ces élèves particuliers.

A Nonette depuis des années ont travaillé et on s'interroge. La psychose de ces enfants met à l'épreuve l'ensemble des personnels.

Mais ce n'est pas seulement vrai dans cette institution-là. C'est partout le cas. Ailleurs, en France, cet accident de la subjectivité en bas âge fait aussi l'objet d'un souci thérapeutique et institutionnel soutenu. Les pratiques et les finalités de toutes les institutions travaillant avec ces enfants sont soumises en permanence au défi de leur « efficacité » thérapeutique. Il est même devenu courant de s'interroger sur la crise des modèles de soins utilisés.

Nonette a fini par choisir l'approche lacanienne des psychoses comme point de référence.

Mais elle n'est pas non plus une institution comme une autre. Une étude en cours, coordonnée par Danielle Eleb à la demande de la CCAS, et associant les professionnels de l'institution à des interlocuteurs extérieurs à elle, rompt avec la classique expertise spécialisée. Le groupe d'études assume en son sein la présence de plusieurs approches sans souci d'aucun consensus théorique préalable, le tout correspondant à la préoccupation d'un Comité d'entreprise soucieux d'y voir plus clair sur sa contribution dans ce champ social et thérapeutique.

Le thème du travail s'énonce ainsi : « La structure familiale et les psychoses ». Et la conception de celui-ci repose sur une analyse des pratiques des professionnels et de l'histoire de l'institution. Ni formation, ni recherche séparément, mais « Etude-formation » selon la définition qu'en donnent les protagonistes eux-mêmes.

Nous avons demandé à Danielle Eleb, qui coordonne l'étude, à Marc Strauss, psychanalyste ayant par ailleurs une fonction d'enseignement à l'école de la cause freudienne, et à Yves Clot, psychologue et chercheur à l'Institut de recherches marxistes, tous trois co-animateurs de ce travail, de nous en dire davantage.

Alain Bertho : *Comment chacun d'entre vous en est arrivé là ?*

Danielle Eleb : C'est une bonne façon en effet que d'exposer comment au travers d'un itinéraire personnel, nous avons été amenés à nous investir dans cette « curiosité » selon le mot de Marc Strauss. Pour ma part, j'ai fait des études de philosophie dans les années 1970, période marquée par les travaux de Louis Althusser. Il a ouvert une voie très riche où la question de la lecture même de Marx était posée, de l'interprétation, faisant le lien avec toute la dimension du langage, du symbolique. Pour certains étudiants de ma génération l'article d'Althusser sur « Freud et Lacan » a autorisé un transfert de la philosophie à la psychanalyse. Depuis quelques années, je poursuis cette expérience dans le cadre de la section clinique, liée à l'École de la cause freudienne. Après avoir enseigné la philosophie j'ai travaillé à l'IFOREP au niveau de la formation en sciences humaines et sociales. C'est là que la direction de la CCAS, à l'initiative de Bernard Klein m'a demandé de faire un travail concernant l'analyse des besoins de formation des travailleurs sociaux dans deux

institutions de santé, Nonette et la Haye-Berou. La rencontre avec le personnel de l'institution de Nonette, c'est-à-dire des éducateurs spécialisés, un psychiatre, des psychanalystes et son directeur a permis de pointer une question. Selon l'avis même du personnel cette question occupait la place du manque et constituait une difficulté majeure de la pratique. Nous l'avons formulée de la façon suivante : « La structure familiale et les psychoses ».

Marc Strauss : Mes contacts avec la CCAS remontent à un certain temps déjà. Ils avaient suivi la constitution d'un « groupe d'initiative » par des psychanalystes membres de l'École de la cause freudienne. L'objectif, à l'époque, était de permettre un accueil, par un psychanalyste, de la population, en dehors des circuits traditionnels de la médecine et de la psychiatrie. Il s'agissait aussi bien de permettre l'accès à la psychanalyse du plus grand nombre que de maintenir la vitalité de la psychanalyse, qui passe aussi par son ouverture à des champs nouveaux. Cette initiative n'avait pas abouti mais peu de temps après j'ai été contacté pour cette étude prenant comme point de

SUBJECTIVITÉ

départ l'institution de Nonette. Ça tombait bien, puisque j'ai par ailleurs, dans le cadre du Secteur public, une pratique institutionnelle avec des enfants psychotiques.

Yves Clot : Mon contact avec la CCAS remonte aussi à cette période de « groupe d'initiative » en question.

A l'époque, le travail que nous faisons à l'IRM avait été sollicité. Lors d'une réunion, j'ai fait la connaissance de quelques-uns de ceux qui sont maintenant associés à l'étude en cours.

Depuis plusieurs années aussi nous avons tenu un séminaire de travail sur l'individualité qui vient d'être publié¹ et qui s'inscrit dans la perspective d'un renouvellement de la recherche de la pratique marxiste concernant la subjectivité. Il faut dire peut-être aussi, que ma propre pratique me poussait à m'intéresser de plus près encore aux « mystères » de la psychose.

Et pour finir, ce qui m'a probablement décidé c'est ce dispositif de travail impliquant à ce point un comité d'entreprise et mettant en œuvre cette conception-là de la recherche.

Alain Bertho : *Quel est l'objet de cette étude, ses acteurs et leur conception du travail ?*

Danielle Eleb : Il s'agit d'une étude dont l'objet est : « La structure familiale et les psychoses » à partir d'un terrain institutionnel. C'est une structure à trois, le groupe d'étude, l'institution d'enfants et d'adolescents psychotiques et la CCAS. Le principe d'extériorité qui a présidé à la constitution de cette étude a permis de travailler avec les éducateurs, un psychanalyste de l'institution, dans le respect de la place de chacun. Cette position tierce a eu des effets dans l'institution et dans la dynamique de travail du groupe d'étude. Nous sommes partis d'un article de Jacques Lacan paru en 1938 : « Les complexes familiaux ». La démarche de Lacan peut-elle nous éclairer dans notre travail sur la famille contemporaine et l'émergence de la psychose ? Une analyse de la famille comme structure psychique et comme fait social. Notamment, quels sont les effets du déclin social du nom du père ? Ce que Lacan a pointé comme phénomène contemporain : « l'anonymat du nom du père » et « le groupe familial décompleté » : une structure favorable à l'éclosion des psychoses. Ce travail sur la famille se situe dans une approche symbolique et non phénoménologique. Comment travaillons-nous ? Une méthode charnière entre formation et étude. L'analyse de repères théoriques et cliniques nous a orienté vers une formation des savoirs et une analyse des pratiques. Par exemple, quelle est la nature du lien social entre les familles, l'institution et les enfants psychotiques ? Quelle est la place de l'éducation dans la relation à ces enfants ? La place de la psychanalyse dans l'institution ? Une approche systématique des données familiales et sociales de l'enfant : une articulation entre le particulier du cas et le général de la théorie. Une analyse clinique qui interroge le versant du sujet et de son symptôme. Avec Marc Strauss nous avons problématisé le rapport de l'Autre et du sujet dans les psychoses, Yves Clot a abordé la mutation des modèles familiaux dans une approche dialectique entre histoire et structure. J'ai moi-même introduit un travail sur la notion de structure dans le structuralisme de Claude Lévi-Strauss et dans l'orientation lacanienne. Les éducateurs ont repris des questions théoriques et cliniques issues de leur pratique : la relation d'objet dans les psychoses, le lien entre famille et institution, l'histoire de l'IMP Nonette et l'exposé de cas d'enfants psychotiques.

Marc Strauss : Un des intérêts de cette étude est la formation et l'origine différentes des intervenants qui se rencontrent sur une base irréfutable : l'existence de la psychose et sa prise en charge institutionnelle. De plus, ce groupe d'étude est extérieur à l'institution et n'a pas à charge d'interférer avec son fonctionnement mais d'en partir, pour interroger les différents points de vue représentés dans le groupe. Nous avons, à propos de la réalité sociale et de la pathologie mentale des approches que nous confrontons.

Nous commençons à nous rompre collectivement à cette démarche, de même que nous nous habituons à répartir dans nos réflexions ce qui est de l'ordre des phénomènes, cliniques ou sociaux, et de l'ordre des cadres structuraux de ces phénomènes. Cette orientation n'est, pour ce qui concerne la psychanalyse, pas en rupture avec la démarche freudienne. On sait que l'intérêt des psychanalystes pour l'articulation des phénomènes individuels et des problèmes que pose la civilisation ne date pas d'hier. Il y a sur ce point un certain nombre de textes de Freud, bien connus. Lacan lui-même est entré dans la psychanalyse en prenant en considération ces questions, dès sa thèse en 1932 et en 1936 il écrivait l'article sur les complexes familiaux que nous étudions dans le groupe d'étude. Il n'a jamais abandonné ce souci dont nous trouvons trace dans presque tous ses écrits. C'est à cause de cela qu'il a violemment critiqué le détournement de la découverte freudienne dans le sens d'une psychologie adaptative. Jusqu'à la fin de son enseignement, avec sa réflexion sur les discours, il a cherché à rendre compte des phénomènes sociaux et culturels et de leurs mutations actuelles.

Sur la famille par exemple, c'est un fait qu'elle n'a pas la même fonction, la même pertinence selon les époques où elle est considérée ; nous avons à ce propos étudié un article tout à fait précieux de Françoise Hurstel. Il est un fait aussi, Lacan le notait de façon amusante, qu'il suffit d'inviter quelqu'un à associer « librement », pour qu'il ne parle que de la famille. Il y a là une articulation de la subjectivité et du lien social qui est incontournable.

Yves Clot : Ce qui m'intéresse c'est la possibilité d'aborder ainsi la transformation historique des formes familiales.

Aujourd'hui, d'ailleurs, elles sont secouées par des processus qui travaillent sur la longue durée. Et il me semble — l'étude de 1938 de J. Lacan en témoigne à sa manière — qu'il est intéressant de chercher à comprendre les rapports qui existent entre les transformations sociales de la famille et la structure symbolique de celle-ci.

Pour cela il nous faut utiliser une approche de la causalité débarrassée de toute facilité. Entre les rapports sociaux et les faits psychiques n'existe aucun lien simple et direct. On peut repérer par contre une dialectique des médiations où chaque registre a pour l'autre la force et la faiblesse d'un champ des possibles.

C'est pourquoi je trouve insuffisante la conception classique d'une répartition des rôles entre une psychanalyse qui s'occuperait de la subjectivité « invariante » et un marxisme spécialisé dans l'étude et la transformation des rapports sociaux. Même en cherchant à « articuler » les choses, on laisse toujours de côté ainsi la question de la qualité symbolique du lien social comme celle de la dynamique sociale de toute subjectivité : le rapport des

réalités sociales aux élaborations symboliques est au centre de nos préoccupations. Et je me rappelle ce passage où Lacan évoque le poids du mouvement des formes familiales à Vienne, à la fin du siècle, pour parler de la naissance de la psychanalyse.

Alain Bertho : *Comment une étude théorique comme celle-là, même ouverte à des praticiens de l'institution, garde-t-elle des liens avec la pratique de chacun ?*

Danielle Eleb : Travailler sur des cas d'enfants à partir du matériel clinique d'une institution suppose une mise en commun des données sociales et cliniques. Or, le savoir de l'institution n'est pas évident. Il faut le construire.

Nous avons considéré que nous partions d'un non-savoir, d'une méconnaissance. A partir de ce point, nous avons formalisé les données sociales, cliniques, enfant par enfant, famille par famille, à la lumière de la théorie. Dans l'élaboration de ce matériel nous avons pris en compte certains repères : l'histoire familiale, la place de l'enfant dans la fratrie, son origine, son avenir, et le moment du déclenchement de la psychose. Deux cas d'enfants ont abouti à l'interrogation suivante : quelle est la place de l'enfant dans le désir de la mère ?

Marc Strauss : La disjonction entre pratique et théorie n'est pas fondée au regard de la psychanalyse, qui ne considère pas que les phénomènes signifient par eux-mêmes mais qui, au contraire, les aborde par la structure qui les organise.

Cela dit, il ne s'agit pas de confondre structure et invariant. Ainsi, dès son texte sur la famille, Lacan pointe ce qui est le défaut de l'image paternelle ; d'emblée il y a quelque chose qui cloche par rapport à un ordre idéal qui n'a d'ailleurs aucune raison d'avoir jamais existé. L'effort de Lacan aura été la mise en forme de la rupture, de la discontinuité, de l'impossibilité. Voilà une piste pour aborder la question des liens entre la psychanalyse et les faits de civilisation, au point d'aller jusqu'à faire de la psychanalyse elle-même un symptôme, quelque chose qui répond à ce qui cloche.

La science, avec ses effets sur les liens sociaux produit un type nouveau de clocherie par rapport aux discours antérieurs, nouveau type de clocherie à quoi la psychanalyse répond.

Ainsi dans un entretien à la radio Lacan appelait la psychanalyse le « poumon artificiel de la science ». Il relevait par là de notre époque la prise en masses des sujets, anonymement, par les effets de ce discours contemporain et corrélativement, un égarement toujours plus grand de la subjectivité.

Par la psychose, qui n'est pas sans lien avec les égarements de la subjectivité, le groupe d'études aborde ces questions à partir du particulier de chaque cas. Nous pouvons ainsi mettre à l'épreuve et vérifier un certain nombre d'hypothèses.

Il me semble par exemple qu'on assiste à l'éclosion d'une psychose quand il y a une discontinuité, une rupture dans le milieu, le lien social chez les générations précédentes, une discontinuité qui n'a pas été symbolisée, qui est restée non dite. Il y a un blanc. Quelle est la raison de cette absence de symbolisation ? La thèse lacanienne est que ce qui inscrit le sujet dans le discours, donc dans le lieu social, l'identifie, tient à un point de non-sens, le nom, qui est le concept de nom du père beaucoup plus que le patronyme proprement dit.

Il nous faut réfléchir sur les effets contemporains du discours dominant sur cette fonction du nom du père. Il s'opère aujourd'hui des ruptures dans le tissu social dont la symbolisation est rien moins qu'évidente.

Yves Clot : La pratique est déterminante dans notre travail mais elle se fait selon des hypothèses que nous éprouvons ensuite au contact des analyses « cliniques ». L'expérience des éducateurs joue là un rôle moteur. Puis, nous nous sommes effectivement donné comme outil un questionnaire destiné aux familles visant à reconstituer les généalogies, les trajectoires locales, les rapports entre générations. Ces données, recueillies ne suffisent nullement à tout expliquer. Sans élaboration du sens personnel que chacun donne à son histoire — quand il en donne un — il est impossible de comprendre vraiment ce qui a pu se passer et qui a eu des effets aussi lourds. Mais le recueil d'information auquel nous procédons favorise ensuite le travail d'interprétation.

Alain Bertho : *Est-ce que l'intérêt convergeant de la CCAS, d'un institut de recherche lié au PCF et de psychanalystes lacaniens, pour la psychose, à Paris, en cette fin de siècle relève du simple hasard ?*

Yves Clot : Ce n'est pas tout à fait un hasard si l'on songe aux dimensions nouvelles que prend la question du sens dans la crise de notre civilisation.

Approcher le symbolique s'est peut-être mieux sentir la consistance du réel.

Je me rappelle cette phrase de Bettelheim : « A Vienne, à l'époque où j'y vivais, on avait le choix entre le communisme ou la psychanalyse ».

Il ajoutait que ce choix obligatoire avait quelque chose de mutilant...

Marc Strauss : L'intérêt des psychanalystes pour la psychose ne date pas à proprement parler d'hier, il est à peu près aussi ancien qu'elle. Ils ont toujours considéré que la psychose n'était pas seulement une question technique pour les praticiens du champ de la santé mentale, mais que l'existence de la folie posait une question à l'être que nous sommes. Nous ne pouvons que nous féliciter de voir des chercheurs soucieux d'aborder avec nous ce problème et interroger, à partir de leur point de vue, la place du sujet dans la civilisation. Nous œuvrons ainsi pour faire sortir du ghetto où on a isolé, pour y rester sourd, la psychose.

Danielle Eleb : Il y a un autre fondement à l'intérêt de cette rencontre : un retour à la question de l'alliance entre les travailleurs et les intellectuels au niveau du rôle de la production des savoirs.

Yves Clot : Pour ma part, il me semble qu'en faisant reculer l'esprit du système, concernant la psychose, comme plus largement le problème de la place du sujet dans les transformations sociales, il est possible de croiser des points de vue différents sur un même objet. Rien n'est plus compliqué que le concret. Et rien n'est donc plus nécessaire que de multiplier les points de vue d'où on le regarde.

1. *Je, sur l'individualité* (M. Bertrand, A. Casanova, Y. Clot, B. Doray, F. Hurstel, Y. Schwartz, L. Sève, J.P. Terrail). Editions sociales Messidor 1987.

QUESTIONS A

BERNARD MULDWORF médecin des hôpitaux
psychiatriques et psychanalyste.

Auteur de *Le divan et le prolétaire*, Ed. Sociales 1986.

CLAUDE ALLARD psychiatre des hôpitaux, directeur
du Centre médico-psycho-pédagogique de Ste-Geneviève des Bois.

Auteur de *L'enfant-machine*, Balland 1986.

BERNARD MULDWORF

Société française : Tu indiques quelque part qu'il n'y a pas de psychanalyse marxiste, encore moins de position du parti en matière de psychanalyse. SF publie dans ce numéro le témoignage de Lucien Bonnafé à propos de l'article paru en 1949 dans la Nouvelle critique, sous le titre « la psychanalyse, idéologie réactionnaire ». Il manifestait pour le moins un « point de vue » appuyé à l'endroit de la psychanalyse. Comment analyse-t-on aujourd'hui les principales causes de l'hostilité des marxistes français de l'époque, vis-à-vis de la psychanalyse ?

Bernard Muldworf : Je pense qu'il faut se remettre dans le contexte de l'époque et ne pas ricaner perfidement comme le fait par exemple Elisabeth Roudinesco. C'est aussi bête, et aussi méchant que de reprocher à un homme d'avoir pissé au lit quand il était petit enfant. (C'était effectivement « l'enfance » du mouvement ouvrier et de la pensée marxiste dans un certain domaine de recherche, comme on le verra plus loin). Après la Révolution d'Octobre, qui a marqué une fracture historique essentielle, le mouvement ouvrier, sur le plan national, comme sur le plan international est passé par des moments difficiles, tragiques, dramatiques dont c'est aux historiens et aux anthropologues d'expliquer les causes. C'est l'acuité des luttes de classes qui est responsable de ces moments aigus de l'histoire et, la Commune de Paris en témoigne, les Versaillais, c'est-à-dire la bourgeoisie au pouvoir, ne font jamais de cadeau.

A cette époque, qui suivait de quelques années la fin de la guerre antihitlérienne, s'était produit un renversement d'alliances qui a conduit à ce qu'on a appelé la « guerre froide ». L'expression « rideau de fer » a été prononcée par Churchill, et l'URSS et les pays socialistes étaient — déjà — désignés comme l'ennemi principal. C'était l'époque où Maurice Thorez prononçait cette phrase décisive : « Jamais la France ne fera la guerre à l'Union soviétique ».

A cette époque-là, pleine de tensions et d'antagonismes, le parti remettait sur le chantier un problème complexe et difficile : celui des rapports de la politique et de la culture, de la politique

et de la science. C'est un problème immense, d'une actualité éternelle, qui faute de moyens théoriques appropriés a été réglé par un rabatement, une réduction au niveau du *primat du politique*. C'était donc l'époque de la « position du parti sur... ».

Le contexte politique aidant, le prestige acquis par l'Union soviétique par sa participation prépondérante dans la victoire sur les nazis, au prix de sacrifices inouïs (à peine plus de 20 ans après la Révolution d'Octobre) tout cet ensemble de considérations donnait grand crédit à tout ce qui venait de l'URSS. La prégnance du « modèle » était telle que tout ce qui venait de l'Union soviétique prenait un caractère exemplaire : films, littérature, science, etc. Ainsi les travaux de Pavlov et des pavloviens, ainsi les « découvertes » de Mitchourine et de Lyssenko, dans la même foulée l'« accouchement sans douleur » etc. etc. devenaient des « modèles » théoriques et pratiques dans le domaine de la psychologie, de la biologie, de l'obstétrique sans l'ombre d'une critique et, surtout, sans s'appuyer sur une recherche expérimentale ou clinique : ce qui prévalait, c'était les textes venus d'URSS, que certains camarades, ayant appris le russe par leurs propres moyens, s'échinaient à traduire à tour de bras.

La solidarité nécessaire avec le premier pays ayant tenté une expérience socialiste était réduite à une fidélité inconditionnelle et cette fidélité, au triple niveau politique, idéologique et scientifique permettait en quelque sorte au militant communiste une unité de la théorie et de la pratique, une unification intérieure exempte de toute contradiction, qui lui donnait une force morale inébranlable. Pour le psychiatre communiste, à la recherche d'une psychologie et d'une psychopathologie « matérialistes », le « pavlovisme » apportait la rigueur expérimentale et l'appareil notionnel qui paraissait le plus cohérent et le plus heuristique.

Des psychiatres comme Lucien Bonnafé, Louis Le Guillant, Sven Follin, etc., étaient engagés dans un énorme travail institutionnel, ce que Bonnafé a appelé le « désaliénisme », pour sortir de « l'asile » et du simple gardiennage des « fous ». Ce qui prévalait, c'était, au mieux, une conception « sociologique » de la

maladie mentale, bien que Le Guillant ait eu l'intuition de l'intérêt d'une étude biographique, et que Bonnafé, par sa fréquentation des surréalistes ait pressenti le caractère positif et créatif de la « folie ».

Quelques textes de G. Politzer servaient de référence à ces recherches, que le pavlovisme a plus ou moins châtées.

Le psychiatre communiste, en tant qu'intellectuel, réussissait ainsi, une unité intérieure absolue, au prix, bien entendu, de mutilations culturelles et individuelles dont il n'a pris conscience qu'après coup. C'est dans ce contexte culturel, idéologique et politique que s'inscrit l'attaque contre la psychanalyse.

Les psychiatres marxistes étaient à la recherche d'une « *psychothérapie rationnelle* », dont l'inspiration était plus ou moins politzérienne, mettant l'accent sur l'interaction entre histoire de la maladie et histoire du malade. (Un peu à la façon de L. Binswanger). Ils côtoyaient sans cesse la psychanalyse, mais ils la fuyaient comme la peste. (Comme le font d'ailleurs actuellement la plupart des psychiatres soviétiques). Mais l'approche de la psychothérapie était elle-même également marquée par le primat du politique. Ma thèse de *médecine* (entre 1955-57) sur « *l'histoire de la psychothérapie* » (qui m'a été suggérée par Le Guillant chez qui j'avais été interne et qui connaissait mon intérêt pour la psychothérapie), cette thèse se voulait ouvertement un instrument de défense et d'illustration de la psychothérapie française (P. Janet, Déjerine, Dubois de Berne, etc.) à une époque où l'on mettait l'accent sur l'idée de nation française, opposée à la construction européenne et à la CED (Communauté européenne de défense). Ainsi, lutte politique et lutte idéologique étaient confondues, au sein d'une recherche « scientifique » dont elles étaient les motivations essentielles. (En tout cas « manifeste », parce que mon « intérêt » pour la psychothérapie ne devait pas être complètement innocent).

Paradoxalement, cette thèse, qui devait être une arme contre la psychanalyse, une illustration du pavlovisme dans le cadre de la préparation psychoprophylactique à l'accouchement sans « douleur », d'une part, la pratique de la psychothérapie avec les imbrolios et les impasses transférentielles (avec leur retentissement au niveau personnel et affectif), d'autre part, la fréquentation de femmes enceintes (et non enceintes) avec les problèmes relatifs à la « féminité » et à la « sexualité » qui s'y trouvaient immanquablement impliqués, en plus, c'est tout cet ensemble de circonstances, externes et internes, qui m'a conduit à commencer une formation analytique (double paradoxe : je commençais une analyse personnelle, tout en étant contre la psychanalyse !).

Voilà pour l'aspect historico-événementiel, dont il serait malhonnête, et dangereux de s'épargner la mise en exergue. L'aspect théorique est lié à cette même problématique et politique. Le texte de référence était celui de G. Politzer « La fin de la psychanalyse », que nous avons tourné et retourné dans tous les sens. Il a été repris quand il s'est agi de faire le point à propos de la psychanalyse, selon la problématique du *statut politique de la science*.

C'est une problématique importante, que Michel Foucault a repris et dont il parle dans un entretien de la revue *l'Arc* (N° 70. 1977) qu'il formule sous les termes de « *rapport d'une science avec les structures politiques et économiques de la société* », et qu'il a cherché à résoudre dans son œuvre par l'utilisation de notions floues et épistémologiquement faibles comme « savoir » et « pouvoir ». Il a cherché à interroger le caractère de « régulation sociale » de certaines « sciences humaines », dont l'innocence et la sérénité ne sont pas toujours évidentes. (Mais sa démarche est peut-être un peu trop « gauchiste » et « nihiliste » ?).

Mais le rabattement au niveau du politique, a conduit à cette monstrosité épistémologique, « science bourgeoise - science prolétarienne ». Plutôt que de s'en tenir à des recherches empiriques pluralistes, c'est la lecture à travers une grille dogmatique qui a prévalu. (Et qui nous guette toujours malheureusement).

C'est le Comité central d'Argenteuil, en 1966, qui a mis un terme à cette notion réductrice et stérilisante, du « point de vue du parti sur ». D'un point de vue théorique, c'est une conception étroitement « sociologisante » du marxisme qui nous a fait manquer l'étude de l'individu, de l'individualité, et de la subjectivité. La VI^e thèse sur Feuerbach de Marx, que Lucien Sève a ultérieurement approfondie et développée, servait de caution à cette démarche réductrice. De plus, l'étude de la sexualité était complètement absente de notre horizon de recherche. (D'où notre incompréhension relative aux problèmes complexes de la contraception).

On peut aussi faire état, en passant, de la « résistance » de tout un chacun par rapport à la psychanalyse, « résistance » d'autant plus forte chez un communiste de cette époque qu'il avait une « conception du monde et de l'homme » sur mesure, une anthropologie totalisante, par rapport à laquelle l'anthropologie psychanalytique entraînait concurrence. En outre, l'engagement massif de la personnalité que nécessite l'engagement politique (comme il était compris alors) rendait encore plus difficile toute démarche personnelle de remise en question. Aussi, réduction « sociologisante » du marxisme, occultation de la subjectivité, négation frénétique de la sexualité (ce que l'on voit encore chez certains chercheurs soviétiques), tout cet ensemble de considérations poussait vers une condamnation de la psychanalyse, d'autant plus que les textes de Freud, avec leur connotation « biologisante » et « vitaliste » (ce qu'on avait cru voir à une lecture rapide et péjorative) ajoutait encore à cette hostilité.

Ainsi, le mouvement de sympathie de certains psychiatres communistes envers la psychanalyse, qui apportait un point de vue psychogénétique sur la maladie mentale (en contraste avec les conceptions grossièrement organicistes de l'époque) point de vue psychogénétique qui pouvait conduire à une prise en compte de la vie concrète du « malade », et de l'homme, le « drame » humain dont se prévalait G. Politzer, ce mouvement de sympathie s'est trouvé sapé à la base et certains psychiatres décontenancés et pris dans le désarroi, la solution de rechange du pavlovisme et de la « psychiatrie sociale » ne leur paraissant pas suffisante.

Paradoxalement (hélas !) le marxisme, au lieu d'être une méthodologie d'ouverture et de recherche, de libération intellectuelle et créatrice, était transformé en carcan castrateur.

Les « ismes » sont évidemment rassurants, mais à trop vouloir de sécurité, à trop vouloir s'appuyer sur un « maître à penser », à trop vouloir chercher une vérité absolue, une situation où le doute et les contradictions sont bannis, on tombe dans le rabâchage et la stérilité.

Pour terminer. Il faut prendre Freud très au sérieux, comme il est, en prenant en charge la complexité énorme de son œuvre.

L'argumentation selon laquelle il a emprunté ses concepts aux notions liées aux sciences de son époque (énergétique, biologie, etc.) est à la fois naïve et désobligeante pour Freud, qui n'était pas un imbécile, et qui, comme tout penseur d'envergure, a fait *travailler* ces notions pour les transformer dans le sens de sa problématique. Il y a tout un travail épistémologique à faire (comme celui commencé par P.L. Assoun) pour comprendre correctement la valeur des concepts et notions mises en œuvre par Freud.

Mais les textes de Freud ne sont pas la Bible. Un chercheur marxiste, à la *lumière de sa pratique*, en se méfiant de toute grille de lecture préétablie, peut développer un point de vue personnel sur la psychanalyse. La psychanalyse, comme toutes les « sciences sociales et humaines », comporte effectivement un enjeu idéologique dont on ne peut pas se désintéresser.

Certains camarades ont trouvé en Jacques Lacan leur « maître à penser ». C'est évidemment leur droit. Mais à ce propos, je dirais deux choses : 1) le « lacanisme » ne doit pas sournoisement s'instaurer « en point de vue officiel » sur... la psychanalyse ; 2) jusqu'à présent on ne m'a pas fourni la preuve du carac-

SUBJECTIVITÉ

tère plus « matérialiste » de l'œuvre de Lacan par rapport à celle de Freud. Par ailleurs, par un effet de mode, et d'intimidation médiatique, beaucoup de « gens » lisent Lacan avant d'avoir lu Freud, ou sans lire Freud du tout. (Toutes ces considérations n'enlèvent pas son intérêt ni sa valeur à l'œuvre considérable de J. Lacan).

A mon avis, pour éviter les errements et erreurs coûteuses du passé, il faut distinguer radicalement 3 niveaux : 1) *le politique* : où doit prévaloir l'unité de la pensée et l'unité de l'action (sous réserve d'un approfondissement de la notion de « centralisme démocratique »). 2) *Le théorique* : où l'on peut concevoir une pluralité de recherches marxistes dont la confrontation ne peut être qu'enrichissante. 3) *Le scientifique* : où le respect absolu et rigoureux du pluralisme est le seul gage de fécondité, avec cette idée centrale que la recherche scientifique ne s'arrête jamais.

S.F. : *Peut-on parler à ton avis d'un impact culturel de la psychanalyse dans notre société, et, si oui quels en sont les effets les plus importants dans la pratique sociale, les valeurs, l'idéologie ?*

B.M. Il y a une imprégnation culturelle certaine de la psychanalyse, dans les différents domaines de l'art : cinéma, peinture, littérature, etc. Il serait fastidieux de multiplier les exemples (et cela demanderait alors une étude plus poussée). Ce qu'il est intéressant de pointer, c'est l'imprégnation du discours commun qui véhicule des thèmes psychanalytiques dégradés, ce qui rend parfois difficile la conduite de la cure. Par ailleurs, la « pathologie » a changé, pour des raisons complexes, parmi lesquelles la dissémination de la psychanalyse. On rencontre plus rarement les grandes névroses classiques. Les « cas » sont plus atypiques, souvent à l'entrecroisement des problèmes du narcissisme et de l'identité.

Sur le plan des valeurs et de la morale, il est certain que la psychanalyse a participé à une certaine (mais tout à fait relative) « libération sexuelle » par une promotion du « désir » et du « plaisir ». Elle est aussi au principe d'une certaine forme de libération individuelle, avec toutes les limites et les ambiguïtés que cela comporte.

S.F. : *Comment envisages-tu les effets de la crise sur le niveau imaginaire des rapports de l'individu à la collectivité ?*

B.M. On peut dire schématiquement que la crise met à mal la rationalité, au bénéfice d'un imaginaire primitif et brut. Les guérisseurs, les mages, les gourous, etc. se multiplient, ainsi que des « thérapeutiques » au contenu incertain, à la limite du charlatanisme, alors que la psychanalyse, qui est en quelque sorte une prise en charge au rationnel par le patient de son imaginaire connaît une certaine crise (dont les causes sont plus multiples et plus complexes).

Par ailleurs, l'idée de la « fatalité » de la crise désarme les consciences, au bénéfice d'une certaine passivité et de la croyance à l'homme providentiel. Il y a une sorte de régression collective, que les militants syndicaux et politiques s'efforcent de colmater, mais l'individu vit dans une espèce d'impuissance, qui accroît son aliénation face aux forces du pouvoir qui le

dominent. L'imaginaire est ainsi nourri par des peurs : le chômage, l'énergie nucléaire, le Sida, etc. qui sont facilement exploitables par l'idéologie dominante.

Pour l'instant du moins, passivité et désespoir sont plus forts que l'espérance et la combativité. La représentation d'une société socialiste reste encore floue et incertaine, compte tenu de l'intoxication médiatique et des diverses difficultés rencontrées par les expériences socialistes actuelles.

L'individualisme prévaut sur l'esprit de solidarité, et le fait que les jeunes qui vivent en couple se marient peu et n'aspirent pas toujours à avoir des enfants souligne cette immersion de l'imaginaire dans l'angoisse et l'incertitude.

S.F. : *Dans ta contribution la plus récente (« servir deux maîtres à la fois ») que constitue ton livre, tu opposes le paradigme de la pratique militante (« pédagogique ») à la pratique de l'écoute et de l'interprétation analytiques. Comment caractériserais-tu cette autre pratique de « dévoilement » du réel qu'est la pratique de recherche ?*

B.M. Schématiquement on peut dire que la pratique militante fonctionne « à la pédagogie », et la pratique analytique fonctionne « à l'interprétation ». En fait, les choses sont beaucoup plus compliquées. Le militant (marxiste) pratique une opération de « dévoilement », puisqu'il met à nu les rouages de la société capitaliste, notamment les luttes de classes, que l'idéologie dominante s'emploie à masquer. Mais, en même temps, il procède par inculcation, démonstration, persuasion, il fait une sorte de « psychothérapie directive » et non pas une analyse des résistances. Le « mot d'ordre » approprié constitue-t-il une forme d'« analyse des résistances ». Je n'en suis pas sûr. Pour l'instant, je réfléchis sur ce problème et je ne peux qu'essayer de le formuler.

La pratique de recherche constitue bien une sorte de « dévoilement » du réel. Mais c'est là une vérité de La Palice. Marx a bien noté que si la réalité profonde des choses apparaissait à l'œil nu, il n'y aurait pas besoin de science.

Ce qui me soucie (et je pense que nous avons tous cette même préoccupation), c'est comment se faire comprendre des gens. La difficulté que nous avons à nous faire entendre ne tient pas seulement à la manipulation médiatique et à la prégnance de l'idéologie dominante. Les « résistances » sont résistances au changement, elles sont constitutives de la formation de l'être humain qui est tirailé par des forces de régression et l'insertion dans un monde de contradictions et de luttes.

L'idéologie dominante renforce les tendances régressives à la fois par la déculturation (la niaiserie de la télé par exemple) et en renforçant les peurs obscures et irrationnelles. (Ce en quoi excelle Le Pen et ses acolytes). Ce qui fait problème, c'est que le simple appel à la rationalité n'est pas suffisant et que quand on dit que « les masses font, ou feront leur expérience », il n'est pas toujours sûr qu'elles en tirent la leçon positive que nous souhaitons. C'est à nous de les aider, c'est notre rôle de « parti d'avant-garde », mais c'est une fonction très complexe qui doit être en mesure de tenir compte à la fois du réel et de l'imaginaire.

CLAUDE ALLARD

SF : *Tu écris quelque part dans ton livre que « comme l'ouvrier au sein du corps productif se sent persécuté par la machine, dépersonnalisé dans son corps et son esprit, le schizophrène verbalise sa mise sous influence au sein du corps social ». Ceci peut paraître une analogie forcée puisque, parler de dépersonnalisation schizophrénique à propos du travail répétitif, standardisé, ne correspond fort heureusement ni à l'expérience clinique, ni à l'expérience commune. Pourtant, j'ai le sentiment que cette remarque procède d'une intuition importante sur l'unicité des processus subjectifs humains. Peux-tu développer ce point ?*

Claude Allard : Il se trouve que dans la première version de mon manuscrit j'avais écrit un long développement, préambule à l'enfant-machine. Il s'agissait non pas de 40 pages comme dans la version définitive mais de 120 pages que j'ai dû mettre de côté ! Et je suis prêt à les republier sous une forme ou sous une autre. Ainsi, j'avais prudemment en tentant de démontrer palier après palier comment il y a *identité* de nature entre l'aliénation de l'ouvrier taylorisé et le délirant mécanique. Ce que je prenais au départ de ma réflexion pour une simple analogie, devenait plus qu'une allégation, c'était une seule et même chose prenant deux aspects différents.

Trois mots-clefs de la psychopathologie se trouvent engagés (identification projective, clivage, morcellement) dans les deux processus, l'un se développant dans le corps productif, l'autre dans le corps social intériorisé, c'est-à-dire l'image du corps du psychotique.

(Je rappelle pour mémoire que les travaux de Collomb ont démontré que le développement considérable de la schizophrénie à Dakar provenait essentiellement de la destructuration du corps familial et social sénégalais dû au développement économique et aux nouvelles normes de civilisation « européennes », c'est-à-dire celle du néocolonialisme comme structure économique, et celle de la société de consommation comme mode de distribution).

Pour ma part, j'avais constaté qu'au cours du XIX^e siècle, pendant la période manufacturière puis la mise en place de la fabrique et donc avant le taylorisme, se développe le morcellement et la déréalisation du travail et sa conséquence, selon Marx, c'est-à-dire la fétichisation de la marchandise, mais également l'aliénation non seulement dans l'exploitation mais dans l'identité de l'homme lui-même (*Manuscrits de 1844*).

Dans l'idéologie et les productions inconscientes comme la pathologie ou les œuvres d'art, que constate-t-on ?

1. La mécanique et la nature mécanique du psychisme humain restent inexplorés et identifiés comme rapports de production.

— Les représentations du « double », c'est-à-dire les projections humaines, alimentant l'idée religieuse exerçant un « démenti à la mort » selon Freud, se mécanisent : la métaphysique alchimique prend une organisation scientifique et de plus en plus mécanique. Frankenstein, le Golem, le Joueur d'échecs de Poe, puis plus tardivement Erehwin, l'Eve future, Pinocchio et l'éléphant à vapeur de Verne, suivent des héros imaginaires qui représentent une doublure humaine qui se mécanise et s'automatise complètement. Ce sont les ancêtres imaginaires du robot qui naîtra plus tard avec le taylorisme.

— L'usage de métaphores mécaniques envahit le langage courant et inverse ses signifiants.

— La science des aliénistes de l'époque tente de se rationaliser avec l'idée de dégénérescence se constituant sur des « fabriques d'aliénés » : les asiles. Ils inventèrent un très intéressant modèle clinique, celui d'« automate ambulatoire ».

— Avec Janet, puis Freud, recule l'obscurantisme mécaniste, on découvre le champ de l'inconscient. Mais malheureusement, par manque d'autres repères, c'est Freud lui-même qui métaphorise l'inconscient en mécanismes psychiques. (Cf. Lacan *Séminaire*, livre III). Tardivement il y reviendra car la psychose

tient le coup et la psychiatrie infantile le bouscule un peu (Mélanie Klein).

(Ainsi, une compréhension topique moderne de l'inconscient ne peut plus reculer devant un « retour au corps » cf. Dolto, Sami-Ali, etc.).

2. Ainsi, par l'intermédiaire de l'idéologie véhiculée par un nouveau langage mécanisé, la science psychiatrique de l'époque dissèque le mental en entités mécaniques. Dans le champ culturel tout entier cette projection réductrice du corps humain, ce double imaginaire devient idéalisé et l'objet d'identification partielle pour la psychose.

3. C'est pourquoi se retrouvent historiquement représentés trois types du double vers les années 1920 ;

— l'idéal du corps de l'homme réel aliéné par l'homme de fer et la grande guerre ;

— sa représentation métaphorique : les robots dans Rur, qui pose déjà la question des « seuils » du développement scientifique et technique ;

— sa représentation psychiatrique : l'automatisme mental de De Clérambault qui s'oppose à la psychopathologie des psychoses qu'inspire à Tausk le délire de l'appareil à influencer de la schizophrénie ;

— une métapsychologie freudienne qui réduit l'image du corps à sa métaphore thermodynamique.

Tout ceci est partiellement résumé, mais comme tu peux le constater, ce que j'affirme repose sur une analyse que je propose de lire à qui le souhaite. La différence d'observation entre Freud et De Clérambault tient à leurs lieux respectifs d'observation. L'asile est devenu une usine à soigner et à expérimenter.

Son modèle *institutionnel* ne diffère guère de celui de l'entreprise de production. Cet « appareil idéologique » au même titre que la « firme » va mouler les comportements à l'image de son organisation paramilitaire.

L'analyse tire ses sources de l'exercice libéral en ville et touche en particulier une classe sociale plus élevée culturellement, il est donc logique d'y retrouver plus facilement une représentation métaphysique du corps-machine en regard avec l'éducation du « corps dressé ». (Voir le père de Schreiber).

Ainsi, dans tous les cas, la représentation mécanique du corps est une projection marquée idéologiquement par l'exploitation capitaliste issue des rapports de production. Elle représente également un « modèle identificatoire » pour l'organisation du psychisme humain en cas de carences de soins narcissisants du corps propre de l'enfant.

SF : *Ton livre est traversé par une réflexion théorique sur le corps productif. Tu montres à ce propos que si l'on parle des individus réels, il ne faut pas envisager seulement ce qui se passe immédiatement au travail, mais aussi dans tous les aspects de la vie des individus, dès les premiers apprentissages, par exemple infiltrés par des logiques de fonctionnalité et d'utilisation du corps, etc.*

Quel peut être, à ton avis, l'apport de la recherche marxiste dans ce domaine ?

Claude Allard : La recherche marxiste dans sa richesse pluridisciplinaire est à mon sens irremplaçable par l'introduction fondamentale d'une dialectique entre production et forme de socialisation, par l'analyse du procès historique et ses reproductions en stades. Actuellement, elle se heurte à certains obstacles :
— la multiplication de publications dans tous les domaines demande une analyse, articulation critique des données publiées et donne d'énormes moyens pour l'humanisme scientifique ;
— un certain nombre de lieux de cette recherche sont restés trop à l'ombre. J'ai cité le corps, je cite encore la famille.

Notamment la quasi absence de réflexion critique sur la notion de « consommation » comme moyen idéologique de transition

SUBJECTIVITÉ

de valeurs culturellement réactionnaires est liée sur une vision trop réductrice de : en avoir ou pas. Electoralisme d'une époque peut-être ? Ce qui fait que nous devons maintenant rattraper ce retard et peut-être mieux affirmer ou rechercher ce que pour nous « mieux être » veut dire.

Ainsi, la difficulté est d'être présent sur tous les terrains d'action-recherche pour y faire connaître l'apport original d'une véritable pensée marxiste, celle qui ne demande qu'à foisonner mais qui ne peut que trop souvent rester dans le silence. De nombreux chercheurs de valeur se sont éloignés de nous parce que le parti n'a pas su laisser toute la place pour qu'ils s'y expriment. C'est ainsi que prendre position sur des questions morales aussi importantes que celle des droits des enfants, même si cela est tardif, ne peut qu'être un élément de rassemblement original.

Nous seuls pouvons faire le lien et affirmer de concert qu'organiser la guerre des étoiles est aussi criminel que d'oublier des enfants seuls devant leur petit écran.

Le corps en général et le corps de l'enfant en particulier est un lieu d'expérience particulièrement fragile et en même temps d'une richesse extraordinaire. Allons-nous laisser se dérouler des expériences comme celle des surstimulations comportementales sans réagir ?

Les lieux de connaissance et de pratiques existent ; des chercheurs d'expérience qui réfléchissent aussi. Ce qu'il faudrait développer c'est une véritable anthropologie de la modernité permettant de développer l'idée des seuils. Et pour cela, peut-être mieux mettre en valeur tout ce qui se formule dans notre mouvance, sous forme d'ateliers de recherches pluridisciplinaires.

SF : *Tu abordes les aspects technologiques de l'emprise des logiques sociales, et en particulier celle des logiques économiques sur les sujets. Tu montres en particulier qu'il y a des seuils technologiques marquants, notamment dans l'histoire contemporaine. Pourtant, la production ne se résume bien sûr pas au travail dans ses aspects techniques. C'est aussi la production de richesses sociales. Comment envisages-tu l'efficacité de la symbolique économique marchande dans le champ de la subjectivité (la manière dont l'individu se fabrique des buts à ses actions, par exemple, dont il se pense comme un sujet de processus sociaux, etc.) ?*

Claude Allard : Rien que cette question demanderait un livre entier pour y répondre. Au stade actuel, il y a modélisation de masse en ce qui concerne les comportements culturels et de consommation. De plus en plus, le développement des moyens techniques envahit notre intimité et prend la place de ce que les rapports sociaux élémentaires avaient d'humain (ils permettaient par là que le langage et l'échange se « convivent »). Nous sommes devenus « prothèses » par notre « cadre de vie » qui prend d'autant plus d'importance que les rapports sociaux traditionnels humanisés sont désorganisés par la société actuelle.

La place de l'individu se trouve considérablement renforcée dans ses capacités d'action sur le réel comme dans celles de produire sur le plan imaginaire. Ses moyens d'expression se trouvent démultipliés. Mais par contre, les conditions élémentaires pour le développement d'une personnalité narcissique-

ment saine s'appauvrissent d'autant qu'elles deviennent des stéréotypes de comportement induit. L'individu demain sera-t-il un « cerveau flottant » sur un « corps futile » ? Je ne le souhaite pas, mais je le redoute. Le langage, quel que soit le lieu ou le temps sera toujours préexistant dans les expériences culturelles premières de l'enfant, mais son investissement dépend surtout du cadre interactif et développé par l'expérience première des corps et de leur charge affective. Or cela demande une autre organisation sociale et familiale. Le salariat parental pour élever les enfants par exemple.

L'efficacité symbolique dépend donc essentiellement de la congruence du mot avec l'expérience du corps.

Ceci peut en effet être producteur de paradoxes intéressants.

SF : *Tu abordes la question des « droits des enfants ». Est-ce une affaire domestique ? Une affaire politique ? Une question qui se joue dans ces deux espaces à la fois ? N'y a-t-il pas avec l'émergence d'une question comme celle-là un bougé significatif dans la manière d'envisager le champ du « politique » ?*

Claude Allard : Les « droits des enfants » constituent une question d'actualité qui repose sur des considérations philosophiques qui sont les nôtres en tant que marxistes. Nous devons les analyser effectivement en terme « d'anatomie politique » à la Foucault. Car l'idéologie est devenue d'autant plus diffuse qu'elle se véhicule par tous les moyens de la consommation comme celle des pratiques qui se développent culturellement. Pour moi, le « politique » n'est que la manifestation du rapport des forces idéologiques qui s'affrontent. Prendre position est inévitable. Le développement scientifique et technique actuel entraîne de telles perversions, de tels dangers pour l'intégrité des individus comme dans l'informatique par exemple... Parce qu'il donne d'énormes moyens de diffusions et de normalisations des idées, il atteint un seuil où les gens prennent conscience qu'il peut être mis au service du politique exclusivement. Mais les tenants du capitalisme maîtrisent-ils eux-mêmes le développement scientifique et technique ? J'en doute, mais le risque est qu'ils s'en servent à d'autres fins, avec d'autres moyens comme la manipulation génétique ou la neurobiologie comportementale par exemple.

Ainsi, « les droits des enfants » touchent à la fois les domaines politiques, directement éducatifs. Ils sont posés de façon nouvelle parce que le développement scientifique ne doit pas seulement asseoir un nouveau développement du capitalisme mais servir véritablement de moyen d'émancipation à la servitude humaine.

1. Claude Allard, *L'enfant-machine*, Ed. Balland, 285 p., 1987.

2. H. Collomb, psychiatrie militaire à l'Hôpital de Fann, près de Dakar, a constitué une équipe de psychiatres, psychologues, psychanalyste, ethnologue d'où est né ce qu'on appelle parfois l'Ecole de Dakar : une des premières tentatives systématiques pour comprendre la pathologie mentale dans la spécificité d'une culture « non occidentale ». La plupart de ses travaux ont été publiés dans les années 1960, dans la revue *Psychopathologie africaine*.

L'AUDIOVISUEL FRANÇAIS ECLATE : QUELLES PERSPECTIVES

Pierre Musso, chercheur en communication n'est pas un inconnu des lecteurs de Société française qui avaient déjà apprécié ses réflexions dans notre dossier du n° 20 paru en 1986. Nous publions ci-dessous l'intervention liminaire prononcée par l'auteur aux secondes Rencontres d'Aubervilliers sur l'audiovisuel, en avril 1987.

Le nouveau paysage audiovisuel français¹ répond aujourd'hui à l'injonction lancée début 1986 par un conseiller du premier ministre : « Il faut cesser de rêver ». Dans son ouvrage intitulé *La guerre des images*, José Frèches ajoutait : « Le nouveau paysage de la communication devra tôt ou tard s'organiser autour de 3 ou 4 grands groupes multimédias auxquels reviendra la défense de nos couleurs dans la guerre des images, en liaison avec des firmes européennes. Au niveau local, quelques fenêtres de programmes très spécifiques pourront être insérées dans des programmes fournis par des centrales d'achat ».

Et pourtant on croirait rêver à voir avec quelle rapidité la marchandisation envahit le secteur de la communication. Le processus de déréglementation nous enfermerait dans le choix binaire entre la soumission brutale aux lois économiques du marché devenu mondial et le réalisme d'une adaptation négociée à cette fatalité des temps modernes. L'idée même d'une alternative élaborée à partir d'un débat sur l'avenir du service public est évacuée. Le service public serait « hors la loi », comme on a dit du théâtre qu'il se fait hors les murs ; mais effectivement, le mot service public est sorti de la loi du 30 septembre 1986 sur la communication ; et dans les faits, le service public devrait camper hors la loi du marché qui régulerait désormais la communication. Parce que l'autorégulation marchande se suffirait à elle-même par les vertus de la « main invisible », la communication n'aurait nul besoin de régulation, et surtout pas celle du service public. Ainsi la dérégulation permettrait le passage de la régulation à l'autorégulation. La réflexion critique et innovante sur le service public serait dépassée, parce que tout aussi archaïque que son objet.

Pour sortir de l'enfermement du débat dans un pseudo affrontement entre les modernes entrepreneurs à la

conquête du marché des images et les nostalgiques de la « belle époque » du monopole public, il est urgent de repenser la notion de service public, voire d'espace public, dans le secteur de la communication pour l'adapter aux réalités nouvelles.

Il y a un effort d'innovation, de création semble-t-il, pour construire dans des rencontres et des pratiques, y compris individuelles, une approche nouvelle du service public, de son organisation et de ses missions. A défaut, la déréglementation, c'est-à-dire à la fois la marchandisation et l'internationalisation, imposera ses contraintes au secteur.

Le service public de la radio-télévision française a été étouffé par les tutelles politiques et financières de l'Etat : ainsi a été empêchée l'émergence d'un véritable service public, autonome et pluraliste. Des éléments de cette conception ont fonctionné et constituent autant de réussites et d'atouts qui demeurent, notamment la production d'œuvres originales de qualité. Mais les tendances qui ont dominé furent, d'une part, la réduction de l'information à un outil de contrôle voire de formation de l'opinion publique — il suffit de se rappeler « la Voix de la France » de l'époque gaullienne — et, d'autre part, la course à l'audience et aux recettes publicitaires, c'est-à-dire à la privatisation progressive de la gestion du service public, accentuée par la mise en concurrence interne après l'éclatement de l'ORTF en 1974.

Autrement dit, le service public de la radio-télévision a été instrumentalisé ; il y a là une espèce d'aliénation qui fait que le pouvoir et l'argent considèrent la télévision comme une chose et non comme un rapport social, ou plutôt transforment ce rapport en leur chose.

Parce que la réalité et la fiction sont imbriquées à la télévision — Aragon parlait de ce « porte-manteaux à

deux têtes » — c'est bien la mémoire, les images et l'imaginaire de chacun et d'une nation qui sont en jeu. Au-delà du média et du récepteur, c'est le rapport de soi à soi et de soi aux autres qui est mis en scène : le réduire à une chose est bien la condition de sa manipulation ou de sa marchandisation.

Sous la tutelle croisée du pouvoir et de l'argent, une conception neuve du service public n'a pu émerger. C'est une forme de service public identifiée au secteur public et au monopole d'Etat qui est en crise aujourd'hui, y compris sous la critique du mouvement social lui-même à partir de la fin des années 60. En l'absence d'alternative, ont pris place les intérêts économiques, c'est-à-dire financiers et publicitaires, spécialistes de cette économie des biens immatériels, voire symboliques.

La télévision commerciale a pris le relais de la privatisation interne du service public, d'abord par encerclement avec Canal Plus, puis au nom du « local », avec la 5 et la 6 et, aujourd'hui, frontalement par la privatisation de TF1.

Au pluralisme absent dans l'institution de service public a répondu la pluralité des institutions concurrentes, dans, puis hors, le service public.

En l'espace de quelques années, la France passe d'un système de télévision publique avec trois chaînes généralistes (c'est-à-dire dont le programme n'est pas spécialisé) dont une à vocation régionale, à un système dans lequel le secteur public est réduit à deux chaînes face à une chaîne thématique : Canal Plus, et surtout trois chaînes généralistes privées : TF1, la 5 et la 6.

Notre système de télévision vient de basculer d'un extrême à l'autre : à l'exclusivité du secteur public se substitue la domination des télévisions commerciales. Inversion spectaculaire en Europe de l'Ouest : la France se rapproche brusquement du modèle nord-américain dont elle était le plus éloignée, c'est-à-dire un système marchand dans lequel survit avec difficulté un réseau public marginalisé. Même l'Italie qui faisait figure d'éclaircieur dans le domaine de la dérégulation audiovisuelle est dépassée : non seulement le processus italien dure depuis 13 ans déjà sans être encore achevé, mais un partage s'est établi par ajustements successifs entre la RAI et le quasi monopole de Berlusconi. En Italie, les télévisions commerciales nationales n'ont toujours pas le droit de s'interconnecter, c'est-à-dire de faire du direct, donc des journaux télévisés et certaines retransmissions sportives ; une centaine de télévisions locales arrivent quand même à vivre, même dans la fragilité.

En France, la force des choix idéologiques appuyés par l'Etat semble venir, en compensation, des capacités industrielles insuffisantes de certains groupes qui n'ont pas su — comme Hachette — développer une stratégie multimédias à l'échelle internationale. Ainsi s'éclaire semble-t-il, d'un jour nouveau, la privatisation de TF1.

Je voudrais présenter deux séries de réflexions : la première sur le nouveau paysage de la communication et son évolution probable, compte tenu des logiques économiques des acteurs ; la seconde sur la responsabilité publique et nationale en matière de communication.

Le nouveau paysage audiovisuel et son évolution

Il faut rassembler les divers éléments pour tenter de recomposer les logiques qui vont réguler ce secteur puisque la cohérence antérieure a été déstructurée. Ce que nous vivons, c'est un moment de décomposition et de recomposition durant lequel vont surgir tous les déséquilibres et toutes les contradictions entre les différents acteurs de la communication.

Premier élément

La privatisation de TF1 marque une étape décisive dans l'affaiblissement du service public. Il s'agit de la première chaîne publique de télévision à être privatisée dans le monde. Le choix de TF1 s'explique dans une logique marchande, car elle dispose de la plus forte audience avec en moyenne 38 à 40 % des téléspectateurs, ce qui permettait de couvrir déjà plus de 60 % des recettes grâce à la publicité en 1986. Cette année 87, les résultats du premier semestre montrent que la totalité des coûts pourra être couverte par la seule publicité, avec 3,6 milliards de francs de recettes brutes sur l'année. D'emblée, TF1 se présente en équilibre financier, alors qu'il faut plusieurs années à une nouvelle chaîne de télévision généraliste, pour l'atteindre : ainsi RTL Lorraine mit 19 ans pour y parvenir et TMC est toujours très déficitaire. TF1 privée n'a pas un tel handicap et dispose ainsi de la taille pour occuper une place au niveau européen parmi les quelques groupes de diffuseurs qui se partageront le marché.

Créer une société d'exploitation *ex nihilo* aurait été très difficile alors que TF1 dispose déjà d'une image de marque, de qualifications diverses, d'un stock de programmes ainsi que d'un réseau de diffusion de grande qualité technique. Toutes les expériences nationales dans le monde montrent que ne peuvent coexister durablement que 3 ou 4 chaînes nationales généralistes : cela est vrai, y compris aux Etats-Unis.

L'Europe audiovisuelle elle-même ne devrait pas échapper à cette règle : c'est pourquoi les repreneurs de TF1 espèrent être dans ce petit club des diffuseurs européens. C'est une stratégie économique qui conduit paradoxalement l'Etat libéral à mettre lui-même dans la compétition un groupe à base française.

La candidature de Bouygues illustre bien la banalisation du champ de communication comme simple lieu d'investissement dont la sélection est liée aux taux de rentabilité escomptés par rapport à d'autres secteurs d'activité, voire au marché financier. La surface financière des groupes est un élément déterminant révélant que l'exploitation d'une télévision est une entreprise réservée au « mieux disant financier » car les coûts sont élevés — 50 à 100 fois plus cher qu'une radio de taille comparable — du fait des programmes notamment. Dès lors, les stratégies financières risquent de l'emporter sur les choix de production de programmes, en stimulant l'achat ou les productions « bas de gamme » peu onéreuses, comme certaines émissions de plateau.

Deuxième élément :

La réattribution des concessions des 5^e et 6^e chaînes fait apparaître aussi le poids des partenaires financiers : 37 %

du capital de la 5 et 40 % de celui de Métropole 6. Aux côtés des financiers, apparaissent dans les deux cas un opérateur étranger pour les programmes, Berlusconi sur la 5 et la CLT sur la 6, et un groupe français opérant jusque là dans d'autres secteurs : la presse avec Hersant, la Lyonnaise des Eaux dans les réseaux urbains et plus récemment les réseaux câblés. Donc la volonté pour ces partenaires français de se diversifier.

La 5^e chaîne fait coexister le groupe Hersant pour l'information et le groupe Berlusconi pour les programmes, mettant en synergie deux stratégies : la première multimédias presse-radio-TV centrée sur l'information et la couverture régionale ; la seconde de programmeur de télévision à l'échelle européenne, voire mondiale, puisque Berlusconi est déjà implanté au Canada et qu'il espère pénétrer en Amérique latine à partir de produits réalisés en Espagne. Dans le partage mondial du marché des programmes détenu à 70 % par les Etats-Unis, Berlusconi espère offrir la variété européenne produite localement contre la telenovela brésilienne, le dessin animé japonais ou la série nord-américaine. Est-ce la « pizzalternative » au *Burger King* américain (E. Stein) ?

La 6^e chaîne voit coexister aux côtés des financiers, deux opérateurs : la Lyonnaise chargée du réseau câblé parisien et la CLT surnommée le « petit géant d'Europe » car elle est le seul groupe de médias en Europe dont les capitaux sont d'origine multinationale : la CLT est surtout forte de ses actionnaires avec Havas, la banque Paribas, Moët-Hennessy, Rothschild et surtout la Compagnie Bruxelles-Lambert qui détient 54 % de son capital, transformant ainsi la CLT en un maillon du groupe Bruxelles-Lambert dont les actionnaires sont des banques américaines spécialisées dans la communication. La CLT, comme Berlusconi, est avant tout un diffuseur de programmes de télévision.

Il est intéressant de comparer les deux exploitants de la 5 et la 6 : dans les deux cas, l'opérateur est étranger, indiquant que la dérégulation entraîne une ouverture réciproque des marchés nationaux : le repreneur français de TF1 devrait « logiquement » trouver la même ouverture sur les autres marchés nationaux en Europe.

Dans la 6^e chaîne, la stratégie multiréseaux émerge avec la CLT qui souhaite depuis longtemps accéder à un canal de satellite et la Lyonnaise des Eaux exploitante de réseaux câblés ; ainsi se dessine une configuration de nouveaux réseaux de communication à l'échelle européenne composés de plaques régionales telle Paris, dans un espace européen intégré. Dans les télécommunications déjà, les téléports rendraient possibles une structuration comparable avec des zones réservées aux entreprises et reliées à l'échelle internationale par les satellites de communication.

Déjà les réseaux multivilles de la 5 et de la 6 sont organisés à partir des bassins de population à forte densité en zone urbaine, pour collecter les recettes publicitaires, et connectés par le satellite « Telecom 1 ». Il y a donc à la fois des stratégies de diversification multimédias et multiréseaux qui s'opèrent simultanément.

Evidemment, on observe également des partages politiques à l'intérieur de ces conglomérats, montrant que les partages économiques n'excluent pas ce que l'Italie appelle la *lottizzazione*, c'est-à-dire le partage de l'espace

audiovisuel entre courants politiques dominants. Une tutelle ne chasse pas l'autre : la marchandisation n'exclut pas le contrôle.

Autres éléments de transformation du paysage

Le changement du statut et surtout des ressources financières de TDF, de la SFP et de l'INA, du fait de la privatisation de TF1 ; mais aussi l'abandon du plan câble de 1982, les interrogations sur les satellites de télédiffusion directe de TDF 1 et 2. De façon plus fondamentale encore, la déréglementation des télécommunications va commencer. La CNCL aura pour tâche principale, une fois achevé (? !) l'audiovisuel, de s'intéresser aux télécommunications. Concrètement, la DGT sera mise en concurrence pour l'exploitation de réseaux de communication, y compris avec TDF ; donc pourront se former des réseaux privés internationaux, comme le font déjà pour les données, le *Financial Times* ou la *Wall Street Journal*, pour ne citer que des groupes de presse.

La maîtrise de ces réseaux est un enjeu économique et stratégique, voire militaire, conjoint à celui de l'identité culturelle propre à la production de programmes audiovisuels : la question « qui produit quoi ? » ne se dissocie plus de « qui contrôle quels réseaux ? ».

Rappelons brièvement que la dérégulation audiovisuelle part simultanément du local et de l'international pour mettre en cause le niveau national : en Italie, les réseaux de Berlusconi se sont constitués à partir de télévisions locales ; en France, l'ouverture de l'hertzien s'est faite au nom des radios puis des télé « locales »...

La déréglementation affecte à la fois les supports et les images, les sons et les données : la visibilité des images et des écrans ne doit pas cacher l'invisibilité des réseaux. La diffusion de programmes distractifs et éducatifs risque d'être moins importante du simple point de vue économique, que les transmissions pour les besoins des entreprises ou des militaires. Il convient donc de parler de nouveau paysage de la communication française et pas seulement de paysage audiovisuel.

Le mode de fonctionnement de la télévision commerciale et les expériences étrangères permettent de prévoir quelques grandes tendances de l'évolution de ce paysage. Les logiques qui vont le former sont complexes et les stratégies des acteurs multiples : il est difficile de maîtriser le processus et même d'identifier tous les enjeux. C'est la raison pour laquelle on entre dans une période de turbulences et de déséquilibres comme l'Italie la vit depuis 1974, avec le risque de ce que nos amis italiens appellent « l'ingouvernabilité » du processus hors les lois du marché. Pour se limiter à la télévision, trois tendances déjà en œuvre ne pourront que s'accroître : la réduction du secteur public, avec des menaces croissantes sur FR3, plus fragile car ses charges sont élevées du fait de son réseau régional et dont l'audience et les recettes publicitaires sont plus faibles déjà que la 5^e chaîne, si l'on rapporte l'audience de la 5 à tout le territoire (environ 15 %).

Un deuxième facteur d'affaiblissement du secteur public risque d'être lié à la perception de la redevance : non seulement elle a diminué en montant nominal, mais ce que l'on appelle « l'effet de parc » s'épuise avec un fort taux d'équipement des foyers et une colorisation qui se

ralentit. L'apparente gratuité de la télévision commerciale — en fait le téléspectateur la finance en tant que consommateur — peut alimenter des réticences dans le paiement de la redevance perçue comme un impôt. Le Parti radical italien avait même lancé, à une époque, une campagne de boycott de la redevance.

La publicité quant à elle va devenir le « nerf de la guerre » des images en France. Rappelons quelques caractéristiques de ce marché : les investissements publicitaires représentent environ 1 % du PIB, soit 44 milliards de francs environ en 1986. C'est déjà un taux assez élevé comparé à celui de la RFA, comparable à celui du Japon, mais inférieur à celui des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne. De ces investissements publicitaires, 60 % environ sont affectés aux médias, c'est-à-dire la presse, la radio, la TV, l'affichage et le cinéma. La télévision capte déjà plus de 18 % des recettes affectées aux médias ; même si l'enveloppe globale va augmenter dans les années à venir, la part de la TV passera, selon la plupart des estimations, de 18 à environ 30 %. Des déséquilibres vont se produire sur le marché publicitaire, donc sur les recettes des autres médias, notamment l'affichage et la radio, mais aussi une partie de la presse.

On invoque souvent la croissance du marché publicitaire italien qui aurait profité à tous les supports, y compris à la presse ; mais lorsque la dérégulation audiovisuelle a démarré en 1974, le rapport au PIB des investissements publicitaires dans les médias s'élevait à 0,3 % et n'atteint aujourd'hui que 0,55 %. La France part à un niveau beaucoup plus élevé : les déséquilibres seront d'autant plus graves, y compris entre les télévisions elles-mêmes, du fait de la course à l'audience, c'est-à-dire aux recettes publicitaires.

Des cinq chaînes généralistes existant actuellement, une ou deux seront à terme marginalisées, donc exclues, tant les coûts sont élevés et la montée en charge très lente. Or, les taux actuels d'audience sont un élément décisif : 38-40 % à TF1, 35-38 % à Antenne 2, 10-12 % à FR3, 7-8 % à la 5 sur sa zone de couverture beaucoup plus étroite, le reste à Canal Plus, la 6, TMC, RTL-Lorraine.

Au-delà de ces quelques tendances qui sont déjà inscrites dans le paysage, il faut éclairer la logique économique de la télévision commerciale. C'est une entreprise, mais d'un type particulier : d'abord, le « ticket d'entrée » est élevé — 1,5 à 2 milliards pour une chaîne nationale généraliste. Ensuite la télévision commerciale est une espèce de machine qui échange des programmes contre de l'audience. Or, 70 à 80 % de ses coûts sont ceux des programmes et près de 100 % de ses recettes, la publicité. L'exploitation de la télévision consiste dans cet échange des programmes contre de la publicité, ou l'inverse. La télévision vend à l'annonceur une part du public, la garantie d'un nombre de téléspectateurs : ce que les professionnels appellent le « coût aux mille » téléspectateurs. Le programme est un intermédiaire dans cet échange entre l'espace du public et celui de la publicité : le programme devient un support pour la publicité qui, en retour, le finance. Il y a circulation de biens immatériels : le produit-image s'échange contre l'image d'un produit, le public contre la publicité. Ce qui est intéressant dans ce circuit public — publicité — financement — programmes — public, c'est le circuit lui-même, c'est-à-dire la rapidité de la rotation des éléments qui le composent. Il met en lumière l'intérêt du regroupement pour sa gestion, de financiers, d'un opérateur et d'une régie publicitaire

intégrés. Pour accélérer la rotation de ce circuit, le meilleur moyen est d'augmenter le nombre d'heures diffusées.

Un autre aspect à souligner de l'économie de la télévision est le caractère unique du produit, le programme : une fois réalisé, il est intéressant pour sa rentabilité, d'élargir sa zone de diffusion et sa durée de vie. D'où l'intérêt d'élargir les marchés de diffusion pour les pays dont la capacité de production est forte. Le danger ici est celui d'un déséquilibre profond entre production et consommation de programmes : un programme acheté peut coûter 10 fois moins cher qu'un programme produit, par exemple une série. Mais certaines productions de plateau, comme les jeux ou les variétés, peuvent coûter encore moins cher. D'où la stratégie du groupe Berlusconi mélangeant achat de programmes pour les séries et les fictions et production locale pour les variétés et les jeux, avec l'effet d'annonce d'un pourcentage élevé de production.

Enfin, un dernier aspect que je souligne brièvement est l'augmentation sensible du nombre des messages publicitaires avec une forte concentration durant le *prime time* de 19 heures 30 à 22 heures 30, car l'audience est la plus forte et que 80 % des recettes publicitaires des chaînes généralistes se réalisent à ce moment-là. Or, TF1 privatisée va devoir, pour collecter 4 milliards de recettes brutes environ de publicité par an, diffuser environ une heure quotidienne de messages publicitaires. Le journal *Le Monde* parlait même de 80 mn.

L'essentiel de ces spots, 40 à 50 minutes environ, sera concentré durant le *prime time* ; d'où la possibilité offerte par le cahier des charges de pouvoir réaliser 15 mn de publicité durant une heure. Les écrans des téléspectateurs risquent fort de présenter « la guerre des images » tous les soirs, dans une alternance de programmes morcelés et de spots. Un nouveau rythme de lecture s'imposera.

L'adaptation à la dérégulation permet aujourd'hui à la télévision française de réunir, ce que J.-F. Lacan a appelé « les éléments du scénario catastrophe ». Ce n'est évidemment pas une raison pour considérer ces évolutions comme inéluctables. Heureusement, comme disait Beaudelaire, « la fatalité jouit d'une certaine élasticité qui s'appelle liberté humaine ». A l'attitude éthique du refus, l'invention d'une conception neuve du service public peut donner une consistance, en évitant d'opposer un mythe à une réalité. Ou un mythe à un autre mythe, comme nous y invite l'enfermement actuel du débat sur des positions binaires entre archaïques et modernes, Etat et marché, télévision didactique et télévision du divertissement, dérégulation sauvage ou *statu quo*, structures hiérarchiques d'organisation de la communication ou fluidité horizontale des réseaux, etc. Comme si l'Etat était extérieur à la société civile, l'information, la formation et le divertissement opposés entre eux, les réseaux que forment certaines sociétés multinationales comme IBM ou ATT, n'étaient pas le fondement de leurs structures pyramidales : quant aux « anciens » et aux « modernes », on connaît la versatilité de ce couple.

A l'internationalisation des marchés, des groupes et des réseaux peuvent répondre des coopérations, des coproductions et pas automatiquement l'éclatement des frontières des Etats-nations ; à la pluralité des institutions peut répondre encore le pluralisme dans les institutions elles-mêmes ; à la demande croissante de programmes audiovisuels, la production d'œuvres originales et diversi-

fiées... Tels peuvent être les enjeux de la construction d'un nouvel espace public de la communication non seulement au plan national et régional, mais aussi international.

Je ne peux qu'indiquer quelques pistes de réflexion pour le débat afin de préciser cette responsabilité publique et nationale que j'avais esquissée lors de nos dernières rencontres d'Aubervilliers². Il est vrai que la recherche privilégiée d'ordinaire la critique de l'existant, sur la définition du devoir être. Mais il est vrai aussi que la double critique du modèle existant de service public et de la réponse qu'offre la déréglementation obligent à défendre une conception nouvelle du service public face aux dangers qui menacent sa survie.

Une responsabilité publique et nationale de la communication

Cette responsabilité publique et nationale ne peut être limitée au seul secteur audiovisuel, mais doit concerner le champ de la communication et elle doit articuler la défense et la rénovation du service public entendu comme secteur public avec l'extension des missions de service public à l'ensemble des organismes, privés ou publics, de radiotélévision ou de télécommunications.

La référence à la seule mission d'intérêt public comme aux Etats-Unis, ne peut suffire en l'absence d'un secteur public cohérent, autonome et pluraliste ; inversement, les missions d'intérêt général et national ne peuvent être assumées par le seul secteur public, mais doivent l'être par l'ensemble des acteurs.

Je propose donc trois axes pour définir cette responsabilité nouvelle :

Une approche de l'ensemble du secteur de la communication

Elle est déjà inscrite dans les faits : réseaux et images, sons et données sont interdépendants. Les deux enjeux sont liés : la maîtrise nationale des réseaux et la production des programmes et des informations.

A la segmentation des réseaux techniques, il est important d'opposer leur cohérence technique et l'aménagement de l'espace social et économique, en fonction de règles comme l'égalité d'accès des zones géographiques et des catégories sociales les plus diverses. Non pas un aménagement de l'espace social en fonction de plaques de solvabilité de la demande, comme les grandes villes au détriment des autres zones, mais un aménagement accessible à tous ; sinon que signifierait le pluralisme des contenus sans cet accès aux médias eux-mêmes ?

Coopération aussi entre les différents acteurs, par exemple la DGT et TDF ; maintien et renforcement des liens existants entre les exploitants des réseaux de télévision ou de télécommunications, et les producteurs de programmes ou les fournisseurs de matériels. Substituer donc des coopérations, des négociations entre les acteurs des réseaux et des programmes plutôt que leur mise en concurrence fratricide et désastreuse pour l'intérêt national.

De la même façon, convient-il de développer les complémentarités et les synergies entre les technologies de la

communication et non de les opposer comme si elles portaient par elles-mêmes une conception du social. Le satellite de diffusion directe est capital pour le renouvellement du parc de télévision européen, avec l'introduction de la haute définition, tout comme le satellite de télécom est nécessaire à la transmission peu onéreuse des liaisons à grande distance.

Pour réguler de façon cohérente les choix technologiques et ceux des programmes, en appuyant la maîtrise et la production nationale, il faut des concertations, des coopérations, un développement de la recherche et non une segmentation et un éclatement des produits, des marchés, des réseaux.

Défendre et rénover le service public existant

C'est-à-dire pour la télévision, A2 et FR3. Défendre et rénover, l'un par l'autre. On se limitera ici à la seule télévision, mais il est urgent aussi de réfléchir au service des télécommunications et de diffusion, c'est-à-dire à la DGT et à TDF.

Quelques pistes :

— Eviter toute concurrence de programmation entre A2 et FR3, sinon la chaîne la plus faible risque d'être marginalisée définitivement. En effet, la stratégie des télévisions commerciales ne peut être que la contre programmation tant que le marché ne sera pas stabilisé. Antenne 2 et FR3 doivent coordonner leurs politiques de programmation pour présenter une offre complémentaire.

— Dans le même sens, une régie publicitaire commune aux deux chaînes pourrait être un facteur décisif de cette coordination.

— Le financement du secteur public — y compris donc de la radio — se pose et l'augmentation de la redevance, même si elle peut paraître impopulaire serait une mesure courageuse.

Il faut rappeler que l'ensemble de l'audiovisuel public coûtait en 1986, 1,40 franc par jour et par foyer en moyenne.

Dans ces conditions, la publicité pourrait être plafonnée dans le service public de façon à éviter la course à l'audience : la RAI qui a aussi un financement mixte a des ressources publicitaires plafonnées à 30 % environ des recettes affectées aux télévisions, y compris locales.

Mais cela implique aussi une régulation du marché publicitaire dans son ensemble.

— Les prélèvements de l'Etat sur les services publics sont un facteur traditionnel de sa tutelle, limitant l'autonomie de gestion : à savoir le remboursement par l'Etat des exonérations et la baisse du taux de TVA perçue sur la redevance, soit environ 1,5 milliard de francs par an.

— Le développement du pluralisme des formes et des contenus à la télévision publique implique des garanties pour l'indépendance des journalistes, mais aussi la nécessité de ne pas réduire l'information à des *news* standardisées, alimentées aux mêmes sources ; donc, il faut développer un journalisme d'investigation et de débats, et l'ac-

cès à l'antenne des courants et mouvements exprimant les diversités culturelles, politiques, régionales, associatives ou esthétiques.

Une autre piste de proposition peut être trouvée dans le renforcement des liens entre exploitants et producteurs, de façon contractuelle, c'est-à-dire avec la SFP, l'INA et les producteurs privés, notamment en région entre FR3 et les producteurs privés de petite taille.

— Enfin, le développement des coproductions régionales, nationales et européennes. Il existe un groupement européen des services publics dans lequel figure même la chaîne privée *Channel Four*, pour produire des séries de qualité avec seulement 400 millions de francs pour trois ans.

C'est la base nationale de production audiovisuelle qui est la condition de coopérations efficaces ; c'est pourquoi la SFP demeure, grâce à sa taille déjà européenne et à son savoir-faire, un outil irremplaçable, même s'il doit être modernisé et rénové.

L'extension de la mission d'intérêt général et national à l'ensemble des organismes de télévision, qu'ils soient publics ou privés.

La production de programmes audiovisuels est décisive, sous peine d'un déséquilibre profond entre consommation croissante et production de qualité déficitaire, avec des effets négatifs sur la balance commerciale.

En 1983, la part des programmes importés était de 2 % aux USA — y compris pour les écrans du *prime time* — mais de 16 % en France, 20 % en Italie et 34 % au Mexique ou 55 % en Algérie. L'enjeu est de savoir si l'Europe sera un simple espace de consommation, c'est-à-dire de diffusion, ou bien un espace de production de programmes : en s'alimentant à hauteur d'au moins 50 % sur le prix de vente de TF1 et non 10 % comme avait proposé le ministre de la Culture et de la Communication. TF1 va rapporter 5 milliards à l'Etat, alors qu'elle a été financée par la redevance ; il paraîtrait logique d'affecter ces sommes à la création.

Comme l'avait proposé le rapport Bredin, une taxe pourrait être instituée sur l'ensemble des ressources des télévisions privées pour alimenter ce fonds ; de même au bénéfice du cinéma qui représente le principal produit d'appel des chaînes en soirée.

De nombreuses propositions ont été faites dans les rapports Bredin, Delorme et Jullian qui permettraient de concrétiser les mécanismes de soutien à la production audiovisuelle et cinématographique.

Les coproductions entre télévisions privées et publiques, à l'échelle nationale et européenne, peuvent permettre à la fois une baisse des coûts et une mise en commun des moyens financiers et des savoir-faire professionnels. Pourquoi laisser se développer ces synergies à l'intérieur de groupes internationaux et ne pas les renforcer à partir des potentiels de production nationaux ?

L'organisation du pluralisme dans les chaînes privées ne peut se limiter à cette *lottizzazione* que j'évoquais : là

aussi, l'autonomie des journalistes doit être garantie mais aussi l'accès des divers courants et mouvements de la société civile.

L'existence de sources diversifiées d'images et d'informations est un élément de ce pluralisme.

Des mécanismes de régulation doivent empêcher les déséquilibres entre les médias, notamment par un suivi de l'audience des supports, des règles tendant à une répartition équilibrée, voire une protection des recettes publicitaires. L'interdiction de publicité de certains secteurs à la télévision doit être maintenue.

De même, les liens entre la télévision et le cinéma doivent être régulés par des obligations suffisantes et précises relatives à la programmation des films cinématographiques et par un soutien financier accru de la télévision au cinéma, par une taxe sur les ressources des diffuseurs par exemple, comme l'a évoqué le rapport Bredin. La télévision n'apporte que 16 % environ des recettes du cinéma : la contribution doit être renforcée car télévision et cinéma sont deux piliers de la culture française.

Il faut insister sur la complémentarité de ces 3 axes d'un nouvel espace public de la télévision : ne pas dissocier réseaux et programmes audiovisuels, ne pas replier le service public sur le secteur public, ne pas laisser la régulation se faire par les seules lois marchandes.

L'enjeu est double : d'une part, la maîtrise par une nation de ses réseaux de communication et de son identité culturelle, de son imaginaire et de sa mémoire ; d'autre part, en même temps, la régulation par un espace public démocratique, qui considère le téléspectateur comme un citoyen et non comme un consommateur. Le nouvel espace public ne peut être celui de la publicité, mais doit être celui du public c'est-à-dire élaboré avec lui.

L'effort pour maintenir et développer le service public au niveau national doit être accompagné de son développement à une échelle où il n'existe presque pas, c'est-à-dire au niveau international : la remise en cause des décisions ou des institutions de régulation du secteur comme l'UNESCO, INTELSAT, l'UIT, illustre la volonté de déstabiliser le peu d'espace public international de la communication. Il y a là aussi un champ ouvert à l'innovation et aux initiatives pour la « *paix des images* ».

A l'opposé de la guerre des images qui nous invite à cesser de rêver, la *paix des images* n'est-elle pas la condition du rêve et du débat public, c'est-à-dire de la culture brassant identité et mémoire dans les dialogues et les confrontations avec d'autres cultures ?

Mars 1987

1. Intervention aux rencontres d'Aubervilliers (7.3.87).
2. Voir *Société française* n° 20, 1986.

ÉPITAPHE POUR LE PLAN CÂBLE

Louis Rossel est ingénieur des télécommunications. Sa vie et sa carrière se confondent depuis les années 50 avec l'aventure technologique des télécommunications françaises et les luttes dont elles furent les enjeux. Professionnel compétent et engagé, Louis Rossel développe ici une analyse personnelle et ouvre un débat que prolongera le numéro 24 de notre revue avec un dossier sur « Communication et politique ».

Un projet ambitieux naît en 1982, dans l'euphorie d'un gouvernement d'union de la gauche enfin au pouvoir. Il s'agit de rien moins que câbler la France en fibres optiques pour un nouvel audiovisuel. Un réseau à large bande, comme il n'en existe pas encore. Des nouveaux services, comme il n'en a jamais été essayé. Une audace révolutionnaire digne des ambitions d'un grand pays.

Quatre années plus tard, avant même que les premiers réseaux commencent à tourner, le Plan câble est enterré par le gouvernement de la droite revenu au pouvoir, mais il était déjà atteint de maladies infantiles qu'on disait incurables. Dans la France des années 1980, l'audace ne paie plus. Les Danton sont-ils morts ou bien ne les écoute-t-on plus ?

Un programme ambitieux

Quelles étaient les ambitions du Plan câble ?

Des premiers réseaux de télédistribution étaient apparus au début des années 1970, comme à Metz. Mais ils avaient été arrêtés dès 1976 par un Président de la République soucieux de conserver le contrôle de la télévision.

Pourtant, frustrée d'être limitée à trois chaînes standardisées par le tout puissant taux d'écoute, la demande était présente pour un audiovisuel différent.

La réponse du Plan câble, approuvé par le gouvernement le 3 novembre 1982, reposait sur deux principes : la responsabilité des PTT pour le contenu, c'est-à-dire les réseaux, et le rôle des collectivités locales vis-à-vis du contenant, c'est-à-dire les programmes audiovisuels. La

DGT devait installer les réseaux, TDF étant chargée des têtes de réseaux, point d'injection des programmes. Aux collectivités locales de demander le câblage et de constituer une société pour la programmation.

Sur ces bases, le Plan câble préconisait d'avoir recours aux nouvelles technologies de l'optique, pour des réseaux construits en cohérence avec les réseaux de télécommunications, c'est-à-dire avec une architecture en étoile. Ces réseaux devaient pouvoir offrir des services audiovisuels, bénéficiant de l'« interactivité » du réseau¹, en même temps que des services de télécommunications, ceux-ci restant sous la responsabilité de la DGT.

Le Plan câble définissait le rôle des collectivités locales, en indiquant leur droit à demander le câblage, en précisant leur participation au financement des réseaux, en instaurant des sociétés d'économie mixte à statut particulier (les SLEC), placées sous la présidence d'un élu.

En nombre, l'objectif fixé était d'atteindre rapidement le rythme d'un million de raccordements annuels, avec un investissement indiqué de 50 milliards de francs en 15 années.

Enfin, pour favoriser l'éclosion de programmes audiovisuels nouveaux, une Mission câble était instituée et placée sous la direction d'un élu.

Il s'agissait donc, comme on le voit, d'un ensemble de mesures cohérent, avec un fort taux d'innovation. On ne visait pas à reproduire les réseaux existant ailleurs, aux Etats-Unis depuis les années 1950 ou, plus proches, en Belgique, câblée dans les années 1970, mais bel et bien à créer un ensemble de réseaux nouveaux, pour un nouveau modèle audiovisuel.

Des débuts prometteurs

Un grand programme suscite toujours un enthousiasme et les débuts du Plan câble furent prometteurs.

RESEAUX OPTIQUES-RESEAUX COAXIAUX

C'est souvent par la technique du câblage qu'on distingue les différents réseaux. Mais la différence essentielle est dans l'architecture terminale du réseau.

Une architecture en arbre est équivalente à celle d'un réseau de distribution d'eau. Un produit unique s'écoule vers chacun des destinataires finaux. Ce sont des réseaux de distribution, en l'occurrence de télédistribution, qui ne diffèrent pas, conceptuellement, de la diffusion hertzienne.

Pour trier à l'arrivée la part qui intéresse le destinataire, il faut un équipement terminal, le sélecteur pour isoler une chaîne, un décodeur si cette chaîne est brouillée, parce qu'objet d'un abonnement payant particulier, comme Canal Plus en télévision diffusée.

L'action possible d'un utilisateur se limite à ce choix d'un canal. Pour toute communication avec l'émetteur, il doit utiliser un autre moyen, téléphone ou Minitel.

La technique coaxiale est bien adaptée à ce type de réseau.

Une architecture en étoile est, au contraire, caractéristique d'un réseau de télécommunications, où chaque usager a une liaison individualisée et bidirectionnelle avec le centre émetteur, en plus du ou des canaux d'acheminement d'une chaîne.

L'usager dispose d'une télécommande qui sélectionne à distance le canal demandé, par action sur un système informatique central. L'existence d'un tel système permet une beaucoup plus grande souplesse dans les règles de tarification : à la chaîne, au programme, à une période donnée, à la durée d'usage. On retrouve ici les types de tarification en usage avec le Minitel. Toute une gamme de services nouveaux jouant sur cette possibilité de dialogue couplé à l'audiovisuel (l'interactivité) peut être imaginée.

La technique des fibres optiques est bien adaptée à ce type de réseau, par sa possibilité de couvrir des distances plus grandes sans stations intermédiaires et par son moindre encombrement des conduites.

Les réseaux en techniques mixtes, optique en amont et coaxial en aval, ont la même architecture finale que les réseaux de télé-distributions et les mêmes fonctionnalités.

Seuls les réseaux en étoile peuvent se raccorder au réseau général de télécommunications, dont ils épousent la structure, pour s'intégrer à un futur RNIS à large bande. (Réseau universel numérique, voir encadré « L'évolution vers le RNIS »).

En six mois, le CNET, fort de son expérience acquise dans les techniques optiques, définissait le nouveau réseau. Quatre mois plus tard, les propositions industrielles arrivaient et les premiers marchés étaient passés avant la fin de 1983.

Les industriels retenus étaient d'un côté une entreprise de téléphonie, la CGCT, alliée à une entreprise récemment reconvertie aux techniques audiovisuelles, VELEC, et de l'autre une société du groupe CGE-Alcatel, précédemment LTT.

Le premier groupe recevait les marchés de Paris, 12^e, 20^e et 15^e arrondissements et de Montpellier ; le second industriel, six mois plus tard, les marchés de Saint-Cloud, Sèvres et Suresnes, de Mantes-la-Jolie et de Rennes.

Les marchés prévoyaient un délai de réalisation de 30 mois. Le prix d'un usager raccordé était voisin de 12 000 francs. A titre de comparaison, le raccordement téléphonique marginal vaut environ 14 000 francs, en 1986. Une évolution à la baisse était prévisible, avec la mise en route d'une production de masse et le progrès des technologies optiques utilisées en réseau local.

Les difficultés techniques inhérentes à un projet aussi novateur furent progressivement résolues, avec l'aide des techniciens du CNET. Certaines difficultés industrielles, apparues dans l'alliance nouvelle CGCT-VELEC, reçurent aussi une solution. Finalement, les premiers usagers ont pu être raccordés en 1986, avec seulement quelques mois de retard.

En parallèle, les bases de la coopération étaient posées entre la DGT et les collectivités locales, avec un accord au moins sur les points essentiels.

De premières réflexions avaient lieu, simultanément, sur les modèles de développement du câble². La Mission câble commençait à promouvoir des programmes thématiques, élargissant la gamme des productions audiovisuelles. Le CERIAM, en liaison avec la municipalité de Gennevilliers, mettait en avant un modèle de câblage total où la rentabilité du système était assurée par un service payant de Téléclub, en accord avec les vidéoclubs, et des services directs offerts aux professions locales. Un débat s'instaurait autour des programmes locaux, évitant la « télévision M. le maire » et le spontanéisme, en donnant à un médiateur tout son rôle, comme avait su le faire « Nô télé », la télévision locale câblée de Tournai³ en Belgique. Au CNET, on étudiait un service de programmes à la carte, appliquant les idées du kiosque vidéotex à l'audiovisuel interactif, et un service de programmes à la demande, ou télévidéothèque. (Voir encadré sur le Minitel).

Mais, pendant que s'activaient industriels et chercheurs, des nuages s'amoncelaient au-dessus du Plan câble.

Les avatars du Plan câble

La remise en cause du Plan câble apparaît dès 1984 et provient d'origines multiples.

Du côté de la DGT elle-même, les oppositions entre chercheurs et gestionnaires se manifestent, comme à chaque innovation technique. Le débat tourne autour de la maturité des techniques optiques pour un emploi encore

jamais tenté, dans un réseau local. Il s'interroge sur l'énormité des investissements prévus et sur les priorités pour les télécommunications, entre la modernisation du réseau général existant et la création de ce nouveau réseau. Des incertitudes économiques viennent alimenter le débat, avec des querelles d'experts sur l'évolution des coûts à prévoir et sur la rentabilité des réseaux.

Les gens des télécommunications ignorent l'audiovisuel et émettent des doutes sur les nouveaux services interactifs et leur crédibilité à court terme, par rapport aux besoins des entreprises. Ils n'ont pas l'habitude de traiter avec les collectivités locales et prêtent aux opérateurs qui les entourent des intentions déstabilisatrices vis-à-vis des services de télécommunications eux-mêmes.

Devant ce débat, plus ou moins ouvert, la Direction générale hésite à trancher. Poussée par une Délégation inexpérimentée, mais qui se veut autonome au sein de la DGT, elle croit trouver un compromis dans une solution technique bâtarde. On conservera la technique optique pour la partie amont du réseau susceptible de transporter aussi des services d'entreprises ; on reviendra par contre à la technique coaxiale, en architecture arborescente et non plus étoilée, pour la partie terminale de distribution des programmes aux usagers.

Ce faisant, on élimine naturellement la possibilité de services interactifs⁴ et la perspective de cohérence avec les réseaux de télécommunications. Vis-à-vis des tiers, ces conséquences sont camouflées par la DGT dans un discours sécurisant, limitant la portée de l'évolution à un simple changement technique. C'est pourtant bel et bien d'un retour à la télédistribution classique qu'il est question, comme le confirme l'évolution ultérieure.

La DGT espère de ce changement un gain significatif en investissements. L'expérience montrera cependant que ce gain reste faible, bien éloigné du facteur 3 et 4 imprudemment annoncé.

Dès lors, et malgré diverses récriminations comme celles de collectivités locales s'estimant trompées, c'est cette solution hybride qui prévaudra. Sur 50 projets conclus entre la DGT et les collectivités locales à la fin de 1986, 10 seulement seront des réseaux optiques et interactifs, les 40 autres étant des réseaux hybrides⁵.

De nouveaux industriels trouvent naturellement leur compte à ces changements, le groupe Philips-France notamment qui n'a pas manqué de faire pression en ce sens. Par contre, la société VELEC doit fermer l'usine de production qu'elle avait mise en place.

Un « espace de liberté » ?

La DGT n'est pas la seule à hésiter devant l'audace du Plan câble. Du côté des institutions, on constate les réticences de TDF, furieuse de ne pas avoir la responsabilité des réseaux. On assiste aux incompréhensions du ministère de la Communication et du ministère de la Culture qui s'empressent, l'un et l'autre, d'oublier les engagements gouvernementaux et de se lancer dans d'autres projets pour l'audiovisuel.

LE MINITEL

Le service de vidéotex, plus connu par son terminal, le Minitel, obtient, en France, un succès qui dépasse toutes les prévisions. Près de 3 millions d'utilisateurs, plus de 4 000 serveurs, environ 3 milliards de francs de chiffre d'affaires annuel. Une rentabilité assurée en quelques années.

La présence du Minitel et de son numéro d'appel 36 15 sur les murs de nos villes attestent que ce service est devenu un média de masse, entré dans les mœurs françaises.

Les raisons de son succès méritent d'être analysées, en raison de la nouveauté de ce premier service, de type informatique, mis entre toutes les mains et aussi parce que la situation est moins brillante à l'étranger.

La première raison du succès est d'avoir fait démarrer rapidement la demande par la fourniture gratuite d'un terminal simplifié, autour d'un service d'usage général, l'annuaire téléphonique.

La deuxième raison est l'ouverture faite aux serveurs potentiels, après accord avec la presse, qui a permis à n'importe qui, ou presque, de se présenter moyennant un investissement de production très faible.

Enfin, ces serveurs ont trouvé une rémunération, en même temps que la DGT pour son réseau, grâce à la tarification dite kiosque, où la DGT reverse une part du prix payé par l'utilisateur au serveur et où n'importe quel usager peut se brancher sans formalité et n'est facturé qu'en fonction du trafic réel.

Les leçons qui peuvent être tirées de ce succès sont d'abord que seul un grand service public pouvait concevoir un tel système. Un opérateur privé n'aurait pas osé distribuer des terminaux et encore moins ouvrir le jeu, sans restriction, même à sa propre concurrence. Une autre leçon est que l'audace paie quand elle est appuyée sur une longue expérience de la communication.

Les usages du Minitel se répartissent aujourd'hui entre de l'information résidentielle, de l'information professionnelle et de la messagerie interpersonnelle. L'évolution est marquée par une croissance très nette des utilisateurs professionnels, surtout de petites entreprises.

Le service lui-même évolue par l'apparition de terminaux plus complexes, soit couplés avec le téléphone, soit permettant une sortie écrite sur papier, soit raccordables à un micro-ordinateur. Une deuxième génération se prépare, liée au progrès du réseau vers les débits rapides du RNIS et capable d'offrir du dessin de qualité graphique ou des images de qualité photographique.

Les deux innovations qui méritent le plus d'être soulignées sont la pénétration d'un système interactif dans les foyers, qui présage l'audiovisuel interactif, et la mise à disposition des petits professionnels d'un système informatique élémentaire.

L'EVOLUTION VERS LE RNIS

L'apparition des ordinateurs et les besoins de transmettre des données informatiques ont conduit les télécommunications à réaliser un réseau de « paquets », c'est-à-dire capable de transmettre et de commuter des paquets de données informatiques. Le réseau TRANSPAC utilise en réalité les artères du réseau général, mais y ajoute des centres de commutation spécifiques.

Un usager peut aussi utiliser des liaisons louées, ou spécialisées (LS), pour interconnecter deux centres de calcul.

Destiné à l'informatique des premières générations, le réseau TRANSPAC est limité en rapidité¹, les LS malgré leur nombre, qui atteint 300 000 en 1986, sont limitées aux gros usagers. Aussi la DGT poursuit-elle son effort, profitant de la « connexité » numérique du réseau commuté, progressivement réalisée. Cette connexité, c'est-à-dire la capacité de relier en numérique 2 points du territoire, est rendue possible par la généralisation de la commutation et de la transmission numériques², par la synchronisation du réseau et par la complémentarité possible du satellite TELECOM 1. La généralisation, en 1987, de la signalisation par canal « sémaphore », c'est-à-dire indépendante du signal lui-même, entre centraux, ajoutera la rapidité de connexion, facteur lui aussi important pour l'informatique.

La gamme des services TRANS, dont les débits vont jusqu'à celui de la parole numérisée, soit 64 kbit/s, et même 30 fois plus vite, soit 2 Mbit/s, pour certains usages, apporte, dès la fin de 1986, une réponse aux besoins de transport de l'informatique rapide. Le débit de 64 kbit/s va permettre de raccorder des postes de travail déjà évolués (multifenêtres) avec des unités centrales ou entre eux ; le débit supérieur va être utilisé pour interconnecter des centres de calcul ou des centraux numériques privés. La stratégie de la DGT va d'ailleurs être de tenter d'opposer ceux-ci et leur architecture en étoile aux réseaux locaux d'entreprise (les RLE) et leurs « bus », pour élargir la communication d'entreprise. C'est là un des éléments d'une stratégie plus globale, celle du RNIS.

Une stratégie globale d'ouverture des télécommunications au « multiservices » a été progressivement mise au point, au début des années 1980, par les gestionnaires des réseaux, qui ont élaboré une normalisation internationale du Réseau Numérique à Intégration de Services. Le RNIS n'est pas un réseau nouveau, mais une transformation du réseau téléphonique commuté pour le rendre multiservices. Mais cet avatar va entraîner les télécommunications beaucoup plus loin qu'une simple mutation technique.

Dans son principe, le RNIS tient en quelques idées simples :

— une numérisation du réseau poussée jusqu'aux terminaux,

— une capacité numérique de base égale à 2 canaux élémentaires à 64 kbit/s (le débit normalisé de la parole) et un canal de données à 16 kbit/s, soit un débit de base de 144 kbit/s,

— une capacité numérique supérieure possible, de 30 canaux élémentaires et d'un canal de données, soit un débit de 2 Mbit/s,

— une signalisation sémaphore portée jusqu'aux terminaux et utilisant le canal de données,

— une interface normalisée pour le service de base (interface S) permettant une prise d'abonné unique pour tous les terminaux,

— une interface normalisée pour le service à 2 Mbit/s.

Pour la réalisation du RNIS, il faut atteindre les étapes suivantes :

— rendre la commutation multiservices, par le changement, non des cœurs de chaîne, mais seulement des unités déportées,

— numériser le raccordement des abonnés et permettre l'usage de la ligne dans les deux sens, par un système dit de « suppression d'écho » (ce qui était évident avec le langage parlé ne l'est plus avec des services des données),

— permettre le raccordement des terminaux existants à l'interface S en direct, ou en réseau d'entreprise, et ajouter de nouveaux terminaux.

Ainsi conçu, le RNIS apporte aux usagers l'accès à la communication multiservice, c'est-à-dire mettant en œuvre simultanément des terminaux de parole (le nouveau téléphone) et des terminaux de données (les ordinateurs PC ou de nouveaux terminaux). Il banalise la communication de données informatiques, sans installation spéciale. Il enrichit la communication téléphonique, en qualité, en temps d'accès et par des services complémentaires (l'appel en instance, l'identification de l'appelant, la téléunion, le dépôt de message, la téléécriture, etc.). Il permet l'accès à des services d'images, images dessinées ou photographiques s'affichant en 5 ou 6 secondes en plein écran, moins sur une portion d'écran, et complétant les données de l'informatique classique pour entrer dans la communication multimédia.

Avec le RNIS, il s'agit donc d'une nouvelle communication enrichie, bien adaptée aux problèmes de modernisation des entreprises et de progrès économique, et accessible à tous les professionnels. Ce dernier point apparaît capital, en tant qu'il fait du RNIS un outil de modernisation de l'ensemble du pays, ce qui n'est pas le cas des tentatives esquissées d'alternatives au RNIS, comme les *Open Network Architectures* que les Etats-Unis tentent d'introduire en raison de la division de l'ATT.

Le RNIS est cependant une opération lourde, qui suppose un investissement important, un opérateur unique et puissant, une action programmée et organisée. On ne voit pas quel autre opérateur que la DGT serait capable de mener une telle opération à bien. On peut

même voir dans l'opération RNIS une justification du monopole de la DGT comme l'énergie nucléaire justifie le monopole d'EDF.

Le RNIS est aussi une opération importante pour l'industrie des télécommunications, qui peut prendre le relais de l'équipement téléphonique et pourrait servir de base à une stratégie de développements techniques originaux en France.

Dans l'état actuel des projets de la DGT, encore seulement esquissés, le RNIS sera expérimenté en usages réels en 1987 et 1988, avant d'être généralisé en 1990.

Au-delà, s'esquisse déjà une évolution du RNIS vers les très grandes capacités, improprement appelée RNIS-LB, pour large bande, qui est une seconde génération du RNIS.

Le premier RNIS est limité à une capacité de communication inférieure à ce que demande l'audiovisuel, d'autant plus que la qualité de celui-ci ne peut qu'aller en croissant, vers une plus haute définition. Même avec un certain traitement du signal, mais qui retarde l'affichage de l'image et la décale par rapport au son, seuls les mouvements lents sont compatibles avec le premier RNIS ; pour passer l'audiovisuel, il faut une capacité supérieure de plusieurs ordres de grandeur.

Les réseaux interactifs du Plan câble de 1982 ont représenté une première tentative de réalisation d'un réseau de télécommunications « à large bande ». Malgré leur succès technique, ces réseaux ne seront pas repris, ainsi en a-t-on décidé en 1986.

La tendance des ingénieurs des télécommunications demeure pourtant de poursuivre le raisonnement du RNIS et de le prolonger vers les capacités de l'audiovisuel. Ainsi naît, dans les laboratoires, le concept du

RNIS à large bande et apparaissent sur le terrain de premiers réseaux expérimentaux, pendant que s'engagent les travaux de normalisation internationale. Les échéances généralement admises pour les premiers réseaux nationaux tournent autour de la fin du siècle, et même un peu avant pour les optimistes.

Le mouvement est donc déjà perceptible et on peut se demander si les enjeux analysés pour le premier RNIS ne seront pas les mêmes pour le second ? En retardant l'avance que les réseaux optiques de vidéocommunication auraient donné à la DGT, on ôte cette option sur le second RNIS et on laisse donc aux forces économiques internationales engagées dans la conquête des réseaux de télécommunication toute latitude pour prolonger leur action vers les réseaux du futur.

L'avenir dira s'il ne s'agit là que d'une hypothèse ou si un tel machiavélisme se confirme. L'enjeu est important. Avec le RNIS de seconde génération, ce sont tous les signaux de la communication, les sons, les données, les images et l'audiovisuel qui deviennent disponibles, tous les sens humains de la communication qui peuvent s'engager dans une communication devenue totale et proche des formes concrètes dans la réalité du vivant.

Qui contrôlera cet énorme facteur social de la communication multimédia ?

1. Ses limites en capacité, objet d'échec en été 1986, ont été rapidement maîtrisées.
2. L'une et l'autre dépassaient les 50 % en 1986, ce qui est le chiffre le plus élevé au monde.

Les milieux de l'audiovisuel, eux-mêmes, ne s'intéressent pas au Plan câble. Préoccupés de la télévision diffusée et de ses problèmes de programmes, de rentabilité, de publicité, de cinéma, de croissance, de taux d'écoute, etc., ils ne s'intéressent ni au câble, ni aux nouveaux services, ni à l'interactivité, ni même à la télévision locale. Les groupes audiovisuels restent à l'écart, malgré les efforts de la Mission câble, ou plutôt ils veillent à ce qu'aucun modèle nouveau n'apparaisse qui mette en cause leur propre modèle de télévision commerciale et ses produits.

Les collectivités locales, pour leur part, s'interrogent sur le cadeau du gouvernement. Elles viennent de voir leurs pouvoirs accrus par la loi sur la décentralisation, mais sans recevoir les moyens correspondants. Aussi sont-elles préoccupées par l'aspect financier du câble. Elles commencent par refuser de participer au financement des réseaux.

Elles se sentent aussi démunies devant les problèmes de la communication qui ne leur sont pas familiers et devant les grands services publics nationaux dont elles n'ont pas l'habitude d'être les interlocuteurs.

Ce mouvement de recul est général et concerne toutes les sensibilités politiques. Il conduit au recours des collectivités locales à leurs interlocuteurs habituels, les compagnies

des eaux et la Caisse des dépôts qui financent leurs travaux locaux. Ainsi apparaissent les opérateurs.

Mais ces opérateurs sont aussi ignorants des questions relatives à l'audiovisuel. On ne peut compter sur eux pour y jouer un rôle novateur. Par contre, ce sont des industriels et des banquiers, qui véhiculent avec eux leur idéologie de priorité à la rentabilité financière à court terme et de confiance dans les grands groupes multinationaux de l'audiovisuel.

Leur premier acte d'opérateurs est d'encourager les maires à demander à la DGT des conditions plus favorables que celles proposées, il est vrai de façon unilatérale et sans concertation, pour la tarification des réseaux. Encore un facteur qui joue en faveur du repli frileux sur les solutions sans audace.

Le pouvoir politique, lui, est sans mémoire et tourne son intérêt vers les satellites de diffusion directe et vers les nouvelles chaînes diffusées, dont les problèmes sont suffisamment complexes pour occuper toute l'énergie disponible. Le gouvernement Fabius oublie le Plan câble, le gouvernement Chirac demande un moratoire et perçoit dans la confusion créée la possibilité de faire naître un « espace de liberté » pour la privatisation des réseaux.

COMMUNICATION

Un grand programme meurt ainsi d'indifférence et d'incompréhension des acteurs, au seul profit de la télévision commerciale. La France ne sera pas la première à s'équiper des réseaux optiques du futur et à entrer dans le domaine des réseaux à large bande, offrant la diversité d'une communication ajoutant aux sons, aux données, aux images fixes de la télécommunication numérique toutes les possibilités de l'audiovisuel. Elle est condamnée à attendre que lui arrivent de l'extérieur des modèles bâtis par d'autres pouvoirs, pour d'autres pays, à moins que...

A moins que, car il reste toujours l'espoir, à moins que sur les quelques villes vestiges de cette ambition, on sache valoriser les possibilités des réseaux interactifs et en montrer les perspectives économiques, culturelles et démocratiques. Alors, mais alors seulement, l'espoir d'un nouveau Plan câble peut renaître et offrir une alternative à un audiovisuel dominé par le cosmopolitisme financier.

Quand on s'interroge sur les raisons de fond de cet échec, on est bien obligé de constater la faiblesse de la communication en France, utilisée comme discours politique, mais non reconnue comme discipline scientifique et comme pratique sociale. C'est par centaines que sortent chaque année les étudiants en communication de n'importe quelle université d'outre-Atlantique, alors qu'en France les enseignements se comptent sur les doigts de la main et ne sont pas considérés. Les sociétés, les associations, les partis ou les syndicats ignorent encore large-

ment la communication audiovisuelle, comme pratique quotidienne à l'égal du papier ou comme facteur dominant d'organisation.

Cette faiblesse elle-même provient d'une trop durable volonté de contrôler la communication par le pouvoir central et d'une trop grande peur d'ouverture au pluralisme des idées et à la démocratie des opinions.

C'est pourtant par le progrès de la communication que passe toute modernisation d'un pays.

1. Le mot interactivité, venu de l'informatique caractérise l'aptitude d'un système à un dialogue entre l'utilisateur et la base de ressources distante.
2. On pourra consulter « Images pour le câble », du CNET et de l'INA, Ed. La documentation française, 1983.
3. Une expérience de préfiguration était menée en ce sens à Genevilliers (cf. *Une autre optique à Genevilliers*, G. Azémard et J.-C. Quiniou, Ed. Cériam, 1985).
4. En utilisant le réseau général comme voie de dialogue, une certaine interactivité est cependant possible, mais elle n'offre pas toute la souplesse d'une action en temps réel, qui a fait le succès des services kiosque en vidéotex (le 36-15).
5. Au début de 1987, 170 demandes de candidature avaient été posées auprès des PTT pour 450 communes de plus de 6 millions de foyers. Une cinquantaine de demandes, parmi les plus grosses avaient alors atteint le stade d'un accord final avec la DGT.



LA PSYCHANALYSE EN AMÉRIQUE LATINE



Fidel Castro, Juan Carlos Volnovich, Marie Langer - La Havane, 1985

Bien sûr, la psychanalyse latino-américaine est sœur de celle d'Europe : parce que les institutions psychanalytiques ont des structures internationales, parce que les références fondatrices sont communes, et aussi (surtout, peut-être), parce que la trajectoire personnelle de nombreux praticiens latino-américains est marquée par l'immigration et l'exil. Pour des raisons non immédiatement superposables, la confrontation avec le marxisme s'y est faite sous des formes qui ont un air de famille avec l'histoire qui nous est proche. Pourtant, un regard sur ce qui bouge aujourd'hui dans la psychanalyse du continent latino-américain, découvre des formes originales, un art particulier du dialogue, et aussi une manière obstinée de mettre en actes les valeurs émancipatrices dans les pratiques professionnelles, dont l'enseignement nous est précieux.

Société française avait déjà rendu compte, dans son numéro 21 de la rencontre « sur les problèmes théoriques, idéologiques et méthodologiques de la psychologie en Amérique latine », qui s'est tenue il y a un an à La Havane. Dans ce numéro, outre l'intervention de Paulo Silveira à ce même colloque, nous reproduisons d'abord de courts extraits des contributions de Marie Langer et de Juan Carlos Volnovitch que vient de publier la revue cubaine Casa de las Americas.

Marie Langer a appris la psychanalyse à Vienne dans les années 1930. Exilée en Argentine, elle est l'une des fondatrices de l'importante Association des psychanalystes argentins (l'APA). Engagée dans des pratiques radicalisées, elle a contribué à fonder le groupe « Plataforma », de psychanalystes militants, marxistes pour la plupart. Exilée au Mexique depuis la dictature, elle y travaille comme psychanalyste. Elle est également chargée de l'enseignement et de la formation à la psychanalyse des personnels de santé mentale au Nicaragua.

Juan Carlos Volnovich est également Argentin, également du groupe « Plataforma », il a connu l'exil à Cuba où, pendant 8 ans il a été le seul psychanalyste en exercice. Actuellement il travaille à nouveau en Argentine.

Nous avons également posé les deux mêmes questions à des psychiatres et des psychanalystes latino-américains qui témoignent du souci d'intégrer une éthique et une culture militante dans les pratiques professionnelles.

Armando Bauleo est psychanalyste argentin ; il a joué un rôle important dans la mise en discussion des rapports entre marxisme et psychanalyse en Amérique latine. Il travaille en France et en Italie.

Leopoldo Bleger est également psychanalyste d'origine argentine ; il travaille à Paris depuis 1976. Il nous parle notamment de l'œuvre de son père, José Bleger, qui, en Amérique latine, a ouvert la voie à une réflexion sur la psychanalyse du point de vue du matérialisme dialectique.

Zorka Domic est psychiatre d'origine bolivienne. Elle a étudié la médecine en Union soviétique. Elle a pratiqué dans différentes institutions en Bolivie. Elle vit et travaille en France.

Santiago Sequeira est psychiatre, nicaraguayen. Il a étudié la psychiatrie à Paris et y a reçu une formation psychanalytique. Il est actuellement directeur à l'Hôpital psychiatrique de Managua, et conseiller, pour la santé mentale, du gouvernement sandiniste.

Marie Langer* : Dans notre expérience au Nicaragua, nous enseignons et nous utilisons les concepts de base de la psychanalyse, pour nous en servir dans les différentes formes de psychothérapie. Nous avons énoncé dix points qui nous paraissent essentiels et que nous avons l'habitude de transmettre pendant nos cours :

1. Il nous faut apprendre l'attitude de quelqu'un qui sait écouter et aussi poser des questions. Egalement, l'importance de la catharsis.
2. L'inconscient existe. Les rêves, les délires, tout cela a du sens.
3. Pour la même raison, l'ensemble de nos attitudes et de nos actes, ainsi que de notre idéologie sont en partie surdéterminés par des motifs inconscients.
4. Nous sommes toujours contradictoires.
5. Nous sommes toujours ambivalents. Il n'y a pas d'amour sans haine. Même la mère, fatiguée et rigide, peut haïr son bébé.
6. L'histoire et la sexualité infantile de nos patients est importante parce qu'ils répètent dans leur vie adulte ce qu'ils ont vécu dans l'enfance.
7. Nous répétons aussi nos amours et nos haines infantiles. Lorsqu'ils se projettent sur le thérapeute, nous parlons de transfert.
8. Ce que le thérapeute ressent vis-à-vis de son patient, consciemment ou inconsciemment, nous l'appelons le contre-transfert. Personne n'est neutre. Faire une psychothérapie, c'est réaliser une tâche idéologique.
9. Les séries complémentaires. Nous sommes le résultat de facteurs constitutionnels et d'expériences précoces ou plus tardives. Du mélange de tout cela avec les facteurs idéologiques, dépend notre capacité de résistance ou notre fragilité devant les situations traumatisantes.
10. Nous sommes tous merveilleux, mais aussi fous. Les héros mais aussi les trouillards ; les amants mais aussi les pervers. Il est important de diminuer les sentiments de culpabilité parce qu'en général, ils ne servent qu'à inhiber.

* Extrait de « Psicoanálisis sin diván ». *Casa de las Americas* n° 160 (janvier-février 1987) La Havane.

Juan Carlos Volnovich* : Je dédie ce travail à mes compagnons psychanalystes qui, pendant mes 8 ans d'exil, d'une façon digne, courageuse et enthousiaste, sont restés dans mon pays. Ils ont ma gratitude pour avoir maintenu la flamme. Nous sommes ici réunis pour réfléchir sur le processus thérapeutique, la conception de la cure et ses déterminations, dans cette rencontre qui rouvre un dialogue entre psychanalystes et psychologues marxistes. Cette rencontre rouvre une relation qui ne se pose pas seulement dans des termes de polémiques théoriques, épistémologiques et idéologiques, mais aussi en fonction d'une forme de dialogue beaucoup plus unitaire, concret, exigeant et inévitable. En Amérique latine, les psychanalystes engagés dans des projets de transformation de multiples réalités, en se faisant l'écho des souffrances des masses populaires, ont été — nous avons été — aussi victimes du système. La psychanalyse adaptative et conformiste étant alliée à ce système, nous avons rompu nos attaches avec elle. Paradoxalement, la terrible réalité de l'Amérique latine, mais aussi ses miracles, créent des conditions pour que ce dialogue, tant de fois ajourné, élué, biaisé, entre psychanalystes et psychologues marxistes puisse se tenir de façon unitaire et féconde. Cette façon d'aborder la relation entre le marxisme et la psychanalyse est novatrice parce qu'elle se place sur le terrain d'une pratique imprégnée d'une conviction : celle que la libération individuelle et la libération sociale sont une seule et même chose. En fin de compte, je peux d'ailleurs dire qu'il m'est difficile de parler d'un dialogue, d'une alliance entre psychanalyse et marxisme, parce que je ne peux pas faire alliance avec moi-même. Pour beaucoup d'entre nous, le dialogue entre marxisme et psychanalyse, entre notre pratique professionnelle et notre pratique politique, entre l'exercice d'une activité spécifique et la mise

en pratique de nos convictions révolutionnaires, est un monologue pour lequel nous avons vécu, et aussi pour lequel nous sommes morts de nombreuses fois.

Extrait de l'intervention de Juan Carlos Volnovich à la rencontre de La Havane (juin-juillet 1986) — *Casa de las Americas* n° 160, La Havane 1987.

* Extrait de l'intervention de Juan Carlos Volnovich à la rencontre de La Havane (juin-juillet 1986) — *Casa de las Americas* n° 160, La Havane 1987.

Société française : *En Amérique latine comme en Europe, le marxisme et la psychanalyse ont entretenu des rapports difficiles. Cette situation vous paraît-elle se modifier ?*

Armando Bauleo : En 1973, on a publié à Buenos Aires un livre dont le titre était : *Les avatars d'une relation (Vicisitudes de una relación)*¹. C'était une compilation d'articles de diverses origines, et j'avais été chargé de structurer l'ensemble et de donner une introduction. Le thème de l'ouvrage était la relation entre la psychanalyse et le marxisme.

A ce moment-là, le livre était une sorte de résultante de la situation sociale qu'était en train de traverser la cône sud de l'Amérique latine, une espèce de synthèse de toute une histoire culturelle, et aussi une indication de nos préoccupations autour de cette problématique.

Je voudrais donner un tableau de la situation à travers quelques exemples : à la fin des années 1950, Blejer a publié *Dialectique matérialiste et psychanalyse* ; au début des années 1960, on a organisé un groupe de travail auquel j'ai participé, autour des œuvres psychologiques de G. Politzer. Peu après, Blejer publie l'ensemble de ces travaux psychologiques de Politzer, et il a rédigé un prologue et une postface pour lesdits travaux. En 1967, je vais à Cuba, et l'un des thèmes abordés était celui dont il est question là (marxisme et psychanalyse). En 1971, nous allons, tout un groupe de psychanalystes, de psychiatres et de psychologues américains, à Moscou, et là, nous discutons, ou plutôt nous posons le problème, à l'Université ou dans les établissements hospitaliers, de la relation entre psychanalyse et marxisme. En 1973, Marie Langer et moi-même, nous répondons à un article de F.V. Bassine, qu'il nous avait gentiment envoyé et qui s'intitulait « Ce que nous pensons de la psychanalyse », par un autre article que nous avons intitulé « Ce que nous pensons de ce que vous pensez de la psychanalyse » (publié dans *Psicoterapia e ciencia umana* — Milano, 1973).

Je crois que c'est comme cela qu'apparaît aujourd'hui le contexte de ce livre que j'ai indiqué au début.

Depuis, pas mal d'événements ont marqué l'histoire de ce cône sud, et aussi mon histoire personnelle. Je ne suis pas revenu souvent sur ce thème, mais j'ai assez réfléchi sur ses implications. Je pourrais dire qu'une série de questions formulées à son propos, me paraissent toujours devoir être posées.

Je vais esquisser ces questions :

1. La relation psychanalyse-marxisme n'est ni une relation unidirectionnelle ni unidimensionnelle. C'est une liaison complexe, dense, qui se déroule à toute une série de niveaux.

(...) Lorsque nous voulons réfléchir au lien entre psychanalyse « et » marxisme, le « et » peut recouvrir des questions extrêmement diverses qui incluent les illusions, l'imaginaire, l'idéologie, qui font structurellement et constitutionnellement partie de ce lien.

2. A partir de ce qui précède, nous pressentons que la relation psychanalyse et marxisme n'est pas quelque chose qui n'a de présence et de pertinence que pour ceux qui en parlent ou écrivent à son propos. Les auteurs qui ont écrit et parlé à son

propos n'ont pas le monopole de la responsabilité sur cette question.

Il y a des « effets » de sa présence latente qu'il devient nécessaire d'étudier si nous décidons d'observer le développement et le « fonctionnement » de cette problématique. Une éthique ou une planification en santé mentale peuvent être des exemples de ces effets, même si les énoncés ou l'organisation ne se réclament explicitement ni de la psychanalyse ni du marxisme ; et pourtant, dans la manière de faire, dans la visée et dans les objectifs ils peuvent s'y référer.

C'est toujours une question de savoir ce qui se passe dans la « structure préconsciente » de ceux qui étudient et pratiquent dans ces deux disciplines.

3. Dans le livre en question, j'ai signalé qu'il était possible d'observer une périodicité dans l'apparition de la problématique (marxisme et psychanalyse), et que son émergence ne doit pas seulement être lue comme une question de facteurs culturels ou comme une mode intellectuelle, mais également en analysant les facteurs économique-socio-politiques (...). Nous pensons, et ceci est une hypothèse, que ce surgissement n'est pas quelque chose de magique, mais qu'il est dû à un élan de curiosité : nous voulons toujours savoir « ce qui se passe » entre l'individu (c'est-à-dire nous et le social, les autres, les institutions). Ce qu'il y a d'impossible dans la relation sujet-institution rend possible que, de temps en temps, émerge la relation psychanalyse et marxisme.

Leopoldo Bleger : Si l'on envisage les rapports entre marxisme et psychanalyse comme ceux d'une tentative de domination réciproque, l'exemple de l'Argentine vaudrait comme exception. En tous cas, leur complexité ne se laisserait pas cerner en ces termes.

Pour José Bleger il s'agissait d'abord d'étudier le statut propre à chacun des deux éléments. La psychanalyse, en tant que science en élaboration comportant une théorie, une pratique et une méthode selon la définition de Freud lui-même peut être considérée dans sa dimension de science, et à ce titre ayant ses propres exigences, mais aussi dans sa dimension idéologique. Dans ce dernier cas, lorsqu'on fait une idéologie de la psychanalyse, mettons une conception du monde, il s'agit de ne pas oublier que l'intérêt de la psychanalyse ne réside pas là. D'un autre côté, le marxisme est considéré par Bleger principalement comme outil de connaissance, c'est-à-dire en tant que méthode dialectique. Ainsi, et pour le dire en une formule brève, il s'agit de rechercher et de découvrir les lois de la dialectique telles qu'elles fonctionnent dans le champ même de la psychanalyse.

Bleger se plaçait ainsi sur l'un des versants ouverts par Georges Politzer. A ceci près que pour lui, et à la différence de Politzer, les problèmes posés ne pouvaient pas être abordés sans une pratique de la psychanalyse. En ce sens, il s'agissait de la formulation d'un programme de recherche et d'action.

Avec le recul du temps, ce « programme » pourrait, certes, être minutieusement critiqué. Mais à partir d'une perspective d'évaluation des rapports entre marxisme et psychanalyse, il permet de saisir le fonctionnement et les effets de ces rapports dans le cas argentin. Du coup, cela permet aussi de se dessaisir de l'histoire et du fonctionnement de ce rapport en France comme modèle.

L'Argentine a été un des premiers, sinon le premier pays d'Amérique latine où la psychanalyse s'est implantée. L'institution officielle — la *Asociación Psicoanalítica Argentina* — fut fondée au début des années 40 par quelques hommes et femmes dont la plupart venaient d'Europe ou y avaient séjourné pour leur formation. Il vaut la peine de rappeler que l'Argentine est un pays qui a une écrasante majorité d'immigrés. Parmi les fondateurs, Marie Langer avait d'abord quitté son pays natal, l'Autriche, pour combattre dans les rangs des républicains espa-

gnols. Un autre de ces fondateurs était Enrique Pichon-Rivière que sa douloureuse sensibilité avait amené à s'intéresser très tôt aux conditions catastrophiques de l'assistance en santé mentale dans le pays. Pichon-Rivière se proposait de créer avec les outils de la psychanalyse — assez rapidement marquée en Argentine par l'influence dominante de Melanie Klein — les moyens pour agir au niveau du champ social dans le sens du changement. Ses concepts et ses modalités d'intervention ont été le fonds commun où ont puisé, parfois à leur insu, tous ceux qui se sont intéressés en Argentine à la psychanalyse et au marxisme.

Le premier parmi eux à se reconnaître et se revendiquer psychanalyste et marxiste a été José Bleger, mon père. Ceci en dépit des anathèmes du parti communiste argentin qui suivait alors à l'égard de la psychanalyse la même ligne qu'au niveau international : la dénoncer comme science bourgeoise. On aura saisi pourquoi il serait bien plus facile de retracer le parcours des liens entre la psychanalyse et les partis communistes. Dans le cas de l'Argentine cette — petite — histoire se bifurque en 1957 lorsque José Bleger publie *Psicoanálisis y Dialéctica Materialista*. A l'époque il était membre du parti. Il le quittera en 1962 en désaccord avec le silence sur la question de l'antisémitisme en Union soviétique.

Ce serait une tâche ardue que de situer en quelques lignes le livre que je viens de citer et d'autres travaux qui lui font suite. Ce que je dirai donc sur ces textes devra me permettre de mieux faire discerner ce que serait une manière d'envisager le problème du lien entre psychanalyse et marxisme en Argentine.

Le point à souligner, me semble-t-il, est que le programme exposé par José Bleger non seulement reprenait dans une large mesure l'intention de son maître Enrique Pichon-Rivière, à ceci près que ce programme englobait un ensemble très large de psychanalystes ou de personnes vivement intéressées par la psychanalyse. Autrement dit, ce programme, dans sa mise en application, dans l'extension parfois abusive qu'il prenait, dans le fait que toute une littérature et un ensemble de pratiques qu'il concernait devait se prononcer pour ou contre lui, était la référence obligée. Toute une génération, et peut-être davantage, a été marquée par cette référence. D'ailleurs souvent ces modalités de pensée et d'action fonctionnent à l'insu de nombre de ses représentants devenant une sorte d'évidence naturelle. Nous verrons un peu plus loin que ce caractère d'évidence a été repris et dénoncé dans un lieu qui peut d'abord surprendre.

L'influence de la psychanalyse et du marxisme en Argentine — par ce lien devenu naturel — a été un fait incontestable. A des degrés de dilution variable, certes, les effets se sont fait sentir dans des champs fort divers : l'enseignement et l'assistance en santé mentale, bien sûr, mais aussi le conseil aux syndicats ou lors des conflits ouvriers, l'action dans les bidonvilles pour ne citer que les plus connus. Pendant les années de dictature et de répression, entre 1976 et 1983, la psychanalyse était suspecte aux yeux d'une partie du pouvoir qui la tenait pour bouillon de culture et semence d'une certaine subversion. Pour eux cette conviction avait l'éclat de l'évidence.

L'historique de la psychanalyse en Argentine — comme celle du marxisme — restent à faire. A la différence de l'exemple français, le cadre de ce travail devra tenir compte des ramifications de la psychanalyse bien au-delà du champ de la culture. L'étonnante complexité des rapports entre marxisme et psychanalyse en Argentine pourra alors apparaître.

Santiago Sequiera : D'abord, il vaudrait peut-être mieux parler des psychanalyses que de « la » psychanalyse. Bien sûr, il y a des changements. Je vois au moins trois éléments :

— D'abord, en Argentine notamment (je connais mal, par exemple, ce qui s'est passé au Chili dans la période Allende), des psychanalystes ont essayé, dans leur pratique, de se comporter à la fois comme psychanalystes et comme citoyens, comme militants. Cela a surtout consisté dans leur insertion, comme psy-

chanalystes, au sein d'équipes de santé mentale, travaillant dans la population. Il s'agissait donc de faire sortir la psychanalyse du divan, pour aller vers « la communauté ». Je pense qu'on a démontré là que des techniques analytiques, surtout de groupe, étaient possibles dans ce contexte.

— En Union soviétique, on a commencé à se poser la question de l'inconscient. Il y a pas mal de recherches à ce propos : surtout d'artistes, de critiques littéraires, plus que de psychiatres ou de psychologues. Cela a eu des retombées en Amérique latine. Des Cubains, par exemple, se posent aussi la question de l'inconscient.

— Enfin, de façon plus générale, dans les pays d'Amérique latine, la situation même fait que pas mal de gens qui se réclament d'une pratique analytique, ont aussi une pratique militante.

Cela dit, il reste un problème, à mon avis, c'est que la plus grande partie des psychanalystes se réclament d'une « pureté » théorique et pratique qui contredit cette évolution : quelle que soit leur école, ils sont d'accord sur cette idée que la psychanalyse existe seulement sur le divan, et entre les quatre parois du cabinet de consultation.

Zorka Domic : Je ne sais pas si la question « psychanalyse et marxisme » a un sens. En tous cas, elle évoque des difficultés, comme on l'a vu pendant la Rencontre de La Havane en juin-juillet 1986³. Probablement parce que la psychologie cubaine s'est construite historiquement dans un rapport au marxisme où pesait le souci de conformité à des énoncés dogmatiques. Sans procéder à des comparaisons trop schématiques, on peut tout de même dire que les choses se passent bien différemment au Nicaragua. L'époque n'est pas la même. C'est déjà une indication pour répondre à la question.

Cela amène à réfléchir à ce qui s'est passé en Union soviétique, puis dans le mouvement communiste international :

— En Union soviétique : le changement extraordinaire des structures sociopolitiques de cet énorme pays, la révolution dans les idées, les mœurs, la peinture, la poésie,.... la Kollontaï et Maïakowski... l'amour et la sexualité sont des thèmes révolutionnaires. Dans ce contexte, Luria est le secrétaire de l'Association psychanalytique de Moscou, et Vera Schmidt crée son Institut éducatif à Moscou. Et puis, la paralysie de ce mouvement, les délimitations volontaristes, par l'Etat révolutionnaire lui-même, de ce que la révolution devait changer dans la société. Les futuristes ne peuvent plus continuer, et les tableaux de Kandinsky se retrouvent dans les caves de l'Ermitage. Sans verser dans le psychologisme, peut-être la psychanalyse a-t-elle payé pour avoir quelque chose à dire là-dessus : cette réduction forcée d'un mouvement libérateur qui touchait tous les aspects de la vie, de la pensée, des sentiments : comme si l'exigence « du pain et des fleurs » était trop subversive, comme s'il fallait contenir le subjectif dans la réalité objective pour maîtriser le tissu social.

— Dans le mouvement communiste international : à la même époque — dans les années 1950 — où Marie Langer, co-fondatrice de l'Association psychanalytique argentine se détournait du parti communiste argentin parce que les conditions dans lesquelles le parti tolérait sa pratique professionnelle lui paraissaient indignes, en Bolivie, un homme comme José Maria Alvarado, un des fondateurs de la psychiatrie dans le pays, jugeait de son devoir de renoncer à son enseignement de la psychanalyse et de l'approche anthropologique des faits subjectifs, au nom du marxisme et de « la ligne » adoptée par les marxistes boliviens.

Quelle est la situation dans la période récente, en Bolivie, précisément ? L'histoire de ce pays est marquée par une tradition de luttes frontales. Les psychiatres « de gauche » se sont réclamés du marxisme et ont développé avec un grand courage une psychiatrie très humaniste. Dans les universités, ils ont formé de nombreux intervenants en psychiatrie dont la trajectoire sera



Santiago Sequeira

marquée par l'exil, la répression, la prison, et par des pratiques où l'activité professionnelle et le militantisme quotidien sont très intriqués. Pour eux, la psychanalyse n'était pas à l'ordre du jour : on faisait une psychiatrie à la fois « sociale » dans ses pratiques, et biologique dans ses présupposés théoriques.

Il y a une autre période très importante, mais que j'ai mal connue. Pendant la dictature de Banzer, l'Université catholique, grâce à son statut particulier, était devenue un oasis de démocratie alors que la répression sévissait dans l'Université d'Etat : les étudiants éliminaient leurs professeurs, etc. En psychologie, la tendance dominante était le comportementalisme, mais il y avait dans cette université un bouillonnement démocratique. A la chute de la dictature, comme dans tous les printemps démocratiques des pays latino-américains, il y eut un très grand débat d'idées, le surgissement d'un mouvement social très riche. Et, en particulier à partir de l'Université catholique, les étudiants ont voulu être en prise avec ce mouvement. Ils sont allés vers la philosophie, ils se sont intéressés aux particularités de la société pluri-ethnique bolivienne (jamais bien traitées par les marxistes jusqu'alors), ils se sont engagés dans des pratiques politiques. Ils voulaient sentir la réalité sociale. Ils voulaient « être vrais », « collectiviser la question de la folie », créer un mouvement de réflexion dans les facultés, à l'hôpital psychiatrique, dans les quartiers populaires, la campagne, les syndicats... Une promotion entière d'étudiants adhère alors à la COB (la Centrale ouvrière bolivienne, qui est dans cette période un véritable deuxième pouvoir), et exige la validation de leurs diplômes par la COB. Ils obtiennent même la dissolution de la Faculté de psychologie, car ils refusent d'être au service de l'ordre social, et essaient alors dans l'Université d'Etat. C'est dans ce mouvement-là que s'est opérée, en Bolivie, une certaine rencontre de ces psychologues très militants avec la psychanalyse. Pas n'importe laquelle : la psychanalyse lacanienne, dans laquelle ils voyaient un vrai retour à Freud.

Société française : Peut-on parler d'une contribution des psychanalystes latino-américains aux luttes d'émancipation dans leur pays ?

Armando Bauleo : Avant tout, il faudrait distinguer les diverses contributions des psychanalystes à la politique, et, ensuite, commenter leurs rapports aux luttes de libération.

Leurs contributions sont de niveaux différents, tels que : — au niveau personnel et non professionnel,

— à l'intérieur du champ professionnel (il s'agit par exemple d'étudier et de transformer l'insertion et la pratique sociale de cette profession) ;

— en associant le champ professionnel et le champ politique (fronts intellectuels ou noyaux scientifiques d'un parti ou d'une formation politique),

— théoriquement (par exemple, élaborer la question des contaminations idéologiques entre les deux champs, du politique et du psychologique).

Dans le cas de l'appui aux luttes de libération, la problématique est plus concentrée, elle n'a pas la même élasticité ni la même gamme de choix (...).

Dans ce que nous avons vécu, il y a eu divers comportements des psychanalystes, diverses manières de s'inscrire dans les luttes ou de passer des compromis. Notre expérience nous amène à penser qu'il ne faut pas abandonner la psychanalyse, mais l'utiliser, l'inclure, se servir d'elle. Nous nous opposons aux idées réductrices selon lesquelles les gens qui se battent n'ont besoin que d'armes et de nourriture. Nous croyons qu'ils doivent aussi viser au meilleur développement dans les domaines scientifiques et culturels.

Leopoldo Bleger : Les psychanalystes n'ont pas été en reste pour payer leur contribution de douleur au déferlement d'enthousiasme, d'illusions, de mépris et de barbarie des deux dernières décennies en Argentine.

J'ai dessiné à grands traits l'imbrication de la psychanalyse avec le marxisme en Argentine, dans une alliance souvent jugée comme allant de soi. D'ailleurs la situation était la même en Uruguay et, dans une moindre mesure, au Brésil. Or si l'on suit l'idée selon laquelle cette présence a marqué cette période au-delà de ce que ses protagonistes eux-mêmes peuvent appréhender, on pourra estimer le poids de cette contribution. En Argentine la psychanalyse a tissé une bonne partie de son action dans l'intimité même de la trame sociale. Au point qu'il serait vain de vouloir retirer ce fil pour savoir si la trame se défait ou non.

Au dire de certains, la situation dans la présente décennie aurait évolué. Elle serait le fait de l'arrivée massive de la théorie de Jacques Lacan. A distance, il m'est difficile de le dire.

Santiago Sequeira : J'ai dit que je ne vois pas une contradiction entre le fait d'être analyste et celui d'être militant. Mais le problème qui se pose, est de savoir s'il y a une contribution *spécifique* des psychanalystes aux luttes d'émancipation. La psychanalyse est la science de l'inconscient. Les luttes d'émancipation ont des causes objectives. Par conséquent, la contribution des psychanalystes ne se fait pas directement en tant que psychanalystes, mais en tant que militants, que citoyens. D'ailleurs, le fait d'être psychanalyste ne détermine pas une attitude idéologique plutôt qu'une autre. En Argentine, les analystes qui étaient militants ont dû quitter le pays au moment de la dictature parce qu'ils étaient visés par la répression. Mais d'autres n'ont rien fait pour la lutte. Certains ont même plutôt appuyé la dictature.

Cela dit, si l'on considère que, par exemple, la mise en place d'un système de santé mentale au Nicaragua fait partie de la lutte, alors, il faut dire que l'influence de la psychanalyse a contribué à ce que l'écoute des patients soit considérée comme importante. C'est cependant quelque chose qu'il faut relativiser parce que cette écoute collective n'est pas le propre des groupes inspirés par la psychanalyse ni même des groupes à vocation thérapeutique au Nicaragua. Par exemple, il n'y a parfois pas beaucoup de différence entre ce dont on parle dans les groupes thérapeutiques et les réunions des Comités de défense sandinistes (CDS). C'est un mouvement de prise de parole dans la société qui n'est pas très spécifique.

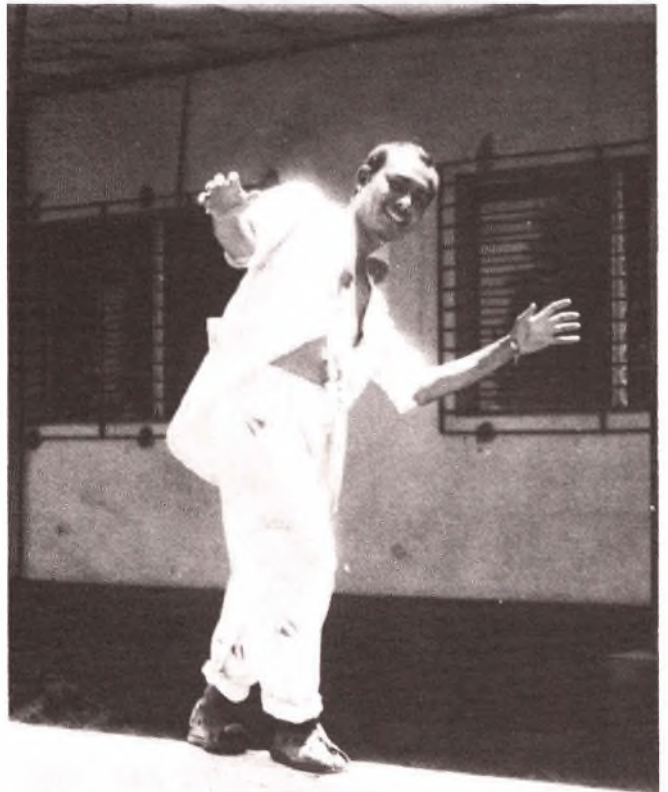
Par contre, avec les groupes de combattants qui présentent des névroses traumatiques, je pense que là, oui, on fait un travail

thérapeutique. En général, je puise à diverses sources de la psychanalyse : de temps en temps, je suis kleinien, de temps en temps lacanien, j'adore Winnicott... mais par rapport à cette pathologie je peux dire que ce que Freud a écrit sur les névroses actuelles a une grande validité au Nicaragua. (Pour le reste, les névroses obsessionnelles sont très rares, et l'hystérie est si répandue qu'on ne la considère pas comme pathologie : tout le monde sait que si une jeune fille fait une crise d'hystérie, c'est qu'elle manque d'homme, et que si c'est un garçon, c'est parce qu'il se masturbe beaucoup : ce sont des conceptions freudiennes populaires !).

Je vois encore deux sortes de problèmes. En assistant au colloque « Rencontres avec la psychanalyse »², et cela a à voir avec ce que je pense des lacaniens, en général, il y a un côté « réponse à tout » qui place toujours l'analyste en haut et l'analysant en bas. Si on veut pouvoir travailler au Nicaragua, il faut au contraire avoir une écoute un peu naïve, ne pas susciter de conflit de pouvoir, ne pas mettre l'accent sur les conflits entre les individus et le groupe, laisser se faire une issue dialectique aux contradictions.

D'autre part, il y a dans la morale communiste, chez les militants les plus sectaires, une difficulté à accepter le fait que l'on est ambivalent. Même la reconnaissance de la sexualité infantile reste un problème pour des « marxistes officiels » : au Nicaragua, cependant, il y a une réelle décontraction par rapport à ces aspects-là. Par exemple, à la clinique des cadres du parti (du FSLN), on peut parler de sexualité, d'histoire infantile, il n'y a pas de problème pour ça.

Peut-on aller plus loin ? La psychanalyse peut-elle, par exemple, apporter un regard critique sur les idéologies ? Il faudrait pour cela parler de choses concrètes. Qui sont les psychanalystes qui ont travaillé là-dessus ? Il y a eu W. Reich... Récemment, des kleinien anglais ont travaillé le concept d'aliénation chez Marx par rapport à la position dépressive chez Mélanie Klein. Si on veut envisager cela, il faut aller au concret.



Hôpital psychiatrique de Managua, 1983

Zorka Domic : Pour parler de la Bolivie : à la fin des années 1970, une rencontre entre un marxisme non dogmatique et très militant et « la psychanalyse » s'est donc faite. Ceux qui en sont les acteurs sont engagés dans des pratiques révolutionnaires dans la mesure où leur discours comme leur pratique de psychanalyse dans le social, sont en accord avec cet énorme mouvement sociopolitique dans lequel le syndicalisme joue un rôle déterminant. Il y a alors une certaine interpénétration. La psychanalyse (comme l'anthropologie) rencontre le travail politique et syndical.

Tout ce mouvement a été arrêté avec le coup d'Etat de 1980 : penser est à nouveau un délit, la COB et les partis sont persécutés, les universités fermées : pour les militants, c'est l'exil, la clandestinité ou la prison. Certains des psychologues de cette génération deviennent des militants à plein temps et prendront par la suite des responsabilités dirigeantes. Ceux qui sont retournés à leur pratique professionnelle ou à l'enseignement forment une nouvelle génération qui allie volontiers la double référence au marxisme et à la psychanalyse. Leur pratique n'est pas une pratique de cabinet : il s'agit d'un travail en institution, d'un travail avec les enfants des quartiers pauvres et des bidonvilles, dans les « universités minières », etc. Ils travaillent avec des philosophes ou des anthropologues, mais aussi des poètes et des musiciens...

Cela me fait dire que, s'il y a un régime démocratique, même très fragile comme c'est le cas dans les démocraties d'Amérique latine, c'est suffisant pour que tout ce qu'il y a de subversif dans la psychanalyse non dogmatique et dans le marxisme non dogmatique puisse contribuer à susciter une nouvelle créativité des luttes émancipatrices et libératrices.

THÈSES

Après Yves Schwartz, Guy Groux, deux collaborateurs de *Société française* ont soutenu leur thèse à Nantes au mois de juin 1987 :

Jean-Paul Molinari sur le sujet « Les ouvriers communistes », devant un jury composé de Serge Bonnet, Annie Kriegel, Georges Lavau, Michel Simon et Michel Verret.

Jean-Pierre Terrail sur le sujet « L'individuation ouvrière », devant François Gresle, Robert Héryn, Philippe Hess, Michel Simon et Michel Verret.

Nos collaborateurs ont tous deux obtenu la mention très honorable. Nous aurons l'occasion de revenir sur leurs travaux.



DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
(SEPTEMBRE 1987)

UN DÉBAT SUR *JE*

Premières contributions annoncées :

Denis Bévère (philosophe)

Jacques Bidet (philosophe)

Michel Boccara (anthropologue)

Jean-Pierre Cotten (philosophe)

Francis Godard (sociologue)

Philippe Malrieu (psychanalyste)

Michel Simon (sociologue)

* Extrait de « Psicoanálisis sin diván », *Casa de las Americas* n° 160 (janvier-février 1987) La Havane.

1 *Vicisitudes de una relación* (Adorno, Althusser, N. Capparos, E. de la Salamanca, S. Gordon, A.R. Luria, B. Müldworf, Vera Schmidt, O. Tutundjian, A. Bauleo (comp.) Coll. Izquierda, Freudiana, Gramico Editor, Buenos Aires 1973.

2 Voir l'article sur ce colloque dans le même numéro de *Société française*.

3 Cf. « Cuba psy » dans le n° 21 de *Société française*.



PSYCHANALYSE

Psychanalyse, adolescence et psychose Payot, Paris 1986⁽¹⁾

La récente publication de cette réflexion collective correspond aux travaux du colloque international organisé sur ce thème par le ministère de la Recherche en mai 1984.

Partant de l'expérience des différents praticiens, l'axe central de ces échanges théoriques est de penser ce qu'adolescence veut dire du point de vue psychanalytique. Dans quelle mesure les références topiques, dynamiques et le transfert avec l'adolescent donnent-elles des éclaircissements sur les mouvements du « passage » de l'adolescence ? Cette analyse psychopathologique permet-elle dès lors, d'expliquer les processus à l'œuvre lorsque se développent des évolutions psychotiques de type schizo-phréniques, des troubles du narcissisme ou une simple crise passagère névrotique ou normale ? Dans quelle mesure les facteurs extérieurs au sujet (famille, institutions et société) contribuent-ils à étayer ou à déclencher les failles du *moi* en réorganisation ? Dans quelle mesure les poussées pulsionnelles rendant possible la réalisation sexuelle de l'adolescent et les métamorphoses transformant son corps remettent-elles en cause son identité ? Telles sont les différentes questions que se posent les auteurs de ce colloque dans un va-et-vient entre théorie et pratique traduisant bien la difficulté de la psychanalyse pour se saisir de ces problèmes. Car s'en saisir risquerait de les enfermer.

Ainsi on peut considérer l'adolescence à plusieurs niveaux. Elle apparaît comme une crise d'identité où le sujet se révèle aux autres comme à lui-même, porteur de failles narcissiques héritées d'une enfance blessée, entraînant parfois la réactivation de celles-ci. Elle est la mue corporelle qui provoque le conflit entre la sexualité et le psychisme. L'apparition fantasmatique de la réalité de l'inceste révèle aussi au sujet ses désirs parricides et les blocages de l'autonomisation familiale pourtant nécessaire.

L'adolescent se met à nu : les défenses du moi organisées au cours de l'enfance s'effacent ou s'effondrent, les pulsions s'extériorisent ouvertement. Il est à la recherche d'une réorganisation au contact des parents, des adultes ou de ses pairs. La bande ou l'identification au groupe réalise souvent le moyen d'une initiation qui reprend par là une fonction sociale que notre culture a depuis longtemps perdu.

La mort surgit souvent au cours des manifestations pathologiques. Elle provient de ce deuil de l'enfance qui doit s'opérer au sein du sujet comme de la famille et qui fait parfois irruption dans la réalité. Ce deuil est quelquefois rendu impossible tellement la confusion des identités règne au sein des relations psychotiques de la famille ou quand les institutions soignantes

prennent le même relais. Ainsi, l'adolescent se tourne vers les autres pour instaurer l'intégrité de ses frontières et se donner une « contenance ».

La plupart des auteurs reconnaissent que la référence théorique commune est la réorganisation de l'image du corps issue de l'enfance et son inadéquation avec le corps propre transformé de l'adolescent. Mais il se projette également sur le corps social. On peut trouver là des convergences avec l'analyse marxiste des contradictions sociales intériorisées par le sujet.

Les conflits avec l'extérieur, faute d'initiation véritable, ou rendus impossibles, par des blocages fantasmatiques inévitables. L'identité de l'adulte futur passe par un remodellement et une identification qui puisse se projeter sur des idéaux mais aussi sur des adultes bien réels. C'est dans ce rôle bien aléatoire que se place le psychanalyste à l'écoute de l'adolescent. Celui-ci est parfois remis en question car les désirs de transgression de la loi fusent pour que s'instaure un surmoi du sujet et mettent à mal les limites usuelles du cadre de la cure. Il semble parfois nécessaire d'en imaginer d'autres.

Dans les cas de psychoses, la réalité du corps sexué devient insoutenable. « Le déni du réel perçu empêche la construction d'une représentation du corps séparé (...) la fonction unificatrice du moi est effacée par la panique ».

On peut dire avec A. Green que la crise d'adolescence est une maladie sociale d'aujourd'hui parce que l'adolescent est le prototype d'une figure générale : l'étranger hors-la-loi qui découvre un pays inconnu dans la réalité extérieure, qu'elle soit physique, ou humaine et sociale. Il comprend et analyse mieux cette réalité que dans l'enfance mais s'oppose aux adultes qui lui imposent la nécessité de leur réalité.

A la fois plus précoce et plus longue aujourd'hui qu'autrefois, l'adolescence bouscule un peu la métapsychologie freudienne classique comme les pratiques trop traditionnelles. La psychanalyse trouve difficilement les mots pour la décrire. Elle doit aussi comprendre les discours paradoxaux qui s'expriment non seulement par l'individu souffrant, mais aussi ses relations familiales et institutionnelles. Une réponse trop inadéquate de l'environnement risquerait de faire évoluer une simple crise en troubles plus chroniques.

Ainsi, l'absence de place clairement attribuée par le corps social à l'adolescent favorise le prolongement ou le développement d'états critiques.

On peut regretter que la réalité socio-économique et culturelle ne soit pas suffisamment analysée pour ce qu'elle est, mais seu-

lement à travers une vision souvent floue et généralisante. De plus, la question de l'adolescence féminine reste souvent au second plan, suivant le cadre du masculin. Moins saisissable, moins achevée en tant que future mère, la jeune fille est-elle préservée par là de la rupture psychotique ? Cette question mériterait d'être approfondie.

Ce livre demande souvent au lecteur un solide bagage théorique mais donne cependant un certain nombre de clefs dans la connaissance de la dynamique de l'adolescence et donc des racines de l'individualité.

Claude Allard

(I. Collectif : J.-J. Baranès, R. Cahn, R. Diatkine, J. Jeammet, C. Jean Girard, P.C. Racamier, B. W. Sigg).

Maurice Dayan, *Inconscient et réalité*, PUF 1985

« La pensée humaine est tout aussi souveraine que non souveraine et sa faculté de connaissance tout aussi illimitée que limitée. Souveraine et illimitée par sa nature, sa vocation, ses possibilités et son but historique final ; non souveraine et limitée par son exécution individuelle et sa *réalité singulière* ».

F. Engels¹

Cette question a divisé marxistes et psychanalystes, faisant longtemps rejeter par les premiers une discipline considérée par eux idéaliste, pansexuelle et bourgeoise ! Nous n'en sommes plus là, heureusement, bien que les méfiances perdurent faute d'échanges suffisants. J'ajouterai que de part et d'autre la question n'a pas été encore suffisamment travaillée.

Un livre vient aujourd'hui offrir une très solide base pour la relance du débat. Il s'agit d'*Inconscient et réalité*, de Maurice Dayan. Ce dernier, psychanalyste et universitaire, y présente un salutaire effort de théorisation fondé sur l'examen minutieux de sa pratique quotidienne, ce qui nous change des envolées discursives habituelles en la matière ! Parti, en avant-propos, de la découverte de l'inconscient, Dayan précise sa démarche « historico-théorique » et la situe sur le fond « d'ambiguïté du rapport au discours freudien dans la pensée psychanalytique contemporaine ». Il ne cache pas non plus que « l'absence d'égard pour la réalité » propre à l'Inconscient métapsychologique est devenue celle de bien des psychanalystes. D'où la nécessité pour lui de traiter, en première partie, de « la problématique de la réalité dans la technique psychanalytique » : il y trace son sillon depuis « la réalité psychique et la matérialité » — tant au sein de la cure et ses conditions que de la relation transférentielle et leurs rapports à la vie — jusqu'à l'interprétation en passant par l'agir et la répétition. Ce qui lui permet en deuxième partie, de nous inviter à le suivre dans une re-prise longitudinale de la « composition du réel » à partir de l'infantile. Ce nouveau « parcours » l'amène à proposer « l'irréel entre les moments de la réalité » pour mieux repérer « la causalité psychique », la psychogenèse et ses limites, et le rôle relatif du fantasme et du traumatisme. Pour terminer, il tente d'articuler Réel, Possible et Inconscient.

Issu d'une thèse de doctorat d'Etat, ce livre attachant cite et critique de nombreux auteurs passés et présents (10 p. de bibliographie plus index des noms). Procédant méthodiquement, il tente de débusquer partout ce qui dans la quotidienneté psychique, et analytique, est gage de réalité. Il faut donc le lire et le relire, en regrettant l'absence de toute référence aux philosophes et psychanalystes marxistes !

Ma principale question porte sur l'emploi du terme de « réel » par Maurice Dayan. En effet, après une tentative (Introduction, p. 27) d'en préciser la définition, il annonce l'élaboration d'une « autre idée du réel » (p. 42), en conjonction avec l'introduction de deux catégories qui lui semblent essentielles : l'irréel et le

possible. Malheureusement, malgré tout mon intérêt, je n'ai pas trouvé plus loin les précisions espérées. J'ai au contraire eu l'impression que l'auteur recourait assez indifféremment à réel et réalité, sans se priver d'employer l'adjectif au sens banal d'existant (Petit Larousse). Il ne propose donc pas de théorie du Réel et démultiplie la notion de Réalité en « ordres », « plans », « aspects », « parties » puis « moments » sans parvenir, à mon avis, à la formalisation rigoureuse que j'attendais. Il est vrai que là gît la pierre d'achoppement de bien des œuvres philosophiques, et L. Sève n'y a pas plus réussi quand il a proposé de « penser en matérialiste l'autonomie de la conscience » (*Une introduction...* E.S. 1980), encore qu'il se refuse à considérer « deux réalités » (p. 174).

Peut-être suis-je trop exigeant, mais la qualité du travail de M. Dayan m'avait mis en appétit. Je voudrais donc tenter de discuter plus avant ce point fondamental. On ne peut plus aujourd'hui parler d'*Une* ou de La Réalité ! Pas plus que de plusieurs réalités. Dans le premier cas, en effet, la substantification majuscule laisse supposer l'existence d'une Irréalité, c'est-à-dire d'une Réalité d'un autre type ; dès lors on se trouve dans le second cas, à savoir l'hypothèse d'un pluralisme : Réalité intérieure/Réalité extérieure au début de l'œuvre freudienne ou, plus tard, réalité psychique/Réalité physique/Réalité sociale ; mais, là encore, l'article défini donne à penser qu'il s'agit d'entités, substances ou espaces isolés sinon indépendants. Or l'expérience professionnelle ou quotidienne, la mienne en tout cas, infirme une telle supposition.

Les divers « ordres » de réalité interfèrent ou débordent en effet les uns sur les autres. Freud lui-même, dans ses deux schémas figurant l'appareil psychique et ses relations (Le Moi et le Ça, 1923 - Standard Ed. XIX p. 24 ; Nouv. Leçons n° XXXI, 1933-S.E. XXII, p. 78) laissait ouverte une communication entre le Ça et le monde extérieur ! Jacques Lacan, pour sa part, a largement contribué à montrer l'indissociabilité des faits psychiques et du langage. Or celui-ci relève indubitablement de l'ensemble des « ordres » ou « moments » de réalité : social par les langues, physique par le signifiant, il est en grande partie psychique par la production-déformation-suppression des signifiés. Il me paraît donc plus juste de considérer que tout s'inscrit dans un système triadique de coordonnées « de réalité » physiques, psychiques et sociales. Si, toutefois, les circonstances — recherche, expérimentation ou cure psychanalytique — exigent une opération de réduction à deux ou une seule dimension (tendanciellement), aussitôt la dynamique dialectique tridimensionnelle fait place à une opposition où ce contre quoi je bute et reste sans prise prend nom de « Réel » ; d'où l'hétérogénéité des notions de Réel propres aux physiciens, aux sociologues et aux psychanalystes ! A ce sujet il n'est pas superflu de rappeler l'avertissement de Lacan : « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel n'émergent que pour et par le discours psychanalytique » (*Lettres de l'EFPP* n° 16, 183).

Ces quelques considérations, extrêmement schématiques, permettraient — selon moi — de justifier et délimiter les démarches et confrontations inter- et trans-disciplinaires. Or elles sont fort précieuses car elles aident à ré-unir le champ de la pensée, sinon encore celui de la science. Le travail de Maurice Dayan contribuera, j'en suis sûr, à les faciliter dans la mesure où il relativise la notion de Réel et surtout replace indiscutablement les psychanalystes et leur pratique dans les coordonnées de réalité.

Bernard W. Sigg
Mai 1987

Note : Une fois de plus on regrettera que les éditeurs français, même universitaires, négligent d'offrir au lecteur l'index analytique indispensable !

1. *Anti-Dühring*. Ed. Soc. 1971, 118.

EMPLOI

Robert Salais, Nicolas Baverez, Bénédicte Reynaud,
L'invention du chômage,
 PUF, Collection « Economie en liberté », 1986

Au moment où « l'éclatement de l'emploi et du chômage » devient un fait social reconnu et éclairé par de multiples études statistiques, cet ouvrage est particulièrement bienvenu : face à une telle évolution, le risque existe que les travaux empiriques eux-mêmes « éclatent » en une diversité d'études partielles, chacune éclairant une facette, sans que l'ensemble offre une interprétation synthétique des mouvements en cours et de leur sens historique. Les auteurs affichent d'emblée une démarche historique et synthétique, qui tranche avec les approches habituelles des économistes par l'attention portée aux médiations et mises en formes institutionnelles organisant le phénomène « chômage ».

L'ouvrage entreprend l'histoire de la formation et de l'évolution du chômage moderne, comme catégorie concrète intervenant explicitement dans les rapports sociaux et permettant la définition des droits et devoirs des individus chômeurs. Le chômage est une réalité dont la définition obéit à des conventions d'ordre institutionnel. Celles-ci traduisent l'extension accordée, dans une société et à un moment donnés, à un ensemble de situations individuelles ramenées à une qualification uniforme de chômage. Ces conventions jouent un rôle actif, puisqu'elles participent à la stratification de la population chômeuse et à la définition des politiques d'emploi et de gestion du chômage.

Le comptage du chômage moderne fut facilité par l'homogénéisation des situations individuelles de chômage, par la diffusion d'un modèle et d'un statut social du chômeur : l'extension de la grande industrie et l'urbanisation ont été moteurs de ce mouvement. Par effet de normalisation sociale et étatique sous la pression des luttes syndicales, ce statut s'est étendu à d'autres catégories (jeunes entrant sur le marché du travail, femmes reprenant une activité salariée) que le modèle-type à partir duquel il s'est constitué. La diffusion des conceptions keynésiennes a son rôle dans cette extension, puisqu'elles impliquent, en contrepartie de la reconnaissance d'équilibres de sous-emploi, celle d'un chômage suffisamment massif et homogène pour être combattu par des politiques macroéconomiques adaptées.

Sans doute assiste-t-on, dans la crise actuelle, à une nouvelle étape de cette histoire : l'extension et la diversification des besoins d'emploi, dans un contexte de mutations humaines et technologiques, produisent des tendances au fractionnement de la population institutionnelle des chômeurs. L'Etat modèle et oriente ces tendances en définissant des politiques sectorielles, des traitements sociaux différenciés du chômage. Le fait est que ces politiques portent atteinte au chômage de masse keynésien, en segmentant la population au chômage. Ce faisant, elles rompent également avec la « convention keynésienne de plein emploi » qui était à la base des interventions étatiques de lutte contre un chômage susceptible d'être résorbé par des « recettes » macroéconomiques adéquates. Le chômage des années 1980 exige des mutations institutionnelles autrement plus fortes, enracinées dans « une nouvelle forme d'entreprise », dont la fin de l'ouvrage entreprend l'exploration.

L'apport de l'ouvrage est profondément original sur la *genèse* des institutions de gestion du chômage. Le propos a des implications, sur ce plan, au-delà du cas d'application retenu et enrichit notre compréhension de la formation des institutions du capitalisme, spécialement contemporain. En première analyse, les modes de naissance et de formation des institutions apparaissent très diversifiés : cette naissance peut procéder d'une capacité d'initiative propre d'un Etat déjà constitué et des forces politiques qui l'animent ; elle peut procéder d'une extériorisation progressive, d'une consolidation institutionnelle de rapports ou de mécanismes auparavant très intériorisés par la « base » économique : ce mouvement s'appuie sur des compromis ou des consensus sociaux, qui témoignent d'un certain état des rapports de classes. La naissance de la planification fran-

çaise dans l'après-guerre renvoie plutôt au premier modèle, elle est le fruit d'un « despotisme éclairé », qui bénéficie de la maturation d'une génération de responsables économiques et politiques ; la mise sur pied d'institutions collectives de gestion du chômage à partir des années 1930 renvoie au second : la gestion du chômage sort du domaine des rapports privés (la famille, la petite entreprise...) pour être extériorisée et assumée socialement. Le développement de la grande industrie urbaine est le moteur de ce mouvement mais trouve son répondant dans l'intérêt des salariés à faire reconnaître le statut social du chômeur.

La forme de naissance des institutions n'épuise pas pour autant leur genèse. Dans les deux cas précédents, les innovations institutionnelles ont fonctionné et participé aux changements de la société française parce qu'elles bénéficiaient de conditions d'effectivité suffisantes. Elles n'étaient pas des innovations isolées mais s'inséraient dans un mouvement de refonte du tissu institutionnel qui réorganisait les rapports de la politique à l'économie : quel aurait été l'impact de la planification à la française sans les nationalisations de l'après-guerre et les mutations associées du statut des salariés concernés ? Ces innovations fournissaient un cadre adéquat à l'intervention des forces sociales actives et à l'expression de leurs conflits et assuraient le développement d'une nouvelle génération de salariés, bénéficiaires de dispositifs de protection et capables d'assumer les mutations technologiques de l'époque.

On conçoit que la révélation des processus historiques qui ont conduit à des configurations institutionnelles aujourd'hui déstabilisées soit riche d'enseignements pour la compréhension du sens des questions posées aux hommes d'aujourd'hui. En particulier, comment une mixité nouvelle des droits de propriété et un nouveau type d'incitations publiques et financières peuvent-ils contribuer à « l'internalisation de la responsabilité de l'emploi » dans les entreprises ?

A ce propos, les auteurs interrogent la capacité des efforts théoriques de différentes écoles d'économistes sur les « règles et conventions », sur les « modèles de représentation » et la « coordination des anticipations », etc., à permettre une avancée dans la réponse à ce type de questions. Pour ma part, sans méconnaître les apports réels et stimulants de ces approches (que je n'hésite pas à mobiliser dans ma propre réflexion), il ne me semble pas qu'elles soient en passe de définir une alternative cohérente aux échecs effectifs de la macroéconomie académiques. Cette remarque peut être reprise par un autre bout : à plusieurs reprises, les auteurs invoquent dans leur texte les « rapports de forces », les « variables de productivité », les « variables conjoncturelles », etc., qui préparent aux processus institutionnels examinés ou sur lesquelles portent ces processus. Sauf à avoir une conception « chosiste » de ces rapports et de ces « variables », ce qui n'est certainement pas dans l'intention des auteurs, force est de reconnaître qu'ils sont des éléments actifs de la mise en scène sociale du phénomène chômage et non pas un simple décor passif. Si je tente un parallèle incertain, je dirais que les auteurs nous montrent remarquablement la *réalisation* du chômage par et dans des institutions historiquement variables mais que cela ne suffit pas à expliciter la *production* du chômage. En ce sens le terme « invention » est sans doute trop cursif pour résumer convenablement le processus qui est l'unité de ces deux moments. Et comprendre cette unité est un véritable problème car je suis convaincu, par et comme les auteurs, que les institutions participent à la « production » du chômage et non à sa seule « réalisation » ! Elles ne sont certes pas des « superstructures » !

Cette voie de réflexion retrouve la vision, très « XIX^e siècle » et pourtant étonnamment anticipatrice à l'égard de nos problèmes actuels de Karl Marx, lorsque traitant des « formes d'existence de la surpopulation relative » dans le chapitre du *Capital* sur « la loi générale de l'accumulation capitaliste », il écrit : « En dehors des grands changements périodiques qui, dès que le cycle industriel passe d'une de ses phases à l'autre, surviennent dans l'aspect général de la surpopulation relative, celle-ci présente toujours des nuances variées à l'infini. Pourtant on y distingue bientôt quelques grandes catégories, quelques différences de forme fortement prononcées — la forme flottante, latente et stagnante ».

L'invention du chômage est un ouvrage passionnant, parce qu'il nous raconte l'histoire de la transformation de l'inquiétante armée de réserve industrielle d'hier en un chômage moderne, catégorie institutionnelle plus « sage » parce que sagement gérée. Mais les résurgences historiques sont toujours étonnantes : la ressemblance évidente entre les TUC d'aujourd'hui et les *workhouses* d'hier ne recouvre-t-elle pas la peur du retour des « classes dangereuses » dès lors que les statuts qui organisent la stabilité sociale sont secoués et bouleversés par les péripéties de la crise ?

Jacky Fayolle

L'introuvable relation formation/emploi

Un état des recherches en France.

(Sous la direction de Lucie Tanguy. La Documentation française, Paris, 1986).

Cet ouvrage est la publication des travaux d'un séminaire réalisé avec l'aide du Programme mobilisateur technologie, emploi, travail. Il constitue, comme l'écrivent ses auteurs, une réponse apportée par un collectif de chercheurs aux problèmes qu'ils rencontrent dans ce champ.

La démarche s'annonce d'emblée en rupture avec les traditions de division et spécialisation des champs du savoir et fait état d'un besoin de décloisonnement et de désindividualisation dont l'absence nuit aux progrès des connaissances.

Leur objectif est (s'agit-il d'un premier temps ?) de faire le point sur les connaissances produites jusqu'à aujourd'hui sur ce thème et de tenter d'organiser et de rendre cohérent ce capital de données souvent empiriques.

Le bilan est organisé autour de 3 grands thèmes, dont le choix est par eux-mêmes relativisé, mais qui fournit une démarche possible.

Ces thèmes sont l'insertion, la formation, la qualification.

Ce livre a aussi l'objectif d'être un outil de travail destiné à se repérer dans ce champ même si ce dernier n'est pas couvert de manière unifiée. Il sera donc utile, au-delà des chercheurs « en vue » et des étudiants, à tous ceux qui travaillent cette question.

Un tel ouvrage se prête mal au compte-rendu ; nous tenterons pourtant d'en fournir les lignes directrices (inventaire des courants, options) tout en renvoyant au livre pour toutes précisions.

L'insertion

Un premier rappel historique met en évidence le rôle de l'Etat, issu du Front populaire, dans l'établissement d'une demande de connaissances, relative au thème de la jeunesse, ceci afin d'alimenter une politique active de loisirs, d'instruction...

Une présentation complète est donnée de tous les auteurs ayant contribué à enrichir cet objet d'étude.

A partir de 1970, le passage difficile de l'école à l'emploi se traduit par l'apparition de l'insertion comme centre d'intérêt.

Dans ces années, la mise en place du CEREQ et du CEE consacre la reconnaissance de l'insertion comme objet de recherche. De multiples enquêtes tentent de mettre en lumière les facteurs déterminant ces flux. Des variables explicatives sont avancées, telles que l'âge, le sexe, l'origine sociale, le niveau d'études, le diplôme... Parallèlement à cette attention exclusivement empirique, se sont développées des études cherchant à fonder théoriquement le « concept » d'insertion. Ce sont souvent des théories macro-sociales qui articulent variables structurelles et variables individuelles.

Un autre courant préfère la notion de « transition professionnelle » (travaux de J. Rose), qui recoupe temps de formation et emploi et donc permet d'approcher la relation système éducatif et système productif.

Les demandes urgentes émanant de la gestion/planification du système éducatif ne permettent pas une élaboration théorique nécessaire à la compréhension de cet objet.

De récentes recherches se développent pourtant sur la question des inégalités d'accès au travail selon le sexe (Maruani, Bouillauguet-Bernard, Combers...). Les travaux qui existent sur ce thème restent largement empiriques.

La formation

Lucie Tanguy présente en premier lieu, les « théories qui ont indirectement dominé les approches de la formation ». Ces théories de la reproduction et de la reproduction culturelle, marquées par l'irruption du politique dans la théorie qui accompagne les années 68, sont le fait d'auteurs tels que Althusser (1970), Bourdieu, Passeron (1964/70), Baudelot-Estabet (1971), Poulantzas (1974), Bowles-Gintis (1976).

L'auteur remarque que quelques-unes d'entre elles « tout en faisant leurs certaines propositions marxistes, vont s'en distinguer en opposant au principe de centralité des rapports de production, celui d'autonomie de l'appareil scolaire. C'est ainsi que se développent les travaux appréhendant l'appareil scolaire comme « producteur de hiérarchies sociales » et pas seulement reproducteur.

Parallèlement à ces travaux, (dualité sociologie/économie), l'économie de l'éducation fournit dans les années 70 des travaux émanant de la théorie du capital humain d'inspiration néo-classique. Selon cette théorie, la formation relève de principes universels de calcul économique rationnel des agents et sera sanctionnée par l'échange marchand. Bien que réfutées, ces théories ont servi de cadre à bon nombre de travaux.

En dehors de ces travaux relevant de la dualité sociologie/économie, s'en sont ajoutés d'autres relevant de la dualité des institutions (formation initiale/formation continue).

Les objets retenus sont classés de la manière suivante :

— Les politiques d'éducation et de formation : un travail empirique considérable fut mis en place par l'OCDE et les ministères afin de sérier les effets de la « démocratisation » scolaire (années 70).

— Une critique des politiques éducatives et de formation (Charlot, Figeat, Segré...) vise à analyser, au-delà d'une simple approche statistique, ce qui se joue dans cette période.

— Des enquêtes locales interrogent des données macro-sociales (Prost, Briand, Chapoulie, Peretz) et mettant en évidence un ensemble de déterminations qui ne figuraient pas dans les variables retenues jusqu'alors pour caractériser une politique scolaire (capacité d'accueil, normes de sélection, concurrence entre établissements...).

— Les formations mises en place en 1971 : apprentissage, insertion jeunes, formation continue. Ici l'utilisation de démarches fortement empiriques (Combes, Lechaux, Nallet, Méhaut) empêche de saisir les mouvements d'ensemble (stratégie d'auteurs, configurations institutionnelles et production).

— L'aspect dynamique des politiques de formation à travers la mobilité de la force de travail et la question des rapports sociaux (de Maupéou, Campinos).

— Des recherches concernant les politiques d'entreprises en matière de formation, se développent très rapidement ces dernières années (Dadot, De Maupéou, Dubar, Méhaut, Guillon, Nallet...).

Pour Dubar et Méhaut les pionniers en furent Pierre Naville et Georges Friedman, qui s'interrogeaient sur l'impact de l'automatisation sur l'avenir du travail.

En dehors de cet aspect politique, plusieurs objets ont été retenus par ailleurs :

— La situation des publics et la question plus générale de la reproduction sociale (Lesne, Montlibert, Fritsch, Dubar, Bourdieu, Boltanski).

— La liaison branches professionnelles et politiques de formation (CEREQ, approches statistiques).

— Les stratégies au sein de l'entreprise (Sainsaulieu, Crozier, Cousty...) et la logique politique des directions d'entreprises dans le domaine de la formation (de Gaudemar).

— L'introduction des technologies nouvelles (Marger, Cannac, Dubar, Lojkine...).

— La relation éducation/organisation du travail/production : approche du LEST (Laboratoire d'économie et de sociologie du travail) qui revoit les découpages traditionnels de disciplines, ce qui leur permet d'introduire de nouvelles notions (espace de qualification, socialisation professionnelle, cohérence sociétale).

— La question des savoirs comme participant à la production des hiérarchies sociales (Tanguy, Isambert-Jamati).

La qualification

Le dernier chapitre aborde l'état des recherches concernant la notion de qualification. Il s'ouvre sur une mise au point méthodologique de R. Torjada, réaffirmant que, puisque la qualification n'est pas un concept théorique ni non plus une notion dénuée de contenu, elle pourrait être considérée comme un concept empirique ou catégorie (la première appellation tendant à lui restituer une dimension conceptuelle). Ce point sera vivement débattu par P. Rolle et P. Tripié pour qui la qualification « n'est pas — n'a jamais été — le résultat de recherche mais bien une catégorie de la pratique utilisée dans des conditions multiples, forcément polysémique, unissant dans une relation d'ordre le résultat de déterminants divers ».

Cet échange a son importance puisque toute la tentation positiviste s'y trouve inscrite.

— Selon M. Bel les instances de la planification ont eu un rôle important dans le développement de la réflexion sur la qualification, bien que demeurant complètement coupées des autres recherches.

Cette notion utilisée dans les modèles macro-économiques, n'est approchée que sous l'angle quantitatif, évacuant par là-même toute dimension conflictuelle ; le 2^e Plan (1952-57) pose la nécessité d'évaluer les besoins en qualification, le 4^e (1961-65) ceux des flux scolaires et le 5^e les deux à la fois, c'est-à-dire prévoir les niveaux d'emploi, en anticipant les besoins en formation.

Le corps théorique sous-jacent (théorie néo-classique) oblige à poser le problème en termes d'adéquation entre formation et emploi.

C'est alors la création du CEREQ¹ et du Centre d'Etude pour l'Emploi².

La problématique de l'adéquation sera sévèrement critiquée (Salais) ainsi que son hypothèse sous-jacente d'homogénéité des structures d'emploi (d'Iribane) et le modèle de planification sera abandonné au cours du 8^e Plan.

Les relations formation qualification sont classées par M. Campinos, Dubernet et C. Marry en deux grands courants :

— Le courant *substantialiste* s'intéresse à la qualité du travail. Les auteurs cités comme étant les plus représentatifs sont Friedman (thèse de la déqualification comme conséquence néfaste du progrès technique) et Freyssenet (thèse de la déqualification/surqualification du travail comme conséquence des rapports capitalistes). Cette dernière analyse est critiquée par les auteurs car elle serait « réductrice de la relation système productif/système éducatif ».

Le courant néoclassique a approché la notion de qualification par la mesure de la contribution productive de « l'agent économique ». Les auteurs remarquent que bien que ce type d'analyse soit peu opérant, il continue à dominer de nombreux travaux dans les pays anglo-saxons.

— Le courant *relativiste et conflictuel*

1) Les sociologues :

Ce courant, initié par P. Naville, a mis au point l'existence d'un certain nombre de déterminants de la notion de qualification (notamment le temps de travail incorporé). Ceci l'a conduit à mettre en évidence le rôle prépondérant des conflits et des négociations autour de l'évaluation de la qualification, ainsi que le rôle fondamental de l'éducation et de la formation. Ces conclusions développées par d'autres chercheurs (Tripié, Rolle) seront prolongées par l'étude des relations valeur d'usage/valeur d'échange et évolution des qualifications/division du travail.

2) Approches interdisciplinaires :

Au nombre de 3, elles s'intéressent, au-delà du marché du travail à tous les déterminants de la valeur du travail.

Théories dites dualistes

ou de la segmentation du marché du travail (Berger, Piore, Dolringer), qui relie à la fois marché du travail, valeur d'usage, formation, conditions structurelles de mise en valeur du capital et aussi stratégie des individus.

Théories de l'effet sociétal :

(Brossard, Maurice, Sellier, Sylvestre) qui s'appuient sur un travail interdisciplinaire et une méthodologie diversifiée pour obtenir des résultats intéressants concernant la relation système éducatif/système productif. Ainsi leur comparaison de l'espace de qualification France/RFA permet de caractériser le modèle français comme étant un « espace organisationnel » (importance de la hiérarchie et du classement) et le modèle allemand, un « espace qualificationnel » (continuité professionnelle de la progression statutaire).

Théorie de la régulation :

conduites par des historiens et des économistes marxistes « hétérodoxes » qui cherchent à définir la place des qualifications dans le procès de travail (Boyer, Aglietta, Freyssenet...). Certains d'entre eux déduisent qu'il n'y a pas de relation fondamentale entre qualification et salaire (même s'il existe une relation) et que « l'enjeu pour le patronat est de réduire la quantité de travail incorporée dans chaque produit possédant une qualité donnée ».

La critique adressée par les auteurs est que la formation tient ici peu de place. La raison essentielle selon eux est qu'elle apparaît comme variable surdéterminée.

3) Les approches récentes :

Elles se classent selon P. Zarifian en 2 catégories : les approches par le *savoir* et par la *gestion de la main-d'œuvre*.

— Les *approches par le savoir* qui cherchent à cerner la notion de savoirs et de savoir-faire afin de prendre appui sur eux dans les conduites de mutations.

Des auteurs comme Lebas, Lemerrier, mettent ainsi en place une méthodologie d'approche des capacités opérationnelles (ils distinguent notamment le savoir-faire adaptatif et le savoir-faire innovatif).

Des auteurs comme Troussier, Rosanvallon, s'intéressent au couple travail concret/travail abstrait et à la maîtrise globale du procès de travail.

D'autres, déjà cités, réfléchissent à la distinction travail prescrit/travail réel.

— Les *approches par la gestion de la main-d'œuvre* qui sont d'inspiration néoclassique agrémentées d'une dimension sociologique empruntée à Bourdieu et Boltanski. Eymard/Duvernay et Thévenot réduiraient la formation à une question d'investissement et évacueraient par là tout aspect de dynamique sociale. D'autres études, portant sur les systèmes de classification sont menées depuis 1980, et regroupent des chercheurs du LEST, du CEE, du CEREQ et du GLYSI (travail de recherche sur les méthodes et les enjeux qui concernent l'analyse de la qualification — emploi/personne —). Cette problématique prend peu en compte la dynamique des rapports sociaux.

Au terme de cette présentation, dont le contenu reflète d'ailleurs le sous-titre « un état des recherches en France », il serait

intéressant d'aborder en guise de conclusion, les réflexions que suggèrent le titre : « l'introuvable relation formation/emploi ». C'est ici que réside, selon nous, l'un des intérêts majeur de cette démarche.

La division du travail dans la recherche, comme ailleurs, n'a pas fini de poser les contradictions qu'elle engendre par essence ; aussi, vouloir rompre avec l'organisation traditionnelle du travail dans ce domaine, procède d'une démarche novatrice.

Même si elle ne pose pas la question de l'élargissement du champ des chercheurs³, elle a l'avantage de refuser les spécialisations stérilisant le progrès des connaissances.

« Cette expérience du travail collectif constitue en elle-même un résultat dans la mesure où elle représente une des formes de sociabilité dont la communauté scientifique doit se doter pour parvenir à une certaine intégration », (p. 267) est-il dit en conclusion.

La mise en commun des travaux fait apparaître avec plus d'acuité l'existence de spécialistes d'une discipline, d'un savoir, d'une partie d'un champ de recherche et conduit inévitablement au constat d'une limitation des possibilités d'exploration d'un objet relevant lui-même d'un système social global.

Loïn d'être des « spécialistes du cerveau de la sangsue » et n'ayant pas l'intention de le devenir, les auteurs constatent cependant que le besoin de dominer la production de connaissances exige d'aller au-delà de ce qui se produit actuellement.

Ainsi la relation formation/emploi (si tant est qu'elle puisse exister comme « relation ») nécessite une approche globale, cohérente, c'est-à-dire pratiquant la théorie. Le titre indique bien qu'une telle approche n'existe pas.

— Les conclusions relatives à l'*insertion* posent les problèmes « d'opposition d'objets, de méthodes, de conceptualisation, de références théoriques... et peut être d'erreur de conception du champ ».

— Les conclusions relatives à la *formation* font état d'une remise en question des théories globales dans les relations éducation/économie/société et d'une fabrication de notions sans contexte théorique.

— Les conclusions relatives à la *qualification* mentionnent une insatisfaction quant à la définition rigoureuse de l'objet qualification et l'existence de cloisonnements dominant le travail de recherche.

En définitive, cette insatisfaction, relevant peut-être de la simple déontologie du métier, prouve bien que le positivisme a quelques difficultés ici à faire passer de la connaissance (souvent empirique) des réalités pour de la connaissance scientifique du réel.

Ce positivisme a « toujours l'air de produire mieux pour moins cher » écrit L. Sève, qui ajoute « mais c'est à terme qu'il faut faire ses comptes ». Ce séminaire nous paraît relever de cet instant de bilan.

Le fait de souhaiter renouer avec le travail de cohérence conceptuelle est essentiel. Au centre de ce travail, il sera difficile de ne pas mêler une conception de l'homme et les finalités d'un système social, pour lesquelles, les théories « implicites » auront quelques difficultés à ne pas affirmer leur antagonisme.

Aline Berardi

1. Centre d'Etude et de Recherche sur l'Emploi et les Qualifications.
2. A. d'Iribane relève à ce sujet, dans sa note de lecture, que le directeur du CEREQ n'était autre que C. Ducray, rapporteur général de l'intergroupe, et le directeur du CEE, C. Vimont rapporteur de la commission Emploi du Plan.
3. Nous pensons ici à la réflexion et à la mise en pratique à l'IRM des nouvelles communautés scientifiques de recherche ; cf. *Société française* n° 10, 1984 : « Vers une communauté scientifique élargie ».

SOURCES

LA DÉMOGRAPHIE ASSOCIATIVE

Le Conseil national de la Vie associative (CNVA)* a établi un premier bilan de la vie associative en 1982.

Ce bilan permet de formuler des estimations plus ou moins fiables sur la démographie associative dans son ensemble.

Cependant, soulignons que « les statistiques disponibles sont loin de ce qu'elles devraient être ». Il n'existe en effet aucune statistique globale, de source officielle, faisant état pour la France entière des résultats des cumuls de créations et dissolutions déclarées d'associations.

Les travaux actuels imputables à l'initiative de certains chercheurs n'ont pour base solide que les déclarations publiées au *Journal officiel*, l'obstacle à surmonter étant l'ignorance dans laquelle on se trouve des disparitions.

Ce qui suit ce réfère donc aux associations déclarées.

Selon toute vraisemblance, le nombre des associations déclarées serait de l'ordre de 500 000 à 600 000. Depuis une vingtaine d'années au moins, la croissance de la natalité associative est indéniable.

Avant 1963, les données sont mal connues. On estime cependant qu'il s'est déclaré chaque année quelques centaines d'associations jusqu'en 1930 ; quelques milliers jusqu'en 1950 et plus de 10 000 dans la décennie 60. Au terme de cette dernière, la croissance oscille autour de 20 000. On ne connaît pas par contre les chiffres relatifs à quatre années : 1965 à 1968.

La progression est à nouveau remarquable du début à la fin de la décennie 70 où l'on passe de la vingtaine de mille à la trentaine, avec une montée en 1977 de 33 188.

Il y a ensuite à nouveau une croissance accélérée : avec pour 1981, 33 972 associations déclarées ; 1982, 40 228 ; pour 1983, 46 857.

Si l'on compare le taux des années 65-82 à celui de la période 1938-1965, on constate un triplement 5,6 % au lieu de 2,1 %.

La création et le développement des associations dépendent d'influences imputables au contexte. En effet, on constate que la répartition des associations sur le territoire national présente de fortes différences. Les communes de banlieue sont de loin les moins fécondes. Dans les régions et départements, les disparités sont quasi-constantes. Si l'on rapporte au nombre des habitants, les déclarations d'associations de ces 20 dernières années, on observe qu'elles se situent régulièrement au-dessus de la moyenne dans les régions du Nord, de la Picardie, de la Lorraine, de l'Île-de-France. L'écart à la moyenne est particulièrement sensible dans la Seine-Saint-Denis où d'une manière régulière, elles sont moins nombreuses. Cet écart, bien que moins marqué, existe dans le Val-de-Marne, le Val d'Oise, le Nord et le Pas-de-Calais. Par contre, il y aurait un renouveau et une augmentation de la pratique associative dans les zones urbaines rurales où la population croît malgré l'exode rural.

Ces différences dans la localisation des associations semblent indiquer que la pratique associative des Français et le type de

sociabilité auquel elle correspond n'est pas identique et au même degré selon le lieu et le milieu dans lequel elle prend racine et se développe. La composition sociologique de la population, les conditions de vie et de travail, les modèles culturels ainsi que les cultures régionales suscitent des attitudes plus favorables à la vie associative dans certains milieux que dans d'autres.

— *S'agissant des créations*, les associations sportives occupent en permanence, et de loin, le premier rang, suivies à une certaine distance par les associations de loisirs puis par celles du secteur social qui se trouvent dépassées mais seulement en 1982 par celles du secteur artistique.

— *S'agissant des fréquences relatives*, c'est-à-dire de la place occupée dans l'ensemble des créations au cours d'une même année, ce sont toujours le sport et les loisirs qui dominent largement, le secteur artistique continuant à se rapprocher de ces deux leaders, le secteur social se maintenant sur un palier légèrement inférieur à 10 %.

— *S'agissant des progressions au cours de la période 60-82*, ce sont les secteurs « défense du patrimoine » et « artistique » qui prennent la tête, suivis par les secteurs « politique », « religieux » et « troisième âge » (lequel se met à reculer à partir de 1977) puis par les secteurs « emploi-production » et « défense des droits » (notamment les droits de propriétaires et des locataires) qui précèdent de peu le sport, les parents d'élèves et la formation-recherche.

Il faut noter les progressions très fortes dans les années 1977-1982 des secteurs « emploi-production », « école libre », « formation-recherche », artistique et surtout « radio libre » qui fait une percée spectaculaire dans le monde des associations.

Au terme de cet ensemble d'observations, M. Forse¹ croit pouvoir dire « que les associations où les individus se rassemblent autour d'un projet social ou culturel visant la société ou une de ses parties, sont actuellement en pleine croissance, alors que celles qui se donnent pour objectif de développer la sociabilité entre leurs membres progressent plus lentement ».

Indications fournies par les ministères et les grandes fédérations et coordinations

Les indications fournies par les ministères et les grandes fédérations et coordinations permettent de fournir de nouvelles indications de la place qu'occupe chaque secteur dans l'ensemble des associations, sans cependant donner une vision complète de l'état réel des associations existantes en fonction de leur objet. Les raisons en sont diverses : rapports occasionnels avec les administrations ; émargement par une même association à plusieurs sources de financement ; associations non regroupées dans leur totalité aux grandes fédérations ou coordinations ; adhésion de la même association à plusieurs fédérations ou coordinations.

En voici le détail :

— *Le Secrétariat à l'environnement* mentionne en 1982, 991 associations nationales ou régionales agréées.

SOURCES

— *L'Education Nationale* répertorie en 1982, 119 fédérations ou associations nationales (parents d'élèves, élèves ou étudiants, amicales ou associations du personnel de l'Education nationale).

— *Le Secrétariat au Tourisme* indique qu'en 1982, il existait 130 associations nationales agréées.

— *Le ministère de l'Agriculture* dénombre pour 1982, 7 865 associations locales regroupées en 4 associations nationales (foyers ruraux, associations familiales rurales, centres d'information agricole).

— *Le Secrétariat à la consommation* mentionne pour 1982, l'existence de 17 associations nationales et de 22 regroupements régionaux.

— *Le ministère de la Justice* indique avoir été en 1982 en relation avec 506 associations (soutien aux détenus, aux libérés, éducation surveillée). Parmi elles, 439 sont habilitées à gérer 612 établissements d'hébergement et 296 services. Elles emploient un personnel dont l'effectif serait de plus de 20 000 agents.

— *Le ministère des PTT* précise qu'il est en relation avec 1913 associations : associations du personnel, associations assurant la restauration, le sport, les vacances.

— *Le ministère du Temps libre, de la Jeunesse et des Sports* a répertorié en 1984 : 338 associations ou fédérations agréées au plan national au titre de la jeunesse et de l'éducation populaire. Ce ministère serait en relation avec 16 904 associations départementales au titre de la jeunesse et de l'éducation populaire.

— *Le ministère des Affaires sociales et de la Solidarité nationale* : il y aurait 90 000 associations intervenant dans le champ du ministère des Affaires sociales et de la Solidarité nationale.

L'UNAF regrouperait 5 678 associations familiales générales ou spécialisées. Dans l'ensemble, les associations gestionnaires du secteur social avoisinent le chiffre de 5 000. Elles réalisent un « chiffre d'affaires » annuel de l'ordre de 30 milliards couvert par les contributions de l'Etat (8 milliards), des collectivités locales (5 milliards 6), des organismes de sécurité sociale (10 milliards 7), des usagers enfin (6 milliards).

L'effectif de leur personnel peut être évalué à l'équivalent de 230 000 emplois à plein temps.

Les associations gestionnaires du secteur sanitaire sont environ au nombre de 20 000, l'effectif du personnel atteignant l'équivalent de 82 000 emplois à temps plein et leur chiffre d'affaires se situant aux environs de 6 milliards.

Informations fournies par les associations elles-mêmes pour 1982

Enseignement - formation - recherche

Le secteur des parents d'élèves comprend 5 grandes associations (secteur public et privé) et on dénombre pour 1982 : 31 736 associations regroupant 2 140 000 familles adhérentes.

Environnement

Dans le secteur de l'environnement, on trouve 95 fédérations départementales de chasse, ayant délivré 1 987 054 permis et 4 152 associations de pêche ayant délivré 2 321 537 permis.

Cadre de vie

Dans le secteur cadre de vie, le logement compte 4 grandes associations représentant plus de 582 000 familles adhérentes regroupées au sein de 7 712 sections ou associations. Mais il y a aussi un nombre important d'associations autonomes.

Culture

Les chiffres connus ne concernent qu'un petit nombre d'associations mentionnées à titre indicatif :

— sociétés savantes : 2 000 associations et 250 000 personnes

— Colinac : (dominante littéraire) 700 associations et une revue adressée à 150 000 membres

— musique : un très grand nombre d'associations :

- Associations de musiciens : 6 000 sociétés et 650 000 musiciens

- Associations amateurs de musique : les Jeunesses musicales indiquent que près de 1 million de jeunes et d'adultes ont été concernés par leurs activités au sein d'environ 250 délégations

- Groupes de musique et de danses traditionnelles : 197 associations

- Associations organisant fêtes, carnivals, festivals, la VOCEF, fédération nationale regroupe plus de 700 comités comprenant 25 000 bénévoles

- Associations scientifiques : 1 100 associations scientifiques et techniques.

Sport

Le CNOSF regroupe 86 fédérations sportives ou sections dont les adhérents se répartissent dans 143 259 clubs. Licences délivrées : 11 019 023.

Il y a de plus 720 offices municipaux de sport ; les associations et clubs de gymnastique non membres du CNOSF et les associations de plein air.

A titre d'exemple citons :

— la Fédération de randonnée pédestre regroupant en 1982 : 221 675 personnes au sein de 284 associations,

— l'Association nationale des centres écoles et foyers de ski de fond qui mentionne 29 130 adhérents dans 142 associations locales.

Jeunesse - Education populaire

Nombreuses sont les associations qui interviennent dans les deux milieux. Ce secteur représenterait environ 78 000 associations dont les activités auraient en 1982 concerné plus de 8 millions de personnes.

Tourisme et plein-air

Il existe 140 associations ou fédérations agréées. L'UNAT (Union nationale des Associations de tourisme) pour l'année 1982 indique avoir fait bénéficier 11 159 000 personnes des activités de 47 fédérations et associations qu'elle regroupe.

Il faut ajouter les offices de tourisme et syndicats d'initiative qui représentent 2 319 associations rassemblant plus de 500 000 adhérents.

Défense, revendication ou représentation

— familles : 5 735 associations ou fédérations qui regrouperaient 662 978 adhérents en 1982,

— femmes : 160 associations ou fédérations répertoriées. Le Planning familial compte 89 associations départementales, 20 000 adhérents et s'adresse à plus de 400 000 personnes,

— retraités et personnes âgées : 20 000 associations environ touchent près de 5 millions de personnes. Parmi elles sont décomptées 1 700 000 adhérents aux 55 associations d'anciens combattants et les 220 000 retraités militaires regroupés en 300 associations. Ce secteur voit un grand nombre d'associations se créer : clubs du 3^e âge, universités du 3^e âge, associations de retraités actifs...

Tous ces chiffres, répétons le, ne permettent pas d'établir un bilan précis de la répartition des associations. Ils permettent seulement d'approcher la mesure des poids relatifs de certains secteurs.

L'emploi dans les associations : données statistiques

On le sait, la raison d'être de l'association est de rassembler les efforts et les ressources d'un certain nombre de personnes autour d'un objet social et ceci sans but lucratif. Cependant avec le développement associatif, les activités se multiplient, et la gestion prend une dimension accrue. Le secteur associatif a donc recours au salariat pour réaliser les objectifs qu'il se fixe et devient un employeur. Ceci pour la plupart des associations, est un avatar par rapport à leur objet propre. Ce salariat est difficilement repérable tant il est marqué par la multiplicité des statuts de ceux qui y travaillent. Dans l'état actuel de l'information statistique, les chiffres manquent de fiabilité.

Les grandes associations

On dispose de quelques données sur les grandes associations essentiellement situées dans le secteur sanitaire, social et socio-culturel. Elles ne concerneraient que 165 000 salariés sur les 700 000 qui, d'après les estimations, existent dans l'ensemble du secteur.

Avec précaution, la FONDA² note que « dans les grands établissements associatifs l'emploi a crû entre 1971 et 1980 de 44 %. Le rythme de création ne s'est cependant pas maintenu entre 1975 et 1980 (1975 étant considérée comme la date où le secteur associatif a été touché par la crise).

Evolution de l'emploi salarié dans les associations 1971/1980 :

1971	39,463			
1972	2,448	+ 7,6 %		
1973	44,941	+ 5,9 %	27,1 %	
1974	47,681	+ 6,1 %		
1975	50,166	+ 5,2 %		
1976	51,628	+ 2,9 %		+ 44,1 %
1977	53,124	+ 2,9 %		
1978	54,717	+ 3,0 %	+ 10,1 %	
1979	55,340	+ 1,1 %		
1980	56,852	+ 2,7 %		

Source : INSEE n° 320/169 mai 1983.

On serait dans l'incapacité aujourd'hui « de savoir le volume réel d'emplois créés dans le secteur pendant la dernière décennie ».

Aperçus régionaux en matière d'emploi associatif

Au plan statistique, les aperçus régionaux en matière d'emploi associatif donnent des chiffres également peu fiables.

Dans les données fournies par l'INSEE, l'Île-de-France vient en tête par le nombre d'établissements (15 %) et les effectifs (26 %) suivie par Rhône-Alpes, Pays de Loire, Bretagne, Nord-Pas-de-Calais, Centre. Le nombre moyen des effectifs salariés par association serait de 5,05. L'Île-de-France aurait presque 9 salariés par association, l'Alsace 7,1, la Provence-Alpes-Côte d'Azur 6,3 et la Bourgogne 2,9. Les activités des associations se situent massivement dans les secteurs non marchands. Les salariés pour plus de la moitié travaillent dans le secteur de l'enseignement et la recherche ainsi que dans la santé et l'action sociale.

La structure de l'emploi associatif

La FONDA pour son propre réseau a réalisé un sondage auprès d'associations de divers secteurs, afin de connaître la réalité de l'emploi associatif.

Elle a constitué une typologie d'associations de secteurs divers afin de saisir à l'intérieur de ces types mêmes, les grandes caractéristiques de l'emploi, en excluant délibérément des associations à très fort taux d'emploi.

Six secteurs ont été déterminés :

— *le secteur social* où ont été choisis à la fois des équipements importants, quelques-uns sanitaires (type centre de santé), des services (aide à domicile), des associations d'accueil pour catégories sociales en difficulté, des associations de réinsertion.

— *Le secteur socio-culturel*, l'animation de loisirs, vacances, associations d'éducation populaire.

— *Le secteur culturel et sportif*, spécialisé dans des activités particulières (sport, théâtre, radio, audio-visuel, musique...).

— *Les associations de défense* où ont été regroupées les associations qui défendent et représentent des catégories sociales : consommateurs, habitants, familles, immigrés, ou défendant une cause (environnement).

Répartition des associations en nombre d'établissements et en nombre de salariés par activité au 1/1/1982 :

	Nombre d'établissements		Effectifs salariés	
	Total	%	Total	%
Agriculture, sylviculture, pêche	2 656	1,9	2 772	0,4
Industries laitières	8	—	42	—
Autres industries agricoles et alimentaires	26	—	114	—
Industries manufacturières	1 246	0,9	12 865	1,8
Bâtiment - génie civil	626	0,4	1 142	0,2
Commerce de gros	95	—	519	—
Commerce de détail	352	0,2	547	—
Hôtels, cafés, restaurants	12 179	8,6	52 651	7,4
Transports et services marchands divers	1 859	1,3	7 276	1,0
Etudes, conseil, assistance	4 985	3,5	28 765	4,1
Enseignement et recherche	12 030	8,5	115 134	16,2
Santé	4 028	2,8	113 734	16,0
Action sociale	12 329	8,7	168 848	23,8
Services récréatifs, culturels, sportifs	23 099	16,4	43 798	6,2
Assurances	285	0,2	2 994	0,4
Organismes financiers	238	0,2	3 960	0,6
Prévoyance et sécurité sociale	1 085	0,8	19 931	2,8
Services non marchands divers	63 174	44,9	133 404	18,8
Divers mal définis	466	0,3	2 291	0,3
TOTAL	140 766	100,0 %	710 847	100,0 %

SOURCES

Deux secteurs nouveaux minoritaires paraissant très intéressants à étudier :

- le secteur des associations d'aide au développement des associations,
- le secteur du développement économique.

Ces secteurs rassemblent une catégorie de salariés assez différente des secteurs plus classiques et posent différemment les problèmes de l'emploi.

Répartition des salariés et des bénévoles dans les associations

Secteurs	% des associations	% des salariés	% des bénévoles
Social	24,0	77,1	40,3
Socio-culturel	30,1	14,4	13,7
Culturel	12,6	1,5	29,2
Défense	16,8	3,0	10,3
Aide aux associations	6,2	1,1	0,7
Développement économique	8,8	2,9	5,5

On constate que le plus important secteur de l'échantillon est celui du secteur social qui, pour le quart des associations interrogées, assure 77,1 % de l'emploi total.

Le secteur culturel est largement pris en charge par les bénévoles puisque les associations (dans l'étude) qui ne représentent que 12,6 % de l'ensemble, attirent le 1/3 des bénévoles qui travaillent dans l'ensemble de ces associations.

Si l'on prend maintenant en considération, non plus le nombre, mais le temps passé à l'intérieur de l'association l'étude donne le tableau suivant :

Associations	% temps passé par les salariés	% temps passé par les bénévoles
Social	90,2	9,7
Socio-culturel	85,2	14,7
Culturel	33,0	66,1
Défense	59,8	40,1
Aide aux associations	95,6	4,3
Développement économique	90,7	9,2

On voit donc que les secteurs « social », aide aux associations, développement économique ne recourent que très partiellement à l'aide des bénévoles et les secteurs « culturel » et surtout « défense » reposent beaucoup sur le bénévolat, pratiquement complètement pour bon nombre d'associations culturelles et sportives.

La FONDA fait observer que le grand pourvoyeur d'emploi, les 3/4 de son échantillon, est le secteur de la gestion d'équipements sanitaires, sociaux, socio-culturels³.

Elle note également que l'emploi associatif dans les divers secteurs, à l'exception des gestionnaires d'équipement et des associations du secteur du développement économique, est essentiellement un emploi parcellisé à temps très partiel où se côtoient des statuts très divers.

Plus les associations sont militantes moins l'emploi salarié serait important quant au nombre des salariés et à la quantité d'heures travaillées.

Cet emploi à temps partiel constituerait une caractéristique des petites associations. Mais de grosses associations, dans le secteur du tourisme et des vacances emploieraient également un personnel vacataire très important pour l'encadrement de stages et de centres divers.

Dans le secteur sanitaire et social, on trouverait aussi un emploi précaire important des associations à fort taux de bénévolat (associations d'aides ménagères) alors que dans des associations qui gèrent des équipements, l'emploi permanent à temps complet est presque la règle, tandis que le bénévolat est très réduit.

Données nouvelles en matière d'emploi dans le secteur associatif

Selon Jocelyne Gaudin (*Initiatives locales et créations d'emplois* Documentation française, Paris 1982) : « l'aide à la création d'emplois d'utilité collective aurait donc bien servi, dans un bon nombre de cas, à faire glisser dans la sphère économique, ne serait-ce que par le biais du salariat, des initiatives et des projets appréhendés jusque là de manière bénévole ou informelle ».

Aussi dans la logique des récents systèmes d'aides allouées par les pouvoirs publics, certains secteurs d'activité ont plus bénéficié que d'autres de ces créations d'emplois. Il s'agit d'abord du secteur des services non marchands : sur 2 500 emplois créés, près de 60 % se situent dans les secteurs culturel, socio-culturel, sanitaire et social.

Il semblerait qu'également et parallèlement à cela, l'association prend sa place dans le réseau d'entreprises intermédiaires et se situerait de la sorte « à la charnière de l'économique et du social ».

Roger Fidani

* Créé par Pierre Mauroy, Premier ministre.

1. Michel Forse : *Les créations d'associations*.

2. Fondation par la Vie Associative 18, rue de Varennes 75007 Paris.

3. Se renforce ici la nécessité d'une réflexion approfondie sur le caractère de certaines associations : sont-elles véritablement associatives ou un prolongement étatique pur et simple ?

DANS LES AUTRES REVUES DE L'INSTITUT DE RECHERCHES MARXISTES*

la pensée n° 256

BERNARD MICHAUX
Le marxisme en recherches
JEAN MAGNIADAS
Le CNPF et la recomposition de la société française
RENE LE GUEN
La technologie, phénomène social
d'ensemble
PIERRE LAROCHE
Le théorème de Tanerède
JACQUES MILHAU
Marxisme, une recherche à l'épreuve de ses mutations
JACQUES CHAMBAZ
Marxisme et mouvement révolutionnaire
DANIEL CIRERA
Reykjavik : crise de l'escalade
MIKHAIL GORBATCHEV
Pour la survie de l'humanité
ERNEST KAHANE
Telle est la vie du savant
SERGE WOLKOW
L'enjeu d'une identité, le Front populaire
JEAN-PIERRE MASSA
Les romans d'A. Rinaldi

Recherches internationales n° 24

NI PERSHING, NI SS 20 ?
CATASTROPHES ET ENVIRONNEMENT
DANS LE TIERS-MONDE
LA RDA EN MOUVEMENT
GORBATCHEV ET LA SURVIE
DE L'HUMANITÉ

Claude Cartigny, Daniel Dory, Claude Mainfroy

d'histoire n° 28

NICOLE RICA, CLAUDE WILLARD
Jean Gacon, un prof communiste
PAYS SOCIALISTES
ALAIN ROUX
Chine 1945-49 : la classe ouvrière
dans une révolution à l'envers
JEAN LAMORE
Sur la période de transition de la révolution cubaine
JACQUES ESTAGER
Recherche d'une voie polonaise vers le socialisme
dans les années 1946-1948
SYNTHESE
PIERRE SALY
Histoire de l'URSS. Vingt années de livres en français
FRONT POPULAIRE
MALCOM SYLVERS
Pogány Pepper : un représentant du Komintern auprès du parti
communiste des Etats-Unis
URSULA LANGKAU-ALEX
Le Front populaire contre Hitler (1934)
Ambiguïtés et fluctuations

ISSUES n° 27

CRISE DU FINANCEMENT
ET ENJEUX DES LUTTES
SUR LA PROTECTION SOCIALE
DÉCENTRALISATION ET CRISE
DES FINANCES PUBLIQUES
LOCALES
MARX ET LA CRISE
DE LA REPRODUCTION CAPITAL

*Catherine Mills
Monique Prim
Anne-Marie Décaillot*

TARIFS ABONNEMENT (1)

	France	Etranger
Abonnement Société Française (1 an - 4 n ^{os})	180 F	300 F
Abonnement couplé Société Française et La Pensée (1 an - 10 n ^{os})	360 F	610 F
Abonnement Tous Titres La Pensée, Cahiers d'Histoire, Société Française, Recherches internationales et Issues (1 an - 24 n ^{os})	770 F	1200 F

(1) Dans le tableau ci-dessus entourez l'abonnement et le tarif de votre choix.

ABONNEZ-VOUS!

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE COMPLÈTE _____

N° _____ BAT. _____

RUE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

PROFESSION _____

ANNÉE DE NAISSANCE _____

CHÈQUES A L'ORDRE DE SEPIRM
Renvoyez le bulletin rempli à
SEPIRM, 64, boulevard A.-Blanqui - 75013 PARIS

SUBJECTIVITÉ

Yves Clot, Bernard Doray
QUE PEUT LA PSYCHANALYSE ?

Paulo Silveira
LE FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE
ET LA PSYCHANALYSE

Michèle Bertrand, Bernard Doray
LA PSYCHANALYSE ET
LES SCIENCES SOCIALES AUJOURD'HUI

Jacques Berchadsky
IDENTIFICATION ET PERSONNALITÉ

DOCUMENT : « LA PSYCHANALYSE,
IDÉOLOGIE RÉACTIONNAIRE »

TÉMOIGNAGE DE LUCIEN BONNAFÉ

DOCUMENT : « LÉNINE, PAVLOV
ET LA PSYCHOLOGIE »

Lucien Sève
LA PSYCHANALYSE DANS MON RÉTROVISEUR

Yves Clot, Danielle Eleb, Marc Strauss
ENTRETIEN : NONETTE, UNE STRUCTURE A TROIS ?

QUESTIONS A BERNARD MULDWORF
ET CLAUDE ALLARD

COMMUNICATION

Pierre Musso
L'AUDIOVISUEL FRANÇAIS ÉCLATÉ

Louis Rossel
ÉPITAPHE POUR LE PLAN CÂBLE